INTRODUCTION GENERALE A L'HISTOIRE DE FRANCE PAR VICTOR DURUY

Victor Duruy

INTRODUCTION

GÉNÉRALE

A L'HISTOIRE

DE FRANCE

PAR VICTOR DURUY

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
1865

INTRODUCTION
GÉNÉRALE
A L'HISTOIRE
DE FRANCE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

INTRODUCTION

GÉNÉRALE

A L'HISTOIRE

DE FRANCE

PAR VICTOR DURUY



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
1865

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE

DE LA

FORMATION DU SOL FRANÇAIS[1].

I

Avant de présenter le tableau de la vie d'un peuple, il y a intérêt et profit à faire l'histoire et la description du sol qu'il habite ; car l'homme, formé du limon de la terre, garde toujours quelque chose de son origine, et les nations effacent bien tard, si elles le font jamais, la marque de leur berceau. A Pompéi, la cendre refroidie du Vésuve s'est moulée sur un beau corps de femme, et la fragile image subsiste après dix-huit siècles. Ainsi, les na-

1. Cette étude devait servir d'introduction à une Histoire de France en dix ou douze volumes, depuis bien longtemps préparée.

tions prennent et conservent l'empreinte du sol qui les a portées.

On trouvera la moitié de l'histoire de l'Angleterre bien certainement dans ce fait qu'elle est un bloc de fer et de houille au milieu de l'Océan : île ignorée, perdue dans les brumes de l'Occident et proie de tous les envahisseurs, tant que l'homme, placé là aux derniers confins de la terre habitable, ne demanda au sol que les fruits nés à sa surface; île riche et puissante, le jour où de nouveaux continents, trouvés derrière elle, firent de l'*Ultima Thule* le centre des deux mondes; où l'industrie et le commerce eurent besoin d'un moteur que la houille donna, d'instruments que le fer fournit, de navires qu'elle abrita dans ses ports magnifiques, et qui furent la sauvegarde de son indépendance, sans pouvoir menacer jamais ses libertés.

Plus la nature des choses se laisse pénétrer, et plus l'homme reconnaît que, s'il est bien par l'intelligence le roi de la création, il n'est pas, comme il l'a cru longtemps, le centre nécessaire du monde, et que tout n'a pas été fait pour lui seul. L'univers a vécu sans l'homme

pendant une éternité; sur notre territoire, il n'est que le dernier venu. Des millions d'êtres y ont paru, y ont régné avant lui, et leurs dépouilles forment une partie de nos continents.

Un Français, Georges Cuvier, a le premier fait sortir du gouffre des âges les innombrables tribus des êtres ensevelis, et contraint la mort à parler. De ses travaux, une science est née, qui depuis soixante ans a exploré les entrailles du globe d'un regard de jour en jour plus affermi. Aujourd'hui, la terre a une histoire : la géologie l'a écrite d'une manière déjà certaine pour la plupart des faits généraux, et nous lisons ces grandes et terribles annales avec un étonnement mêlé d'admiration et d'effroi.

C'est cette vieille histoire du monde que je voudrais résumer en quelques lignes, pour ce qui regarde la formation géologique du sol qu'on appelle aujourd'hui la France.

Notre terre est un astre éteint, qui, depuis des millions d'années, roule à travers l'espace dans la voie étoilée que le doigt du souverain organisateur des choses lui a tracée. Refroidie

à la surface, elle conserve à l'intérieur une température si élevée, que les matières les plus réfractaires y sont à l'état de fusion ignée. La partie solide qui nous sépare de cet océan de feu n'a pas plus de 20 à 30 kilomètres d'épaisseur, quand le diamètre de la sphère terrestre est de 12 000, de sorte qu'en plaçant sur nos globes ordinaires une simple feuille de papier, on y représenterait fort exactement l'épaisseur relative de nos continents. Qu'au-dessous de cette mince écorce on conçoive un liquide enflammé, cinq ou six fois plus pesant que l'eau, et l'on comprendra que les moindres mouvements de l'océan intérieur aient cent fois déchiré sa fragile enveloppe.

Quelques anciens, frappés du phénomène des marées, regardaient l'Océan comme un gigantesque animal dont le flux et le reflux étaient la respiration puissante. Ce n'est pas l'Océan, c'est la terre même qui semble avoir vécu, qui du moins a passé par des révolutions auprès desquelles celles de nos empires ne sont pas même jeux d'enfants. Qu'est-ce que la plus vaste domination qui s'écroule, à côté d'un continent qui disparaît, avec tous les êtres

placés à la surface? Et qu'est-ce qu'un peuple nouveau qui se fait place dans l'histoire à côté d'un monde qui s'élève au-dessus de l'abîme, se donne l'Océan pour ceinture, et de son sein, encore humide et brûlant, laisse échapper, avec une prodigue magnificence, tous les germes de vie?

II

Quand « les ténèbres couvraient l'abîme et que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, » le lieu où fut plus tard la France était, comme le reste de notre globe, caché sous l'Océan. D'abord surgirent du plus profond de la nuit des âges et du sein des flots les micaschistes, les gneiss et certains granites de la Vendée, qu'on trouve à Beaupréau, Napoléon-Vendée, Belle-Ile-en-Mer et aux embouchures de la Vilaine et du Blavet. Voilà la première terre de l'Europe et le commencement de notre France. Usés par le temps, ces rocs décharnés opposent encore vaillamment leur front rugueux aux tempêtes qui les mutilent. A leur aspect triste et sombre, un poëte dirait qu'ils portent le deuil des siècles et celui des mondes

que tant de fois ils ont vu renaître et périr !

Au-dessus de la mer, dans le sein de laquelle se déposèrent plus tard les couches puissantes de la formation ardoisière, des gneiss et des schistes se montrèrent vers Brest, Falaise, Cherbourg, et, hors de France, dans le pays de Galles, la Suède, la Finlande et la Catalogne. Ce sont les terres les plus anciennement émergées en Europe, après celles de la Vendée et de la Bretagne. Singulière coïncidence ! celles de nos provinces qui ont été le plus réfractaires à l'esprit moderne et qui ont le plus longtemps gardé le culte des vieilles choses sont elles-mêmes les plus vieilles terres de la France et du monde.

Une commotion nouvelle amena à la lumière tout le pays de Morlaix à Saint-Pol, de Ploërmel à Dinan et d'Avranches à Fougères. Le mouvement se prolonge cette fois dans ce qui sera le centre de la France : quelques granits et d'autres roches cristallisées des terrains primaires y apparaissent ; ils constituent ce vaste plateau central qui restera découvert pendant l'immense période des terrains secondaires, et

où, après la formation des dépôts de sédiments, s'ouvriront des centaines de cratères. Les couches schisteuses des Maures et de l'Esterel, en Provence, sont de cet âge du monde.

Tournons encore un des feuillets de ce grand livre où la nature ne nous laisse plus lire qu'à demi effacées tant de pages qu'elle avait lentement écrites, et nous voyons monter au-dessus de l'abîme le Morbihan, le pays qui porte aujourd'hui Tulle, Nontron, Espalion et Castres. L'Océan primordial reculait devant ces rocs, les premiers-nés de notre monde, et ses vagues, qui jusqu'alors avaient librement couru à la surface d'une mer sans limite, se brisaient avec fureur contre un obstacle nouveau. Ces terres ne formaient, en France, que deux grandes îles s'étendant à peu près de Brest à Poitiers et depuis Limoges jusqu'à Toulon et vers Inspruck. C'est l'époque que les géologues ont appelée silurienne[1]. La lumière se jouant déjà, à travers l'atmosphère épurée, dans les flots de cette mer primitive, y éveillait la vie. Le règne végétal n'y était

1. Du nom du pays des Silures, ancien peuple de la principauté de Galles, où cette formation fut d'abord étudiée.

encore représenté que par des algues marines, mais les eaux se peuplaient de crustacés qu'on a nommés trilobites[1], de quelques poissons, de diverses sortes de térébratules, ou d'autres genres de brachiopodes, et de polypiers, dont les débris se retrouvent aujourd'hui dans les roches puissantes que les mers de cet âge tenaient en dissolution.

Les Grecs ne se trompaient donc pas quand ils faisaient sortir de l'onde amère la puissance productive de la nature; mais c'était Vénus que leur imagination gracieuse voyait naître de l'écume de l'Océan.

1. Crustacé divisé en trois lobes et articulé comme les cloportes et les limules, d'une organisation très-compliquée, qui a pu être étudiée par M. Barrande sur des centaines d'espèces et des milliers d'individus des terrains paléozoïques de Bohême.

III

Cependant la création continue. Le globe, en se refroidissant, se contracte et, sur certains points, se brise. Des parties de l'écorce solide se dépriment, d'autres se relèvent. La Bretagne se soude par le nord à l'Angleterre et tend par l'est à rejoindre le plateau de la France centrale qui se prolonge jusque dans le Roussillon. Le terrain ardoisier des Ardennes, où l'on vient enfin de rencontrer des fossiles, l'Eiffel et le Hundsruck sur les bords du Rhin sortent des eaux. Nous sommes dans l'époque dévonienne[1].

En même temps que la vie se montre, la mort et la destruction arrivent. La famille des

1. Ainsi nommée du comté anglais de Devonshire, où les formations de ce temps se retrouvent en abondance.

trilobites disparaît peu à peu et les céphalopodes du genre des orthocératites ne leur survivront que d'un âge du monde. Mais on voit pulluler les ammonites, dont la configuration rappelle celle des cornes de bélier que portait chez les anciens la figure de Jupiter-Ammon, ou plutôt d'autres céphalopodes de genres un peu différents et propres à cette période, tels que les orthocerès[1]; les encrines se multiplient avec une telle fécondité que leurs débris composent les marbres de la Belgique et de la Flandre, si employés à Paris, principalement le Saint-Anne à fond gris et veines blanches, et d'autres à fond brun et rouge ou bleuâtre.

La vie s'élève d'un degré, les êtres se perfectionnent ou, ce qui est plus vrai, se compliquent; car les premiers-nés du monde étaient, pour l'existence qui leur avait été donnée, aussi parfaits d'organisation que les derniers venus. Mais des organes nouveaux s'ajoutent aux organes anciens; les facultés se multiplient, et des formes jusque-là incon-

1. Les ammonites proprement dites ne paraissent qu'après le terrain carbonifère.

nues apparaissent. Aussi de puissants vertébrés errent maintenant au milieu des zoophytes, des mollusques, des crustacés, des annélides, dont ils font leur proie : ce sont les poissons sauroïdes et ceux de la famille des squales, hôtes nouveaux et terribles de l'Océan, bien différents cependant des animaux de la même espèce, les requins, qui l'habitent de nos jours.

Alors aussi, un autre règne de la vie commence ou du moins sort des eaux pour prendre possession des îles que la mer abandonne. La terre se décore d'une parure qu'elle n'avait pas connue. Une riche végétation la couvre ; simple dans sa composition, car ce ne sont encore que des plantes dépourvues de vraies fleurs, mais grandiose dans la forme : ses débris composent sous les eaux les couches d'anthracite que nous exploitons aujourd'hui le long de la Loire et du canal de Brest; dans la Mayenne, la Sarthe et la Belgique.

Dans la période houillère, les Vosges méridionales et une partie des Cévennes se montrent, émergeant à leur suite le terrain qui s'étend entre elles; les Pyrénées commencent, et au

sud-est de Toulon un continent se prononce jusqu'à l'île de Corse, au travers de ce qui sera la Méditerranée. Comme la Bretagne s'était, dans la période précédente, soudée à l'Angleterre, dans celle-ci la Belgique s'y rattacha. Alors un grand lac s'étendit de Langres à Greenwich. Le lieu où Paris s'élève était à peu près au milieu de cette mer intérieure.

Sous l'action d'une chaude température, qui était presque uniforme d'un pôle à l'autre, grâce à la température même de la terre, voisine encore de son état primitif, il s'était développé une végétation vigoureuse de presles, trente fois plus grosses que celles de nos jours, de fougères arborescentes dont on a compté plus de deux cents espèces dans les houillères, et de lycopodes, végétaux aujourd'hui si humbles dans nos climats, mais qu'on retrouve avec de plus grandes dimensions dans les îles du Pacifique. Nos roseaux les plus élancés n'ont pas deux mètres de hauteur. L'*Arundo donax* et l'*A. Mauritanica* atteignent dans le midi près de quatre mètres; ceux de cet âge portaient à quatre-vingts pieds dans les airs leur élégant panache de verdure.

. Tous ces végétaux étaient stériles dans leur prodigieuse abondance, je veux dire qu'on n'a rien trouvé encore, pour ces époques reculées, qui annonce l'existence de céréales, de tubercules farineux ou de fruits comestibles. Mais s'ils ne furent pas utiles alors à la vie, ils le sont aujourd'hui : leurs débris ont formé nos dépôts houillers. On a calculé qu'il faudrait, dans les conditions actuelles, cent vingt-deux mille quatre cents années pour accumuler vingt mètres de charbon de terre. Combien en a-t-il fallu pour produire ces mines inépuisables qui sont la vraie richesse de la Belgique et de l'Angleterre, d'une partie de la France et du nord de l'Espagne? Ce terrain, en Europe, est particulier à la région occidentale. L'Allemagne et la Russie en ont peu, la Norvége, la Suède, la Grèce, l'Italie, n'en ont point. En France, malheureusement, il n'occupe qu'un deux-centième de la surface, tandis qu'il en couvre en Belgique un vingt-quatrième, et en Angleterre un vingtième. Dans le nord de cette île, les couches de combustible sont au nombre de vingt à trente, et, réunies, formeraient une masse com-

pacte dont l'épaisseur dépasserait vingt-cinq mètres.

Dans les dépôts houillers et lacustres de cette période se montrent déjà des insectes de divers ordres très-semblables à ceux de l'époque actuelle, et des reptiles, des poissons tels que l'archégosaurus de Saarbruck, et le dendrerpeton de la Nouvelle-Écosse.

IV

Le temps est une immensité où chacune de ces révolutions antiques a laissé un *témoin* qui ne nous sert pas à en mesurer l'étendue, mais nous en fait comprendre l'insondable profondeur. Laissons donc passer quelques milliers de siècles, explorons encore la crête et les flancs de nos montagnes, ou descendons dans les abîmes que le mineur a creusés jusque sous la mer, et, à la lueur tremblante des feux qu'il allume, nous découvrirons autour de nous d'autres créations ensevelies que les rayons du soleil ont autrefois animées et que le regard de l'homme n'a jamais contemplées vivantes. Nous voilà au temps où s'est formé, pendant une très-longue période de calme, le grand dépôt calcaire jurassique qui a donné à cette

France des anciens jours une conformation nouvelle, et qui occupe une partie considérable de la surface de la terre émergée[1]. Les deux grandes îles signalées tout à l'heure sont coupées, l'une en deux morceaux, l'autre en trois. La Bretagne tient encore à l'Angleterre, mais la Belgique n'y tient plus. Pendant que les Vosges se complétaient, le sol s'est effondré du côté de Poitiers et de Lyon. Le terrain qui avait marqué la place des Alpes a disparu, et une grande mer, qui s'étend de Naples à Liverpool et de Metz à Bordeaux, bat de ses vagues les roches primitives.

De cette époque datent les immenses dépôts salins de la Lorraine, ceux qui donnent naissance aux sources salifères du Jura, la pierre lithographique et les autres couches calcaires et argileuses qui renferment souvent une immense quantité de débris de reptiles, l'oxyde

1. J'omets, dans cette rapide énumération, le trias qui, de même que le terrain perméen, se place, par sa faune et sa flore, entre les terrains paléozoïques plus anciens et les terrains jurassiques plus récents, et qui est caractérisé par le grès des Vosges, où l'on a retrouvé des empreintes de pas d'oiseaux : le labyrinthodon ou crapaud gigantesque appartient au trias.

de manganèse de la Bourgogne et du Périgord, l'oxyde vert de chrome des environs d'Autun, les minerais de plomb de l'Aveyron et du Lot, des dépôts de fer oolitique que l'on exploite dans la Bourgogne, la Franche-Comté et la Lorraine. Les fers de la Champagne sont de l'époque suivante; les minerais de plomb de la Lozère d'une époque antérieure. Le lias, qui forme la partie la plus ancienne du terrain jurassique, est très-riche en fossiles, et c'est de ce calcaire que l'industrie humaine a su tirer la chaux hydraulique, la plus tenace qui soit au monde.

Cette mer, devenue une des puissantes assises de la terre, renferme d'innombrables vestiges qui, selon la belle image de Geoffroy Saint-Hilaire, éternisent dans la mort les formes de la vie. Dans ses eaux erraient d'énormes tortues, d'immenses sauriens, à demi poissons, à demi lézards. C'étaient l'ichthyosaure, dont plusieurs espèces dépassent 10 mètres, et qui avait le museau d'une tortue, la tête d'un lézard, cent quatre-vingts dents coniques et acérées, les vertèbres d'un poisson, les nageoires d'une baleine et la queue puissante des

grands cétacés[1]; le plésiosaure au long col terminé par une tête dont la forme extérieure rappelle celle du crocodile, et dont le corps était armé de quatre pattes-nageoires qui battaient l'eau comme les pagayes d'une pirogue. Sa longueur, de 13 mètres[2], était surpassée par celle du megalosaure, qui tenait à la fois du crocodile et du lacertien que nous nommons monitor; il atteignait jusqu'à 20 mètres de long. Le ptérodactyle, ou saurien volant, chauve-souris gigantesque, au bec énorme, nageait, volait, rampait, et allait saisir sur le sol les premiers insectes et quelques mammifères imparfaits, surtout de la classe des marsupiaux, par lesquels commençait la population animale des terres émergées, et qu'aujourd'hui on ne trouve plus qu'aux antipodes de la France, dans l'Australie[3]. Mais cet

1. Mais verticale au lieu d'être horizontale comme celle des cétacés.

2. C'étaient les plus grands; il y avait des plésiosaures qui ne dépassaient pas deux à trois mètres.

3. C'est à Stonesfield (comté d'Oxford), dans le calcaire oolitique inférieur qu'on a trouvé, en 1818, les premiers mammifères connus dans les terrains secondaires; d'autres, en 1847, dans le trias supérieur de Stuttgart. De 1854 à 1857, six espèces de petits mammifères, la plupart mar-

étrange oiseau, qui semble l'original des dragons fabuleux du moyen âge, était lui-même la proie des plésiosaures. On a retrouvé ses débris dans leurs déjections pétrifiées (*coprolithes*), qui cependant contiennent surtout des débris de poissons.

Les poissons sauroïdes de l'âge précédent ont disparu comme lesfougères arborescentes. Les conifères (arbres verts et résineux) dominent, surtout les pins araucriens, hauts de 17 mètres, dont les congénères ne se retrouvent plus qu'au Chili. Les cycadées, si peu répandues dans le monde actuel, se montrent en abondance. La température du continent européen était alors celle des régions intertropicales d'aujourd'hui. Comme dans les montagnes de l'équateur, on passe par tous les climats en s'élevant de la base à la cime,

supiaux, ont été reconnus dans la partie supérieure du terrain jurassique (calcaire de Purbeck). C'est dans un terrain infiniment plus nouveau, après la longue période crétacée, qu'on a rencontré deux petites espèces de ces didelphes ou animaux à bourses, dans le gypse de Montmartre, à Paris. Le premier oiseau connu avant les terrains tertiaires, l'archéopteryx, a été trouvé dans le calcaire jurassique moyen de Solenhofen, en Bavière.

on les retrouve tous en descendant dans ces archives de la France antédiluvienne que la géologie interprète. Un débris de cette époque rappelle les poches d'encre de la seiche commune. La sepia qu'on en a tirée est aussi bonne que celle de la seiche, et on a fait des lavis avec le résidu d'un être qui vivait il y a cent ou deux cent mille ans. Pour qu'il en soit ainsi, pour que la légère membrane qui renfermait l'encre n'eût pas été détruite par les agents extérieurs, il a fallu que l'animal ait été subitement enfoui dans les sédiments qui le gardent encore. Il semble, en effet, que les sauriens et les céphalopodes de cette époque ont été tués par une révolution soudaine. « Rarement, dit le docteur Buckland, on rencontre un seul os, une seule écaille dérangés de la place qu'ils occupaient du vivant de l'animal. Il n'en serait pas de même si les corps de ces êtres étaient restés exposés seulement pendant quelques heures, soit à la putréfaction, soit à la voracité des poissons ou d'autres petits animaux dans le fond de la mer. » Et non-seulement les squelettes d'ichthyosaures sont entiers, mais on retrouve encore dans leur es-

tomac les aliments dont ils se nourrissaient. On a pu reconnaître et reconstruire des poissons qui leur avaient servi de pâture.

Quand la Côte-d'Or apparut, le tracé de la France changea encore. Les deux isthmes de Poitiers et de Lyon, coupés dans la période précédente, furent refermés par un nouvel exhaussement du sol, et un détroit s'ouvrit entre Bayonne et Perpignan par la formation d'une île au lieu où seront les Pyrénées; un autre s'étendit, comme un long canal, d'Avignon à Munich, à travers toute la Suisse, entre une île qui marqua la place future des Alpes calcaires et le plateau central qui s'était soudé à la Côte-d'Or, au Jura, aux Vosges et à la Forêt-Noire.

La vie organique se développait. La terre avait bien le printemps perpétuel, mais ses habitants n'avaient pas les mœurs pacifiques de cet âge d'or rêvé par les poëtes, qui est devant nous et non derrière. Dans l'Océan, qui recouvrait nos provinces submergées, habitaient des squales qui avaient de 20 à 25 mètres de longueur, et dont la gueule s'ouvrait de 3 mètres, montrant de formidables dents

de 12 centimètres de hauteur. Que d'êtres ont été déchirés et broyés par ces terribles destructeurs! Ainsi, les squales, ou requins gigantesques de la mer crétacée, remplaçaient les sauriens nageurs de l'époque jurassique, comme ceux-ci avaient pris la place des poissons sauroïdes du terrain carbonifère. Les descendants de ces squales vivent encore dans nos mers, mais leur taille s'est réduite de moitié, comme si la nature avait porté sur d'autres êtres son énergie et ses forces.

Le terrain crétacé a dû se déposer, comme le terrain jurassique, au fond d'une mer, dont aucune catastrophe n'a, pendant des milliers d'années, bouleversé le lit. Cette mer renfermait des myriades infinies d'animaux microscopiques, dont les débris ont donné en partie naissance à la craie. En quel nombre devaient-ils être, puisqu'un pouce cube de craie, pris en certains points, renferme 10 millions de leurs coquilles, et que le terrain crétacé est, par son épaisseur et par son étendue, une des plus puissantes formations géologiques du globe!

Les sondages récemment exécutés pour la

pose du câble transatlantique ont montré que le fond de la mer, entre l'Irlande et Terre-Neuve, à 3900 mètres au-dessous de la surface de l'Océan, est une plaine immense composée de débris d'animaux microscopiques, qui naissent en multitudes innombrables dans les eaux chaudes des tropiques, et dont les courants amènent au nord de l'Atlantique les délicates et indestructibles carapaces. Ainsi les phénomènes anciens continuent. Aujourd'hui, comme autrefois, les infiniment petits construisent des masses colossales, et peut-être des continents futurs[1].

Sur nos terres émergées à cette époque, rampaient des crocodiles dont on a trouvé les ossements dans un banc de marne bleuâtre, sous les falaises de Honfleur, et des sauriens gigantesques, tels que le monstrueux iguanodon, reptile herbivore, long d'au moins 30 mètres et gros de 5, qui semble être l'aïeul des

1. Une partie du sol des environs de Paris est aussi formée de dépouilles des foraminifères. D'Orbigny, qui les a soigneusement étudiées, a compté, sur quelques points, dans trois grammes de sables et de calcaires marins, 480 000 de leurs coquilles.

iguanes d'Amérique. Les reptiles étaient alors les rois de la création terrestre[1], car chaque époque paraît avoir eu son espèce dominante qui, après avoir été l'expression la plus haute de la vie animale, retombait dans l'éternelle nuit.

Les conifères de cette époque ont formé les grands dépôts de lignites d'Orthès, dans les Landes, et de Saint-Girons dans l'Ariége.

1. Il vaudrait mieux dire : continuaient d'être les rois de la création terrestre, car le crocodile de Honfleur appartient au terrain jurassique.

V

L'apparition des Pyrénées, qui portèrent sur leur cime, jusqu'à 3300 mètres dans les cieux, des débris d'animaux marins, n'ébranla pas seulement la France, mais le monde entier. La plus grande partie du continent européen fut alors élevée au-dessus des eaux, et la mer ne forma plus, sur notre sol, que deux bassins peu étendus, l'un entre Paris, le cap Lizard, Cambridge et Maëstricht, l'autre entre Bordeaux et Dax. Ces mers étaient si peuplées, que, dans le bassin de Paris, on a compté plus de 2000 espèces de mollusques, quand la Méditerranée tout entière n'en renferme aujourd'hui que 600.[1] Dans ces eaux tranquilles

1. En creusant, il y a soixante-dix ans, rue Dauphine, à Paris, les fondations d'une maison, on trouva des débris de

se déposèrent l'argile plastique de Vanves, d'Issy et de Meudon d'où l'on extrait l'*aluminium*, celui de Montereau et de Dreux, qui sert à la fabrication des poteries fines; le calcaire siliceux de la Brie, dont on fait les meules de moulins; la meulière et le gypse des environs de Paris, qui fournit le meilleur plâtre du monde; enfin, l'argile de Londres.

De ces deux capitales du monde moderne, l'une n'a pu tirer de son sol que des briques. qui offrent peu de ressources à l'architecture; l'autre y a trouvé les meilleurs matériaux pour tous les genres de construction. Toutes deux doivent leur caractère, là triste et sombre, ici

baleine à vingt-cinq mètres au-dessus du niveau actuel de l'Océan, dans un terrain de transport beaucoup plus récent par conséquent que le gypse de la butte Montmartre. Les débris granitiques et porphyriques qu'on trouve à Paris, dans les alluvions anciennes de Boulogne et de Neuilly, sont venus des Vosges et surtout du Morvan. Du reste, chacun des étages parisiens est caractérisé par des mammifères et des oiseaux différents. Ainsi, l'argile plastique par le coryphodon, pachyderme de grande taille, et par le gastornis, oiseau gigantesque; le calcaire grossier par le lophiodon et par le propaléotherium, précurseur des paléotheriums. Dans le gypse, par le paléotherium et l'anoplotherium de taille et d'espèces diverses dont Cuvier a restitué le squelette et dont M. Desnoyers a récemment retrouvé de nombreuses traces de pas sur les lits de plâtre encore mou.

varié, joyeux et splendide, à la terre qui les porte.

La vie animale fut renouvelée, comme la vie végétale. Le règne des reptiles gigantesques fini, celui des animaux à mamelles, des mammifères herbivores, commença, et les oiseaux prenaient en foule possession de l'air, abandonné par le dragon volant, le ptérodactyle. Des pachydermes, le paléotherium et l'anoplotherium, trouvés par Cuvier et Brongniart dans le gypse de la butte Montmartre, à Paris, rappellent les rhinocéros et les tapirs. Le premier avait la taille d'un cheval, le second celle d'un âne. Quelques carnassiers du genre chien existaient. Les conifères se multiplient, les dicotylédones se montrent[1]; la différence des climats se marque; la France a la température moyenne de la basse Égypte, et les coquillages de ses mers sont déjà pour trois centièmes identiques à ceux des mers actuelles.

1. Les plantes dicotylédonées, c'est-à-dire dont la semence est à deux lobes ou *cotylédons*, ont généralement le tronc formé de couches concentriques. Cette grande division du règne végétal renferme les quatre cinquièmes des plantes qui vivent aujourd'hui à la surface du globe.

L'époque du soulèvement de la Corse, postérieur à celui des Pyrénées, vit s'affaisser au-dessous des eaux la Touraine, une partie de l'Auvergne, toute la vallée du Rhône, et la mer se rouvrit une route entre les roches primitives du Poitou et du Limousin, pour rejoindre, par un étroit canal, la mer de Gascogne, qui s'étendait de Bayonne à Perpignan, et communiquait à un autre lac allongé de Marseille à Langres. D'autres points, au contraire, se relèvent. L'emplacement de Bordeaux et celui de Paris sont enfin mis à sec, après être restés sous les eaux depuis le commencement de ces grandes catastrophes. Le sol de Londres apparaît en même temps.

La preuve de ces révolutions est écrite dans les roches de ces contrées. Au-dessus de terrains renfermant des végétaux et des animaux terrestres, on a trouvé des débris d'animaux marins. Nous avons même, dans l'époque actuelle, un exemple certain de l'abaissement et du relèvement d'un terrain : les colonnes du temple de Sérapis, en Italie, ont été tour à tour hors de l'eau, sous l'eau jusqu'à moitié de leur hauteur, où l'on voit les mille trous

que les lithophages marins y ont creusés, et encore une fois au-dessus de la mer.

A cette époque, que les géologues ont appelée terrain de la molasse, du nom d'un grès fin, plus ou moins argileux et calcaire, se sont formés, au-dessus des terrains tertiaires inférieurs, les grès de Fontainebleau, qui ont servi au pavage de Paris, et les minerais de fer du Berry, du Nivernais, de l'Angoumois et du Périgord. Des palmiers, trouvés dans les plâtrières d'Aix, en Provence, dans le bassin de Paris et près de Soissons, dans l'argile plastique, où un d'eux mesurait $1^{m},30$ de circonférence, prouvent que la France avait encore la température africaine. Mais la végétation se composait surtout de conifères; ce sont du moins leurs débris qu'on trouve le plus souvent dans les lignites du Languedoc et de la Provence, qui datent de ce temps. Cependant, on y rencontre déjà des végétaux plus complets, des dicotylédones, comme le noyer, l'érable, l'orme, le bouleau. Ainsi, à Salins, à Poligny, dans le Jura, on a découvert des noyers avec leurs fruits. Sur les montagnes de Lans, en Dauphiné, sont enfouis des troncs

de mélèze, de bouleau et de tremble fossiles, à 50 mètres au-dessus de la région des bois actuels, et on en a retiré, en Auvergne, de dessous les coulées de lave qui ont anéanti ces forêts antédiluviennes.

Nos mers étaient encore si peuplées, que les sables calcaires du vallon de Grignon, à quelques lieues de Paris, renferment près de 600 espèces différentes de coquillages, et que les roches qui s'étendent de Château-Thierry à Meulan, sur un espace de 25 lieues, en sont pleines. Dans les carrières du seul département du Calvados, on a reconnu plus de 900 espèces de coquilles, et une population prodigieuse de mollusques a dû vivre au bas de Montmirail : on laboure aujourd'hui sur leurs débris. En Touraine, un banc de marne de 9 lieues carrées de surface est uniquement composé de coquillages marins, sans mélange de sable ni de terre, et ces restes animalisés servent d'engrais : c'est le *falun*[1]. Dans les

1. M. Desnoyers a découvert, dans les falunières de la Touraine, des débris de dinotheriums, de rhinocéros, d'hippopotames et de mastodontes. Il a reconnu que les mêmes débris de grands mammifères se trouvent dans des

Pyrénées, quelques-uns de ces champs de mort sont encore fétides.

Les pierres calcaires dont nos maisons sont faites, les marbres qui décorent nos appartements, les marnes qui amendent nos champs, tout est plein de débris qui ont vécu. Dans le beau marbre rouge appelé griotte, dans le marbre vert de Campan, les taches blanches d'un si joli effet, qui ont la forme d'amandes, proviennent d'un coquillage, le nautile, dont la substance calcaire s'est cristallisée au milieu d'un schiste rouge ou vert. Les nautiles ont dû abonder au pied des Pyrénées, car les marbres de ces vallées en sont pleins. Le lumachelle[1] de Normandie est entièrement composé de coquilles du genre gryphée, unies par un ciment calcaire. Un chambranle de che-

graviers fluviatiles recouvrant en partie les plateaux de l'Orléanais, où les ont déposés les fleuves puissants qui transportaient les débris des animaux terrestres jusqu'aux rivages de la mer des faluns. En Angleterre et en Belgique, on se sert, comme en Touraine, de ces coquilles fossiles pour engrais.

1. De l'italien *lumachella*, limaçon, à cause des coquilles qui composent ce marbre, et que l'oxyde de fer colore. Je n'ai pas besoin de dire que les faits cités dans ce résumé ne sont plus rangés dans l'ordre chronologique.

minée en marbre noirâtre de Bourgogne est quelquefois tout un musée. Dans l'amas de sable marin qui constitue le fond de la pierre, on voit courir les veines de liquides épais qui l'ont traversé. Regardez de plus près, et vous reconnaîtrez dans ce sable une foule d'animaux ensevelis pêle-mêle, des coquillages de diverses formes, un insecte rompu en deux, un fragment d'étoile de mer, un ver tordu par le poids des matières qui le pressaient. Avant l'existence des grands continents, ce petit monde se mouvait librement dans un océan immense; aujourd'hui, il aide la race intelligente dont le globe est devenu le domaine à reconnaître les antiques bouleversements.

La ressemblance entre les habitants des mers de cette époque et ceux des mers actuelles s'augmentait. Les dix-huit centièmes des espèces coquillières de ce temps vivent encore. Quelques-unes, de l'âge précédent, avaient péri sans retour, comme le *cerithium giganteum*, long de 7 décimètres; les bélemnites, avec leur cône allongé parfois de plus d'un mètre, qui avaient paru pour la première fois dans le lias, et qui disparaissent pour tou-

jours après la craie; enfin les ammonites, qui étaient en tel nombre, que, du côté de Caen, de Langres et d'Autun, on ferre les chemins avec leurs coquilles, dont les dimensions varient depuis la surface d'une petite pièce de monnaie jusqu'à celle d'une roue de charrue, ou même de voiture, ce qui suppose que l'animal déplié avait 8 mètres de long.

Si des espèces sont anéanties, d'autres sont créées, qui se trouvent plus en rapport avec l'état nouveau des choses et les conditions physiques du milieu qu'elles devaient habiter. Ainsi, les mammifères se multiplient à ce point, que près de Dijon, à Perrigny, une galerie qu'on perça dans un monticule, pour le passage du chemin de fer, laissa voir un amas prodigieux d'ossements d'animaux de cet ordre, et que, de 1820 à 1833, les pêcheurs du comté de Norfolk, en face de Dunkerque, ont, en draguant des huîtres, retiré de la mer 2000 dents molaires et d'autres débris ayant appartenu au moins à 500 mammouths. Passy, Auteuil, étaient peuplés de lophiodons, mammifères aux énormes mâchoires, et le géant de la famille des éléphants, le mastodonte, dont

les défenses avaient plus de 5 mètres, errait dans le Loiret, le Gers, la Bresse et vers les Bouches-du-Rhône; ses ossements, pénétrés, dans quelques gisements, par des sels de cuivre, s'y sont transformés en turquoises.

Le *dinotherium giganteum*, animal voisin du tapir, mais qui avait 6 mètres de long; des éléphants monstrueux, qui, d'après une tête découverte dans le département de l'Hérault, devaient avoir 6 à 8 mètres de haut, c'est-à-dire le double des plus grands éléphants d'Asie; enfin, les rhinocéros, les hippopotames, les castors, les écureuils, les grands carnassiers, des ours gigantesques de la taille de nos chevaux, peuplaient nos forêts et nos fleuves, et animaient la solitude de leurs passions et de leurs colères. Un castor plus grand que les nôtres construisait les premières cités, et la nature faisait avec le singe, dont les débris ont été reconnus dans le Gers, comme une première et grossière ébauche de l'homme. C'est un signe qui nous annonce l'approche de la création dernière ou de la dernière transformation des choses.

VI

Deux catastrophes nous en séparent encore : le soulèvement des Alpes occidendales, qui déplaça de nouveau les limites de nos mers, et celui des grandes Alpes, depuis le Valais jusques en Autriche, qui fit sentir son action bien au delà de l'Europe et dessina la France dans son relief actuel.

C'est alors que le continent qui s'étendait entre Marseille et la Corse s'abîma, que le détroit de Gibraltar s'ouvrit, et que le pont jeté entre la France et l'Angleterre s'abaissant de plus de 100 mètres, laissa la Manche prendre possession du domaine qu'elle garde encore.

Ici s'arrêtent les grandes périodes géologiques. La science les a si patiemment interrogées, qu'au lieu d'un millier d'espèces fossiles,

connues au commencement de ce siècle, il y en avait, en 1855, plus de 32 000, réparties dans vingt-cinq à trente époques distinctes de formation, qui avaient pu être énumérées avec certitude, comparées avec précision, soit entre elles, soit aux êtres vivants [1].

L'apparition des Alpes termine la série des grandes révolutions de notre continent. Mais pour rendre compte des dépôts modernes qu'on a appelés le terrain diluvien, des cavernes à ossements et des blocs erratiques, fragments de rocher aux vives arêtes qu'on rencontre avec étonnement bien loin de leur lieu d'origine, on a cru que notre hémisphère avait passé par une période de refroidissement, due peut-être à l'abaissement des régions septentrionales au-dessous de l'Océan polaire, et durant laquelle une mer incessamment parcourue par des montagnes de glace s'est étendue du pôle jusqu'au milieu de la Russie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. C'est alors que les glaciers alpestres comblant la Suisse, ont apporté jusque sur le sommet du

1. Quant aux espèces actuellement vivantes, on en connaît plus de 250 000 dans chacun des deux règnes organisés.

Jura des blocs énormes détachés des Alpes centrales [1]. La température s'étant ensuite relevée avec le continent, ces glaciers se sont réduits à leurs proportions actuelles, en produisant par la fonte de leur glace les immenses courants dont les dévastations et les dépôts sont encore reconnaissables dans toutes nos grandes vallées. Alors les fleuves grossis descendirent avec impétuosité dans le lit que les déchirements du sol leur avaient creusé. Le Rhin se précipita à travers un large effondrement du massif qui unissait auparavant les Vosges et la Forêt-Noire. La Durance arracha aux flancs des Alpes occidentales l'amas de cailloux roulés qui recouvre encore la Crau, et le Rhône jeta à la mer les immenses alluvions que la Méditerranée déposa le long des côtes du Languedoc, de manière à en combler toutes les échancrures et à ensabler les em-

1. Un de ces blocs erratiques, célèbre sous le nom de Pierre-à-Bot, est posé sur le versant oriental du Jura, à 274 mètres de hauteur. Il n'a pas moins de 12 mètres de diamètre. Descendue des grandes Alpes, cette masse de granit a dû traverser une des vallées les plus profondes et les plus larges du monde, et franchir un espace de 80 kilomètres pour venir se placer sur une montagne calcaire.

bouchures des rivières, d'où est résultée l'étrange conformation de ce littoral [1].

Depuis cette grande catastrophe, le climat de l'Europe changea; les éléphants, les rhinocéros, les panthères, les jaguars qui y étaient nés dans la période précédente, périrent; le règne de la nature africaine cessa : enfin l'homme parut « et Dieu se reposa. »

1. Un seul géologue, M. Lund, a exploré en Amérique 800 cavernes à ossements fossiles. En France, le département du Gers renferme un immense charnier fossile, le dépôt de Sansan, où M. Lartet a découvert plus de six mille débris d'animaux divers appartenant à quatre-vingt-dix-huit espèces de mammifères et de reptiles. Il y a en France beaucoup de cavernes ossifères, et on en découvre fréquemment de nouvelles. Une des plus importantes est celle de Lunel-Vieil, à 12 kilomètres de Montpellier. Elle présente trois longues chambres ou enceintes successives, dont les deux dernières ont été visitées pour la première fois en 1824 et 1827. On y a trouvé trente espèces de quadrupèdes, tels que lions, tigres, rhinocéros, chevaux, cerfs, castors, chiens, hyènes. Une tête d'hyène avait encore le trou cicatrisé qu'y avait fait la dent d'un animal plus fort. On y a trouvé aussi des restes d'oiseaux, de reptiles, de poissons, des coquilles marines et mille autres, le tout dans le plus étrange pêle-mêle. Une carapace de tortue reposait sur l'omoplate d'un rhinocéros, un os d'hyène était enfoncé dans le gros os d'un ruminant, preuve que de grandes eaux avaient roulé ces débris et les avaient accumulés dans ces cavernes. Une autre fort riche vient d'être découverte à Bruniquel, près de Montauban.

Mais comment marquer l'heure solennelle qui vit le dernier-né du grand ordonnateur des choses prendre enfin possession de la vie et de la terre où, à son tour, il allait être roi. Dans les cavernes qui renferment des ossements fossiles, on a reconnu, à côté de débris d'animaux d'espèces éteintes, des traces évidentes de la présence de l'homme. Des armes, des ustensiles en pierre ou en os travaillés par une main intelligente, même des dessins tracés sur des os plats de rennes et une mâchoire d'homme, ont été trouvés dans des terrains et au milieu de débris qui n'appartiennent pas à l'époque géologique actuelle. Il en faudrait conclure que l'homme est apparu sur la terre avant les convulsions qui en ont une dernière fois modifié la surface, ce qui rentrerait, du reste, dans la loi générale qui, le plus souvent, a fait arriver à la vie des espèces nouvelles avant la complète destruction des anciennes espèces [1].

1. Je n'ai nulle autorité en ces questions; je raconte et ne décide pas. Aussi je me borne à citer les conclusions d'une note lue à l'Académie des sciences, le 8 juin 1863, par M. Desnoyers :

« Des ossements fossiles d'*elephas meridionalis*, de *rhi-*

VII

Mais c'est en Orient que l'homme, du moins celui de l'histoire, se montra d'abord, et il se passa bien des siècles avant qu'il eût fait le grand voyage qui sépare son berceau asiatique de la France. En l'attendant, notre sol se couvrait d'immenses forêts, et, sur certains points, était encore agité, par les feux intérieurs, de mouvements convulsifs. C'est, en effet, très-probablement depuis le dernier cataclysme que se sont ouverts les trois cents volcans de l'Auvergne, du Velay et du Vivarais, lesquels ont vomi de telles quantités de matières fon-

noceros leptorhinus, d'*hippopotamus major*, de plusieurs grands et petits cerfs, de plusieurs espèces de bœufs, et d'autres espèces de mammifères considérées comme caractéristiques des terrains tertiaires supérieurs ou *pliocènes*, et découverts dans un dépôt non remanié de cette période

dues, qu'on a évalué leur masse à 72 billions de mètres cubes. Quelques-unes de ces coulées de laves forment des colonnades basaltiques du plus imposant effet; on dirait de magnifiques constructions que la main des géants s'est plu à élever. Au moyen âge, les barons féodaux trouvaient là des forteresses toutes faites et y plantaient leur aire de vautour. Mais ces

géologique, portent des traces nombreuses et incontestables d'incisions, de stries, de coupures.

« Ces entailles et ces stries sont parfaitement analogues à celles qui ont été observées sur des os fossiles d'autres espèces plus nouvelles de mammifères, les unes détruites et accompagnant l'*elephas primigenius*, le *rhinoceros tichorinus*, l'*hyæna spelæa*, etc., les autres vivant encore aujourd'hui, telles que le renne, plusieurs cerfs, l'aurochs trouvés dans les cavernes ossifères et dans les terrains de transport ou diluviens.

« On a reconnu des vestiges semblables sur de nombreux ossements d'espèces actuelles recueillis dans les fouilles d'établissements ou de tombeaux gaulois, gallo-romains, bretons et germaniques.

« Ces marques constatées sur les ossements les plus anciens paraissent avoir, en très-grande partie, la même origine que celle des ossements plus modernes, et ne pouvoir jusqu'ici être attribuées qu'à l'action de l'homme.

« Le gisement de Saint-Prest, aux environs de Chartres, unanimement reconnu comme tertiaire supérieur ou *pliocène*, et certainement comme antérieur à tous les dépôts quaternaires qui contiennent l'*elephas primigenius*, présente de nombreux ossements d'*elephas meridionalis*, et de la plupart des grandes espèces caractéristiques des terrains

colonnes puissantes et qui semblent indestructibles, se brisent quelquefois sous un faible choc, comme bien des grandeurs de la terre; elles s'écroulent : les froids de l'hiver, la pluie du ciel les réduisent en poussière; la lave, sortie enflammée du sein de la terre antique, devient un champ de labour, et l'Auvergnat des montagnes y sème sa maigre moisson.

tertiaires supérieurs, sur lesquels on remarque ces deux sortes d'entailles et de stries.

« De ces faits, il semble possible de conclure, avec une très-grande apparence de probabilité, jusqu'à ce que d'autres explications plus satisfaisantes viennent mieux éclaircir ce double phénomène, que l'homme a vécu sur le sol de la France avant la grande et première période glaciaire, en même temps que l'*elephas meridionalis* et les autres espèces *pliocènes* caractéristiques du val d'Arno, en Toscane; qu'il a été en lutte avec ces grands animaux antérieurs à l'*elephas primigenius* et aux autres mammifères dont on a trouvé les débris mêlés avec les vestiges ou les indices de l'homme, dans les terrains de transport ou quaternaires des grandes vallées et des cavernes.

« Enfin, le gisement de Saint-Prest serait jusqu'ici, en Europe, l'exemple de l'âge le plus ancien, dans les temps géologiques, de la coexistence de l'homme et de mammifères d'espèces éteintes. »

M. Desnoyers se garde bien de fixer une date quelconque pour cette première apparition de l'homme sur la terre. Des géologues renommés, MM. Agassiz, Darwin, Vogt, et surtout M. Lyell (*Antiquity of man*), hésitent moins et ne craignent pas de porter leurs calculs au delà de cent mille ans.

Aujourd'hui, tous les volcans de la France sont éteints. Mais le Vésuve l'était aussi depuis des milliers d'années, lorsqu'il se ralluma tout à coup et ensevelit trois cités, Herculanum, Pompéi et Stabies, dont nous exhumons maintenant les restes !

La science ne peut affirmer que les volcans éteints de l'Auvergne ne se rallumeront pas un jour, car les phénomènes géologiques que nous venons d'indiquer se continuent. Sur certains points, le sol s'affaisse lentement; sur d'autres, lentement aussi, il se relève : des montagnes s'écroulent, des lacs se forment, comme celui de Grand-Lieu et la mer de Harlem; des golfes se creusent, comme celui du Zuyderzée et du mont Saint-Michel, ou se comblent, comme celui du Poitou.

On a la date de l'écroulement de plusieurs montagnes dans le Jura, les Alpes dauphinoises, les Pyrénées et l'Auvergne. En 1191, la montagne de Vaudaine, dans le département actuel de l'Isère, s'écroula et barra la vallée de la Romanche, au-dessous du Bourg-d'Oisans, sur une largeur de 1000 mètres et une hauteur de 20. Un lac se forma derrière cette

barrière; mais la Romanche, à force d'accumuler ses eaux et de miner l'obstacle, finit par l'emporter en septembre 1229, et une épouvantable inondation dévasta la vallée inférieure.

Parfois de vastes portions de terrain, reposant sur une couche de glaise, glissent au bas de leur pente. La colline du Perrier, dans le Puy-de Dôme, descendit, en 1377, dans la vallée de Crouze, avec le village de Pardines qu'elle portait. Le 1er novembre 1829, glissement de 30 hectares de terrain, auprès de la Motte-Chalançon, dans le département de la Drôme; l'Oule en fut barrée, et il se forma un lac de 2000 mètres de longueur qui se comble peu à peu par les alluvions de la rivière, et qui finira par disparaître. Ailleurs, c'est un abîme qui se forme par l'écroulement de la voûte de quelque grotte intérieure.

Des effets plus considérables et plus menaçants proviennent du travail qui se continue au sein de la terre. Certaine partie des côtes de la Bretagne a baissé, comme s'abaisse encore celle de la Scanie, en Suède, et on a trouvé des forêts sous-marines en face de Mor-

laix, Pornic, Cancale[1], et à Penzance, sur la côte de Cornouailles (Angleterre). Le littoral de la Vendée, de l'Aunis et de la Saintonge, depuis le Croisic jusqu'à Marennes, paraît au contraire s'élever; la côte actuelle est de récente formation et continue à s'accroître. Noirmoutier n'est une île aujourd'hui que pendant la haute mer, et il y a deux siècles et demi, Henri IV, qui y avait un rendez-vous d'amour, n'osa s'y rendre. Il fallait que le passage fût bien périlleux, pour que le *vert galant*, le *Diable à quatre*, n'osât le tenter. M. Élie de Beaumont croit aussi que le sol des Pays-Bas se déprime avec une certaine lenteur. A Brest, toutefois, le niveau des marées n'a pas varié depuis un siècle.

Les volcans en activité dans les diverses

1. Les patientes recherches et les nombreux sondages de M. Durocher constatent que le phénomène des forêts sous-marines s'est produit sur tout le pourtour de la Bretagne. Dans le marais de Dol, ces forêts sous-marines ont éprouvé des oscillations en sens divers, des exhaussements et des immersions successifs. A Fortbail, à Carteret, des églises baignent dans la mer au moment des hautes marées. Ici donc, le sol a baissé. D'autre part, près de Lannion, de Morlaix et à la presqu'île de Crozon, on a trouvé des restes de sable et de coquilles marines à 12 et 15 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer.

parties du monde et les tremblements de terre qui ébranlent nos continents montrent, en outre, que les anciennes forces destructives ne sont pas détruites et menacent encore de quelque déchirement nouveau la mince écorce qui porte au-dessus de l'abîme nos monuments, nos cités et notre civilisation. L'homme parle de l'éternité de son nom, et cette terre qui le nourrit, cette atmosphère qui l'enveloppe, sont-elles autre chose qu'une tente fragile dressée pour le voyage d'un jour?

La France est une des régions les moins exposées, car elle n'a plus de volcans actifs. Cependant ses nombreuses sources thermales révèlent la proximité menaçante des feux intérieurs, et chaque année des tremblements de terre agitent plusieurs fois son sol, surtout dans la région du sud-est et dans les Pyrénées. En plus d'un siècle on n'a compté pour Paris que quatre oscillations à peine perceptibles ; mais, du 19 décembre 1838 au 18 mars 1840, la vallée de Maurienne, en Savoie, a éprouvé cent secousses et au fond du souterrain de son château des Pyrénées, un voyageur célèbre, M. d'Abbadie, a constaté, à

l'aide d'instruments délicats, qu'il se passait peu d'instants dans la journée où la terre n'éprouvât quelque tressaillement. Le mouvement, c'est-à-dire la vie, se trouve donc jusque dans les entrailles de la terre, là où l'homme avait placé le séjour de la mort, le repos et le néant.

Bien des efforts ont été faits déjà pour pénétrer le secret du Créateur. Les géologues, Cuvier entre autres, croyaient d'abord à un anéantissement complet des êtres lors de chaque catastrophe, et, par conséquent, à des créations successives. C'était encore l'opinion de d'Orbigny. Il attribue à chacun des vingt-sept étages, qu'il a établis dans la coupe géologique de la terre, des êtres spéciaux qui sont nés avec ces périodes et qui sont morts avec elles. Cette hypothèse d'un dieu qui sans cesse détruit et recommence son œuvre semblait à de Blainville injurieuse pour la divinité, et il enseignait l'unité primordiale de la création. La plupart des géologues anglais pensent aussi que la création ne recommence jamais, mais ils soutiennent qu'elle se continue toujours; que les causes naturelles renouvellent

la face du monde plutôt par des changements successifs et lents, auxquels des milliers de siècles travaillent, que par des révolutions soudaines. « Les espèces qui meurent, disent-ils, voient naître celles qui vont les remplacer; le matin des unes se rencontre avec le soir des autres. » Ainsi, de nos jours, les carnassiers reculent devant l'homme, et l'on sait la date du dernier ours et du dernier loup qui ont été tués en Angleterre[1].

Mais ces êtres nouveaux, comment sont-ils produits? Selon Lamark, les espèces animales se sont transformées d'âge en âge, par suite des révolutions physiques et par la corrélation nécessaire qui fait dépendre les formes organiques des besoins et des facultés de l'animal; Geoffroy Saint-Hilaire expliquait aussi toutes les métamorphoses par l'action même des forces vitales. Pour ceux dont la croyance est que le pouvoir créateur qui a jeté sur la terre les premiers germes de vie, loin de se reposer, a exercé la même action aux diverses époques géologiques, les plantes phanéroga-

1. Le dernier loup de la Grande-Bretagne a été tué en Écosse, en 1685.

mes, que nous admirons aujourd'hui comme les plus parfaits des végétaux, ne sont pas les descendants des plantes cellulaires des premiers âges, pas plus que le reptile qui laissait sa trace sinueuse sur la fange des marais n'a donné naissance au tigre qui bondit de 50 pieds, pas plus que la nageoire du poisson n'est devenue l'aile puissante de l'oiseau qui plane au haut des airs.

Un savant illustre, M. Agassiz, a récemment émis une doctrine singulière. Il croit à l'intervention de la puissance créatrice chaque fois qu'une espèce nouvelle est apparue ; mais il estime que ces espèces nouvelles étaient contenues dans les espèces antérieures, comme l'être parfait l'est dans son embryon ; de sorte que si l'on étudie, dans la série des temps géologiques, les transformations d'une classe d'animaux, on verra que ces animaux ont représenté successivement les diverses métamorphoses que, dans cette même classe, l'embryon actuel subit dans l'œuf ou dans le sein de la mère. Les êtres anciens ne seraient, pour parler comme M. Agassiz, que les images prophétiques et agrandies des embryons actuels.

Mais laissons, malgré l'attrait irrésistible qu'il a pour notre esprit, laissons ce problème insoluble, car en tout l'origine nous échappe et jamais nous ne saisirons le secret que Dieu s'est réservé. Hors de l'expérience, la science ne trouve que des abîmes, comme au delà de l'observation psychologique et des idées que la raison y puise, la philosophie n'a vu, depuis trois mille ans, que les ténèbres palpables de l'ontologie. Quelle que soit l'hypothèse que la science finisse par adopter sur le lien mystérieux qui unit les êtres des premiers âges à ceux qui leur ont succédé, il résulte toujours de la courte histoire qu'on vient de lire de la formation du sol français, qu'à côté des forces de destruction, existent les forces de renouvellement; et, s'il faut renoncer à l'idée séduisante que la nature ne procède que du simple au composé par une marche ascensionnelle, réglée et constante, on peut reconnaître, à contempler le plan de la création dans son ensemble, un développement continuel des formes organiques, un perfectionnement graduel des êtres, animaux et végétaux. D'où cette conséquence logique, que le progrès est

la loi organique de la création matérielle ainsi que du monde moral[1], et cette autre, que si la face de la terre doit encore changer, comme elle a changé tant de fois, si un retrait de la croûte solide doit faire sombrer nos continents et élever de nouvelles terres au-dessus de l'a-

1. La vie n'est pas apparue timidement sur la terre; elle y éclata tout d'abord avec puissance. Les plus anciens animaux ne sont pas tous placés au dernier degré de l'échelle animale. Parmi les débris de la faune primitive, on trouve, à côté d'éponges et de polypiers, des mollusques, des articulés, même des vertébrés; les raies et les squales de cet âge sont au nombre des poissons les plus parfaits. Des animaux inférieurs se montrent fort tard, et des oiseaux, des mammifères, remontent à une très-haute antiquité, ceux-là au trias, le cinquième des vingt-sept étages de d'Orbigny; ceux-ci au lias, qui n'en est que le septième. Cependant, le progrès général se marque bien, du poisson au reptile, du reptile à l'oiseau, de l'oiseau au mammifère. Les types des genres auxquels nos animaux domestiques appartiennent se trouvent dans les terrains les plus récents : le chien, dans le Parisien; le cochon, dans le Falunien; le chat, la chèvre, le cheval, le chameau, le bœuf, dans le Subapennin. Mais, chose singulière, des êtres qui, d'après leur constitution, auraient dû servir de transition entre deux classes, leur sont parfois postérieurs; ainsi, les batraciens ne viennent qu'après les poissons et les reptiles, au lieu de se placer entre eux comme l'anatomie les y met. L'auteur du dernier grand ouvrage de paléontologie, M. Bronn, s'est déclaré hautement pour la théorie du progrès organique, dans un livre que l'Académie des sciences a couronné en 1857.

bîme; si enfin l'homme même doit périr, comme ont péri les créations antérieures, ce sera sans doute pour faire place, comme elles, à une terre plus belle, où la main de Dieu placera des êtres meilleurs. Rêve pour rêve, car, au sujet de l'avenir, nous ne pouvons que songer, je croirais volontiers que l'organisation future sera d'autant plus complète que nous aurons, nous-mêmes, accumulé sur cette terre, qui sera alors devenue nôtre tombeau, plus de moralité et plus d'intelligence.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION

DE LA

SURFACE DU SOL FRANÇAIS.

DESSIN GÉNÉRAL DU TERRITOIRE; VALLÉES ET FLEUVES.

I

Dans la première partie de ce travail, on a essayé de faire voir comment s'est formé, dans l'immense période des temps géologiques, cette partie de l'écorce terrestre qui porte aujourd'hui la France. Il faut à présent sortir de la nuit de ces vieux âges; il faut oublier les scènes grandioses dont la nature est le puissant acteur et ces luttes des forces matérielles et fatales qui renouvellent les mondes. Mais, avant de contempler celles dont l'homme est l'humble agent, auxquelles, du moins, se mêleront de plus en plus l'intelligence et la

liberté, il est nécessaire d'étudier le théâtre où elles se déploieront.

L'histoire qui raconte est un art; l'histoire qui explique, qui classe les phénomènes sous des lois, je veux dire les faits sous leurs causes, est une science. J'ai cette ambition pour l'étude à laquelle j'avais voué ma vie, qu'elle peut monter à ce rang. Voilà pourquoi je veux étudier, avant les causes politiques et morales, la grande influence qui, au début, est la plus forte, celle du sol, du climat et de tous les agents matériels, le rôle, en un mot, de la nature dans le grand drame de nos destinées nationales.

On disait autrefois que la géographie était l'œil de l'histoire. On voulait dire qu'elle voit et qu'elle explique bien des choses qui sans elle resteraient obscures et inexplicables. De toutes les forces, en effet, qui déterminent la vie des nations, il en est une seule peut-être qui agisse du premier au dernier jour : je veux parler de l'influence de la nature physique, sol et climat : des fleuves qui réunissent et des montagnes qui isolent, de la mer qui fait les marins, des mines qui font les industriels et

des plaines fécondes ou stériles qui font le laboureur robuste ou le pâtre nomade.

Homère appelait la terre la mère nourrice des peuples. Mais ce n'est pas seulement la vie matérielle qu'ils y puisent; ce sont des usages, des mœurs, et par conséquent des idées qu'ils y prennent : vieille vérité entrevue dès longtemps par l'instinct des peuples qui se disaient autochthones; elle a inspiré à Hippocrate son traité fameux, à Tite-Live son explication de la fortune de Rome primitive, et elle faisait dire à Cuvier, cet autre ancien : « La Lombardie n'élève que des maisons de briques, à côté de la Ligurie qui se couvre de palais de marbre. Les carrières de travertin ont fait de Rome la plus belle ville du monde ancien; celles de calcaire grossier et de gypse font de Paris l'une des plus agréables du monde moderne. Mais Michel-Ange et le Bramante n'auraient pu bâtir Paris dans le même style qu'à Rome, parce qu'ils n'auraient pas trouvé la même pierre.... Nos départements granitiques produisent sur tous les usages de la vie humaine d'autres effets que les calcaires. On ne se logera, on ne se nourrira, le peuple, on peut le

dire, ne pensera jamais en Limousin ou en Basse-Bretagne comme en Champagne ou en Normandie. Il n'est pas jusqu'aux résultats de la conscription qui n'aient été différents, et différents d'une manière fixe sur les différents sols. »

Le sol, en effet, est pour la société qui l'habite ce que le corps est pour l'esprit qu'il renferme. Comme il n'y a pas d'hommes qui soient de pures intelligences, il n'y a pas de peuple qui ait vécu en dehors des conditions que son territoire lui impose. Montesquieu, j'en demande pardon à son génie, posait la question d'une manière incomplète en la plaçant surtout dans le climat; Cuvier l'a mise dans la nature du sol; il faut la mettre dans l'ensemble des influences extérieures qui agissent sur l'homme. Mais de la phrase de Cuvier effaçons le mot *jamais*. On verra plus loin que, pour expliquer l'homme et la société, il faut ajouter aux forces vives de la matière, les forces vives de l'intelligence. L'esprit souffle où il lui plaît.

Voilà pourquoi je fais précéder l'histoire de la France d'une description de sa surface.

Nous marcherons ensuite plus à l'aise à travers les événements accomplis sur ce théâtre bien étudié. C'est d'ailleurs un devoir aussi pour nous de connaître, dans le détail de sa structure extérieure, cette terre de France, notre domaine et l'objet de nos affections. Il y a quelque chose de nous-mêmes dans ces montagnes qui nous protégent et nous versent leurs eaux fécondes; dans ces fleuves depuis tant de siècles nos serviteurs fidèles; dans cette terre enfin qui est aussi la poussière sainte de nos pères.

Les anciens contaient qu'Hercule lutta tout un jour avec le géant Antée. Vingt fois il le terrassa sans pouvoir le vaincre, parce que chaque fois que le géant, fils de la Terre, touchait le sein de sa mère, elle lui communiquait une force nouvelle et indomptable. La terre de France, on le verra, je l'espère, a aussi communiqué au peuple qui l'habite une vertu particulière, une force qu'il ne peut perdre puisqu'elle ne tient pas à l'homme qui passe, mais à la nature qui demeure.

II

Deux mers, l'Océan et la Méditerranée, deux chaînes de hautes montagnes, les Alpes et les Pyrénées, enfin un des grands fleuves de l'Europe, le Rhin, déterminaient, dans l'antiquité, les limites de la Gaule. La France n'a reculé du Rhin et des Alpes derrière la Meuse et le Rhône qu'au traité de Verdun (843), après une victoire qui nous a enlevé autant de provinces que la défaite la plus désastreuse. Elle n'a cessé, depuis qu'elle s'est reconquise elle-même, de réclamer son antique héritage. Elle a retrouvé depuis quatre ans ce qui lui manquait de la barrière des Alpes; elle a accepté celle du Jura, qui laisse la Suisse en dehors de son domaine, et elle a regagné quarante lieues de frontière, le long du Rhin. Mais de

Dunkerque à Lauterbourg subsiste l'immense ouverture par laquelle toutes les invasions sont venues, et que Louis XIV a essayé de fermer en y élevant trois lignes de places fortes, la Révolution et l'Empire, en semant dans les provinces voisines, comme une garde avancée, nos idées et nos lois.

Si, par la pensée, on comblait toutes nos vallées, la surface de la France se présenterait comme un plan incliné depuis la cime des Alpes jusqu'à la mer. Étroit à sa partie supérieure, de Nice au mont Blanc, il s'ouvre en éventail sur l'Océan et son bord extrême trace, des bouches du Rhin à celles de la Bidassoa, un quart de cercle dont le développement est de plus de quatre cents lieues.

Le trait caractéristique de notre sol est la longue chaîne des Cévennes et des Vosges, qui coupe la France en deux. A l'orient, entre elle et les Alpes, se trouve l'immense dépression où le Rhin et le Rhône se sont jetés. A l'ouest et au nord, ses ramifications dessinent le relief du pays et ont donné naissance à quatre bassins débouchant sur trois mers. Enfermée tout entière dans notre territoire,

elle est comme l'épine dorsale de la France, le point d'appui de sa charpente orographique. Mais en même temps qu'elle détermine la ligne de partage des eaux, elle s'abaisse assez pour laisser passer sur son faîte routes, canaux et chemins de fer.

Les Cévennes proprement dites n'appartiennent qu'au département de la Lozère, où elles atteignent leur plus grande altitude. Mais elles étendent leur nom et abaissent leurs rameaux, d'une part, jusque vers Castelnaudary, où elles rencontrent, au col de Narouze (189 mètres), les dernières collines des monts Corbières, rameau détaché des Pyrénées; de l'autre, jusque vers Châlons, où elles touchent aux côtes vineuses de la Bourgogne. Ces collines, le plateau de Langres et les monts Faucilles unissent les Cévennes aux Vosges, que le Rhin sépare du Taunus allemand [1].

1. Les plus hautes sommités des Vosges sont le ballon de Guebwiller (1431 mètres) et le Haut-d'Honec (1431 mètres); celles des Cévennes sont la Lozère (1490 m.), le mont Mezenc, dans le Vivarais (1774 mètres). Le point culminant de la Côte-d'Or, le Tasselot, près de Dijon, n'en a que 602 ; la cime de Montaigu, sur le plateau de Langres, seulement 497 ; les monts Faucilles, au sud d'Épinal, 491, et les montagnes du Mâconnais, à peine 160.

Considérées ensemble, les Cévennes et les Vosges représentent une ligne de 960 kilomètres de développement, souvent étroite, mais qui a 280 kilomètres de largeur sous le parallèle de Limoges.

Du côté de l'orient, les Cévennes viennent brusquement mourir dans le grand fossé du Rhône, comme les Vosges dans la plaine du Rhin. Mais à l'ouest elles étendent de puissants rameaux qui, après avoir formé la chaîne des Dômes d'Auvergne, courent dans toutes les directions à travers nos provinces aquitaniques qu'elles ont, par leurs saillies, relevées au-dessus des eaux [1]. A voir, dans le Limousin, le Quercy et le Périgord, leur surface largement ondulée, on dirait une mer solidifiée au milieu d'une tempête.

1. De la Lozère se détachent les montagnes du Velay et du Forez, qui séparent la Loire de l'Allier, et les monts de la Margeride (1200 mètres), qui se réunissent aux montagnes de l'Auvergne, où le Puy-de-Dôme, le Plomb-de-Cantal et le Puy-de-Sancy s'élèvent jusqu'à 1476, 1858 et 1897 mètres. Du massif que forment ces montagnes partent les mamelons du Limousin, du haut Quercy et du Périgord, dont les dernières ondulations vont mourir dans le Poitou, au plateau de Gatine (136 mètres), et dans la Saintonge, à la pointe de la Coubre.

Plus près de la chaîne centrale, l'aspect en est bien autrement sévère et grandiose. Si l'on gravit la cime du mont Mezenc, près de la ville du Puy, le regard s'étend librement de la ligne verdoyante des Dômes d'Auvergne jusqu'aux Alpes aiguës du Dauphiné et de la Savoie, que couvrent des neiges éternelles, et l'on voit la Loire et l'Allier s'ouvrir péniblement une route par des défilés granitiques, l'une vers l'humide plaine du Forez[1]; l'autre, vers l'étroite et féconde vallée de la Limagne. Mais ce que voient les yeux du corps n'est rien à côté de ce que peuvent contempler les yeux de l'esprit. Quel grand et terrible spectacle présentait cette région, lorsque toutes les montagnes de l'Auvergne, du Velay et du Vivarais en feu vomissaient les torrents de lave qui ont couverts leurs flancs et étendu dans les vallées ces prismes basaltiques que le peuple appelle les colonnades ou les chaussées des géants. Tout le Vivarais en est couvert. Mais l'homme alors n'était pas né ou

1. La plaine du Forez a un sous-sol argileux qui ne laisse pas filtrer les eaux, et son peu de pente empêche leur écoulement à la surface.

errait encore dans les solitudes de l'Asie. Aujourd'hui, villes et villages se sont assis sur les laves refroidies, et des forêts de châtaigniers enfoncent leurs racines dans la bouche des cratères[1].

Ce sol tourmenté, qui rejette la Garonne à l'ouest, et envoie la Loire au nord, régularise ses mouvements désordonnés en approchant du golfe de Gascogne. Les mamelons du Limousin deviennent deux séries de collines qui enveloppent l'ancien golfe du Poitou, terre basse, marécageuse, domaine encore récent de la mer, et vont mourir aux deux pointes de Saint-Gildas et de la Coubre, à l'embouchure des deux fleuves. Un cours d'eau devait naître à leur point d'intersection; il y est, la Charente, une de nos plus gracieuses rivières, de-

1. Toutefois, le voisinage des feux souterrains est révélé par les sources thermales. A Chaudesaigues, près de Saint-Flour, la source de Par a une température de 64°; beaucoup d'autres, qui sourdent de tous côtés dans cette vallée, sont presque aussi chaudes. On a calculé que la chaleur fournie par la première et utilisée par les habitants, équivaut à celle que leur donnerait le bois d'une forêt de chênes de 540 hectares. Des conduits mènent cette eau dans les maisons, et elle y sert à tous les usages domestiques. Elle cuit les œufs ou les fait éclore, à volonté.

venue aussi, grâce à Rochefort, une des plus importantes.

Le rôle rempli, entre la Garonne et la Loire, par les hauteurs détachées des Cévennes, l'est, entre Loire et Seine, par la chaîne moins puissante, mais plus simple et plus longue, qui part des montagnes de la Bourgogne, et donne d'abord naissance aux côtes tristes et sévères du Morvan. Derrière Orléans, ces hauteurs s'étalent en un vaste plateau et, plus loin, se relèvent en une petite chaîne, qui est déjà remarquable vers Alençon (273 mètres). Entre la Mayenne et la Vire, cette chaîne se divise, et ses deux rameaux forment la charpente des deux presqu'îles du Cotentin et de la Bretagne, qui s'avancent si hardiment dans la mer, portant chacune, à son extrémité, sa grande forteresse maritime, Brest et Cherbourg. Le point de bifurcation est trop près de la mer pour qu'il en sorte une rivière de quelque importance. La Vilaine a assez d'eau pour alimenter un canal, trop peu pour un port. Cependant, grâce aux marées, la navigation maritime y remonte jusqu'à Redon, en passant sous le

magnifique pont suspendu de la Roche-Bernard[1].

Entre Seine et Meuse, fait analogue. Une chaîne double, l'Argonne (439 mètres), et l'Ardenne occidentale (601 mètres), enveloppe la haute Meuse, qui, pourtant, coupe l'obstacle et s'enfuit vers le nord, aux Pays-Bas, tandis que l'Ardenne se prolonge dans l'ouest jusque vers Saint-Quentin, d'où elle envoie, d'un côté, les collines de la Picardie qui viennent s'étaler en un large plateau dont les saillants extrêmes sont les caps de la Hève et d'Antifer, derrière le Havre; de l'autre, celles de l'Artois et du Boulonnais, qui se terminent entre la Manche et la mer du Nord, aux caps Gris-Nez et Blanc-Nez. Un troisième rameau entre en Belgique par le Quesnoy; il est peu élevé, mais souvent abrupt, quand ses flancs tombent à pic dans la Meuse. Au nœud d'où partent ces hauteurs, sont les sources de quatre cours d'eau, de l'Oise et de la Sambre, tributaires de deux fleuves et lien de deux pays,

1. Les hauteurs de la Bretagne, connues sous le nom de montagnes Noires et de monts d'Arrée, ont 351 et 399 mètres.

la Belgique et la France; de la Somme et de l'Escaut, qui arrivent à la côte et doivent aux marées de l'Océan l'importance commerciale que la masse peu considérable de leurs eaux n'aurait pu leur donner.

L'Ardenne orientale s'étale, entre la Moselle et la Meuse, en un plateau inculte et marécageux (698 mètres). Au delà sont les collines volcaniques de l'Eifel (866 mètres) dont les derniers coteaux, chargés de vignobles et de vieilles forteresses féodales, forment, entre Cologne et Coblentz, la partie la plus pittoresque de la vallée du Rhin.

Les Vosges vont aussi mourir au bord du grand fleuve, entre Spire et Mayence[1]. Serrées de près par la Moselle et le Rhin, qui leur sont parallèles, elles n'ont pas de contreforts étendus. Pourtant, leur épaisseur, entre Colmar et Luxeuil, est de 68 kilomètres; mais elle n'est que de 28 entre Phalsbourg et Saverne. Du

1. Elles y arrivent sous le nom de Hardt (674 mètres) et de mont Tonnerre (678 mètres). Aux sources de la Lauter, une branche s'en détache, le Hundsruck (821 mètres), qui contourne la Nahe et rejette la Moselle jusqu'au pied de l'Eifel.

côté de l'Alsace, leurs collines sont encore chargées des ruines féodales les plus pittoresques, et le voyageur qui traverse cette belle province se trouve constamment entre deux âges de la vie du monde : dans la plaine, les usines, avec leur activité féconde; dans la montagne, les murs démantelés et les tours entr'ouvertes des vieux châteaux, image désolée de ce temps où le grand travail était la guerre.

III

Toutes les vallées dont la tête est dans les Cévennes et les Vosges sont intérieures, puisqu'elles partent de montagnes qu'on peut regarder comme le centre géographique de la France ; toutes celles qui viennent d'un point situé en dehors de la circonférence, je veux dire en dehors de notre frontière, sont excentriques. Cette différence n'est pas moins importante à noter en histoire qu'en géographie, car le régime hydrographique est pour un pays et pour une partie de ses mœurs ce que le système sanguin est pour un animal et pour ses habitudes. Les vallées intérieures ont été le berceau du peuple et du génie français ; par les autres sont venues les influences extérieures.

Mais les vallées de la chaîne cévenno-vosgienne sont bien différentes, selon qu'elles descendent sur l'un ou sur l'autre versant. Celles de l'est, abruptes et courtes, ont moins des rivières que des torrents : dans les Vosges, l'Ill; dans les Cévennes, l'Hérault, le Gard et l'Ardèche. Ce n'est point le Gard qui passe par l'aqueduc magnifique que les Romains ont construit pour amener à Nîmes les eaux des montagnes, et qu'on appelle le *pont du Gard*. L'Ardèche, sans tant de frais, s'en est donné un à elle-même, à côté duquel toutes les constructions des hommes sont bien petites. Quand elle s'est précipitée, du haut de la roche basaltique appelée le Ray-Pic, dans un bassin situé 40 mètres plus bas, elle rencontre deux montagnes coupées à pic qui resserrent son cours et autrefois l'enfermaient. Mais elle a accumulé ses eaux, rongé le calcaire friable, et un jour la base peu résistante de la montagne s'est effondrée, laissant au-dessus de l'abîme un pont naturel, large de 54 mètres, et qui s'élève de 65 au-dessus des eaux : c'est le pont d'Arc.

Une seule des rivières du versant oriental a

de l'importance, parce qu'elle court parallèlement aux hauteurs, et recueille, chemin faisant, presque toutes les eaux des deux Bourgognes, la Saône, qui descend des monts Faucilles.

Ainsi, à l'orient, la chaîne centrale verse peu d'eau au Rhin et au Rhône, qui d'ailleurs n'en ont pas besoin, venant tous deux de la Suisse, où une mer de glace de 400 lieues carrées constitue l'inépuisable réservoir des eaux de l'Europe centrale. Mais à l'ouest et au nord de grands fleuves en descendent :

La Moselle, qui nous mène sur le Rhin intérieur;

La Meuse qui traverse, de Charleville à Givet, le grand défilé où l'Ardenne s'est effondrée jusqu'à une profondeur de 270 mètres, et qui nous couvrirait l'Océan germanique, si nous avions encore ses embouchures, que la mer a tant de fois remaniées;

L'Escaut, dont nous ne tenons plus que la source et qui forme, à Anvers, où il a 500 mètres de largeur, le meilleur port du nord de l'Europe;

La Somme, bassin côtier sans importance

maritime, maintenant que les atterrissements de la mer ont transformé toute cette côte;

Enfin la Seine et la Loire, les deux fleuves français par excellence, ceux dont les bords ont vu la nationalité naître, grandir, et de là gagner de proche en proche la Garonne, le Rhône et le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et le Jura.

La Loire a ses sources sur une haute montagne du Vivarais, le Gerbier de Joncs, à 1373 mètres au-dessus de l'Océan. Elle coule d'abord dans une vallée profonde où sa pente est de 3 mètres par lieue. Près de Villeren, en un endroit appelé le *Perron*, elle traverse une gorge qui a 12 kilomètres d'étendue, et elle entre dans la plaine de Roanne par une série de chutes dont la hauteur totale est de près de 3 mètres. Sa marche droit au nord, comme si elle voulait atteindre la Manche, est contrariée d'abord, puis arrêtée par le prolongement des côtes du Morvan. Elle s'infléchit alors à l'ouest, et trace une courbe élégante dont le point le plus élevé est à Orléans. Voilà pourquoi cette ville est la clef de nos provinces centrales.

La Loire est tristement célèbre par ses

crues subites et ses bas-fonds mobiles. Elle a, en plus d'un endroit, changé son lit et supprimé ses îles pour en créer de nouvelles. En vain l'a-t-on enfermée entre les digues puissantes dont l'origine date peut-être des Romains, et que chaque génération a exhaussées, étendues ; elle renverse tous les obstacles qu'on lui oppose et en quelques heures engloutit un capital de quarante ou cinquante millions. Capricieuse comme elle est violente, en d'autres temps, elle erre paresseusement sur une grève immense, et même au-dessous de Nantes, elle a encore des bas-fonds qui forcent les gros navires de s'arrêter à Paimbœuf.

La cause de ces crues désastreuses est la forme de la vallée supérieure de la Loire et de celle de l'Allier son principal affluent[1], toutes

1. L'Allier a ses sources plus haut encore que celles de la Loire, sur la Lozère, à 1423 mètres ; aussi est-il très-rapide. Sa pente moyenne est de 1m,66 par 800 mètres, ce qui empêche que la navigation y ait lieu à la remonte. Les bateaux, construits à Chape, Brassac et Jumeaux, sont déchirés à Paris. On augmente leur charge à mesure qu'ils descendent (Ravinet, *Dictionnaire hydrographique de la France*). M. Monestier-Savignat, ingénieur des ponts et

deux étroites et profondément encaissées entre des montagnes déboisées. Lorsqu'un violent orage éclate sur ces hautes cimes, pas une goutte d'eau n'est perdue pour le fleuve. Les torrents glissent rapidement sur la pente inclinée des versants, sans laisser au sol le temps de rien absorber et arrivent d'un bond au fleuve qui, en quelques heures, s'élève de plusieurs mètres. Autrefois, des messagers devaient se tenir prêts dans les villages riverains pour monter à cheval et porter tout le long de la Loire la terrible nouvelle. La crue allait souvent plus vite que les cavaliers. Aujourd'hui, du moins, elle ne peut lutter de vitesse avec le télégraphe électrique, et il reste quelque temps au pays d'aval pour prendre

chaussées, chargé d'étudier le moyen de discipliner l'Allier, se faisait fort, il y a quelques années, d'en venir à bout avec 16 millions, et, avec 34 de plus, d'établir dans son bassin un système d'irrigation, de dessèchement, de conquête des terrains improductifs, etc., qui rapporterait, selon lui, une augmentation de produits agricoles de 10 à 20 p. 100 du capital dépensé. M. d'Héricourt croit arriver au même but sans tant de frais; il aurait suffi, selon lui (*Annales forestières* de décembre 1857), de reboiser 200 000 hectares du bassin supérieur de la Loire, pour éviter les désastres de l'inondation de 1846.

des mesures de défense contre le fléau qui accourt. Mais que de fois il s'est joué de tous les obstacles! Le fleuve se gonfle, les eaux, enserrées entre les levées qui le bordent, montent plus haut que les campagnes voisines. Sous leur énorme pression, les digues crèvent[1], et un torrent s'échappe comme une cataracte par la brèche qu'il s'est ouverte, laboure profondément les terres, bouleverse les cultures, couvre de monceaux de sable les champs fertiles et renverse les habitations. Le fleuve est devenu une mer furieuse qui roule pêle-mêle dans ses flots moissons, arbres brisés, meubles, bestiaux, et trop souvent de nombreuses victimes[2].

1. Les digues de la Loire, qui commencent à 8 ou 10 lieues en amont d'Orléans, ont communément 2 mètres de hauteur sur 8 d'épaisseur à leur sommet. Elles sont revêtues, dans les parties les plus exposées au choc des eaux, de maçonnerie en pierre sèche nommée *perrée*, et le pied est défendu des affouillements par des bâtis de pieux et par des jetées en moellons. Ces digues resserrent beaucoup le lit du fleuve. A Orléans, le lit naturel a 3500 mètres, le lit endigué n'en a que 280. Les digues de la Loire étaient autrefois placées sous la surveillance d'une administration spéciale, désignée sous le nom de *Turcies et Levées de la Loire*. La navigation n'est en pleine activité sur ce fleuve que durant sept à huit mois de l'année.

2. Les digues ne sont-elles pas pour quelque chose dans

On a vu plus haut pourquoi Orléans se trouvait à la place qu'il occupe ; Nantes ne doit pas davantage la vie à un caprice. Cette ville s'élève sur la Loire inférieure, en un point où des îles rapprochent les deux rives, écartées en cet endroit de 4 kilomètres, et où deux rivières descendant, l'une du nord (l'Erdre), l'autre du sud (la Sèvre), viennent s'y jeter. Dans un temps où les plus forts navires n'exi-

ces malheurs? Elles préservent à coup sûr dans les crues ordinaires, et elles seraient toujours un moyen de salut si, toujours aussi, elles tenaient bon, et à condition encore qu'on portera sans cesse leur sommet plus haut. C'est une loi de la nature que les plaines s'exhaussent aux dépens des montagnes. Cette loi, on peut la contrarier, on ne la changera pas. Si ce n'est pas la plaine qui monte, ce sera le lit du fleuve, comme à Ferrare, où le Pô est plus élevé que les toits de la ville. Que, dans ce cas, les digues crèvent, et l'inondation prend le caractère d'un torrent furieux et dévastateur. Sans elles, les eaux monteraient lentement par-dessus leurs rives, couvriraient lentement aussi les campagnes, et souvent, au lieu de les ruiner, y déposeraient un limon fertile. Après la dernière inondation, on remarquait à Orléans, dans tous les lieux d'où la Loire se retirait, une odeur fétide s'échappant de la vase qu'elle avait apportée. C'étaient les débris organiques de toute sorte charriés par le fleuve, qui entraient en décomposition. Ils infectaient la ville, ils eussent fécondé la campagne. Là où les eaux s'épandent tranquillement, trois ou quatre années de récolte payent et au delà une année d'inondation. Les terres du val d'Orléans, si exposées aux assauts du

geaient pas un très-grand fond d'eau, il n'y avait pas, sur la Loire, de position plus importante pour dominer sûrement le cours du fleuve et défendre, derrière les deux rivières, tout le pays environnant. Aujourd'hui encore, Nantes serait au besoin ce qu'il a été contre les Anglais et contre les Vendéens, une barrière infranchissable. Il conserve donc les avantages militaires de sa situation, quoiqu'il n'y ait plus de péril à craindre de ce côté;

fleuve, se vendent plus cher que dans les cantons voisins, parce qu'elles sont plus fertiles. M. Élie de Beaumont (*Leçons de Géologie pratique*) voit bien des dangers dans l'établissement des digues, et cite l'exemple contraire et heureux des atterrissements qui se forment à l'embouchure de l'Elbe. Un de nos savants agronomes, M. de Gasparin, pensait de même au sujet des digues du Rhône qui, dans le département des Bouches-du-Rhône, n'ont pas moins de 100 kilomètres d'étendue. Il déplorait qu'on les eût construites (*Mémoire sur les débordements du Rhône*, dans le compte rendu de l'Académie des sciences, t. XVIII, p. 504). Même danger pour la Basse-Louisiane, à cause des levées qui bordent le Missisipi. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la conclusion de ce qui précède n'est pas qu'il faudrait détruire les digues, car il y a des fleuves et des torrents qui n'apportent jamais que du sable et des pierres. En outre, la population ayant depuis des siècles compté sur leur protection, a disposé en conséquence ses habitations et ses cultures qui, sans les digues, seraient aujourd'hui détruites.

mais ceux qu'il offre au commerce diminuent. Le tonnage des navires tend à s'accroître; il leur faut des eaux plus profondes. Par les sables qu'elle apporte incessamment du haut pays, la Loire exhausse et embarrasse son lit, à ce point que les navires de plus de 200 tonneaux ne peuvent plus remonter jusqu'à l'Erdre avec plein chargement. Nantes, qui porte dans ses armes un navire équipé d'or, aux voiles d'argent, voyait naguère encore diminuer son commerce et sa population. En 1789, elle avait 90 000 habitants, et en 1841, elle n'en comptait plus que 77 000. Mais le chemin de fer lui a rendu sa prospérité, elle renferme aujourd'hui 108 000 âmes. Pour affermir cette prospérité et l'étendre, on exécute dans la basse Loire des travaux analogues à ceux qui s'achèvent dans la Seine, à Quillebœuf: on fixe les sables mobiles, on creuse le chenal, on arrête l'extension menaçante du banc qui s'accroît graduellement à l'embouchure du fleuve. Déjà on est assuré de quatre mètres de profondeur dans une partie du chenal; encore quelques efforts heureux et les grands navires arriveront jusqu'à Nantes.

Le malheur des uns fait la fortune des autres. Paimbœuf qui, il n'y a pas deux siècles, était un hameau de pêcheurs, a maintenant 4500 habitants et un port où peuvent s'abriter jusqu'à des frégates. A Saint-Nazaire sont établis les pilotes lamaneurs qui guident les navires à leur entrée dans la Loire ; c'est la première étape du fleuve. Nantes, effrayée de l'accroissement de ces deux villes, réclamait naguère le maintien de privilèges qui les auraient tenues dans sa dépendance. Mais l'intérêt général l'emporta : le gouvernement a concédé à Saint-Nazaire une des lignes des paquebots transatlantiques, et y a fait creuser, en grande partie dans le roc vif, un vaste bassin à flot, qui donnera peut-être un jour à Saint-Nazaire la fortune du Havre.

A 12 kilomètres de Nantes se trouve le lac le plus considérable de l'ancienne France, celui de Grand-Lieu. Sa longueur est de 8 à 10 kilomètres, sa plus grande largeur de 7, sa superficie de 9000 hectares[1]. Il fut formé, au

1. En comptant 5500 hectares de marais qui sont à différentes époques couverts par les eaux, il ne reste donc pour le lac proprement dit que 3500 hectares d'une profon-

sixième siècle, par une inondation qui submergea la petite ville d'Herbauge et la vallée où elle s'élevait. Mais une explication aussi simple ne pouvait suffire aux hommes de ce temps, et, au risque de donner à Dieu l'esprit de colère et de vengeance, ils ont fait de cette catastrophe une punition divine. Là, disent les traditions, s'élevait une cité corrompue. Saint Martin vint y prêcher l'Évangile ; mais sa voix ne fut pas écoutée. Le saint se plaignit à Dieu de l'endurcissement des habitants. Ce n'était guère selon le cœur de l'apôtre, qui un jour partageait son manteau avec un mendiant sans lui demander sa foi ; mais il fallait que la légende se fît. A peine le saint eut-il adressé au ciel sa prière, que les eaux accoururent de toutes parts, et la ville maudite, ses habitants et leur vertes prairies, furent submergés. Un géant s'était surtout opposé aux pieux efforts de saint Martin ; il fut enchaîné au plus profond des eaux ; il y est encore, et ses convul-

deur moyenne en basses eaux de 2 mètres. M. de Juigné en avait proposé le dessèchement. L'annexion de la Savoie a donné à la France un lac bien plus considérable, celui du Bourget, qui a 20 kilomètres de long sur 4 à 5 de large, avec des profondeurs de 200 mètres.

sions causent les agitations que l'on remarque parfois à la surface du lac. Les habitants y sont aussi. Ce sont les farfadets qui égarent le voyageur et le mènent au milieu des marais, où il périt, et les loups-garous, qui l'emportent et le tuent. Ces maudits sont cependant forcés de rendre, malgré eux, hommage à la foi qui les punit. Chaque année, dans le silence de la nuit de Noël, ils sonnent à toute volée les cloches de la ville engloutie, pour célébrer la venue du Messie, qu'ils ont repoussé, et l'on entend le son qui s'élève du fond des eaux. Ici, la tradition a raison. On entend bien distinctement le son des cloches, et non-seulement dans la nuit de Noël, mais tous les jours de grande fête, quand souffle le vent du nord-est. C'est lui qui l'apporte de la cathédrale de Nantes à travers l'air silencieux, et ce sont les eaux du lac qui le répercutent.

Le Loiret n'est qu'une infiltration de la Loire. Il sort d'un gouffre, à 8 kilomètres d'Orléans, et n'en a que 12 de cours ; mais il porte bateau dès sa source. Ses crues suivent celles de la Loire, à un jour ou deux d'inter-

valle. Il sert de gare, dans les temps de glace, aux bateaux d'Orléans.

La Seine naît dans la Côte-d'Or, à 471 mètres d'altitude, et parcourt un bassin peu profond, large, évasé, perméable, qui ne laisse arriver jusqu'à elle qu'un tiers des eaux répandues par les pluies à sa surface. De là les paisibles allures du fleuve, qui monte et descend lentement, sans causer jamais de grands ravages, bien que les hautes eaux excèdent parfois l'étiage de 7 à 8 mètres[1]. Il n'a pas dû en être toujours ainsi. Son bassin était plus humide quand il était plus boisé; le fleuve, plus puissant, rongeait ses rives, et, comme les grands cours d'eau d'Amérique, charriait des arbres entiers. On a trouvé dans son lit des arbres bitumineux d'un noir d'ébène, et on suppose que l'île de Chatou, au-dessous de Paris, repose sur un amas de grands végétaux arrêtés au milieu du fleuve[2].

1. La crue de 9^{m},04, mentionnée par le P. Cotte, paraît contestable. La plus haute crue bien constatée, celle de 1740, a été de 7^{m},90. Les progrès de la culture dans le bassin de la Seine diminuent l'élévation des crues

2. Ce sont des hêtres, des bouleaux, des saules, des noisetiers et surtout des chênes. On en a découvert en creu-

Avant Montereau, la Seine n'a reçu que l'Aube; après Pontoise, elle ne reçoit que l'Eure. C'est entre ces deux villes que ses principaux affluents lui arrivent : l'Yonne, la Marne et l'Oise, grossie de l'Aisne. C'est entre ces deux villes, au-dessous de la Marne qui vient de l'est, au-dessus de l'Oise qui vient du nord, au centre par conséquent du bassin, que, sur des îles placées au milieu du fleuve, s'est tout naturellement formé un refuge pour les populations primitives, un centre d'attraction pour les premières relations commerciales, une cité enfin, dont les circonstances historiques ont fait la capitale de la France.

Il semble que la Seine avance à regret vers la mer; elle y descend paresseusement, en traçant mille courbes élégantes et gracieuses, qui triplent pour elle l'étendue du chemin. En Normandie, son bassin se resserre entre deux rangées de collines qui la suivent et l'enferment jusqu'à Quillebœuf. Prisonnière capricieuse, elle court sans cesse d'un de ces coteaux

sant les fondations de l'École militaire, des ponts de Neuilly et de la Concorde; ils étaient assez bien conservés pour servir encore de bois de charpente.

à l'autre, baignant une rive boisée ou battant le pied d'une falaise escarpée et croulante. Dans ses eaux se mirent, ici de vieilles forteresses féodales à demi ruinées, là les charmantes villas de nos modernes seigneurs, les armateurs du Havre ou les manufacturiers de Rouen et de Louviers. Mais à Quillebœuf l'aspect change, la Seine devient immense : ses rives naturelles s'écartent de 12 kilomètres. Ce large lit est la couche nuptiale où elle reçoit l'Océan et mêle ses eaux douces aux ondes amères. Du moins, pour Bernardin de Saint-Pierre, né sur ces bords, la marée montante, qui refoule le fleuve de ses flots redoutables et l'oblige à retourner vers sa source, c'est l'amoureux Neptune, qui poursuit la nymphe effrayée, l'atteint et l'enveloppe de ses bras puissants. Mais parfois, que de colère dans cet hymen ! quelle lutte entre le fleuve et l'Océan ! Des coques de navires qu'on voyait naguère enfoncées çà et là dans le sable, des mâts qui élevaient au-dessus du fleuve leur tête brisée, révélaient tous les périls de cette passe dangereuse, où se produit un phénomène curieux et terrible, la *barre*.

Tandis qu'à l'embouchure de la Seine, la mer, à l'instant du flux, monte par degrés insensibles, on voit, vers Quillebœuf, dans les grandes marées, le premier flot se précipiter instantanément en une immense cataracte, qui forme, dans toute la largeur du fleuve, une vague roulante haute parfois de 3 mètres[1], et suivie d'autres vagues appelées *éteules*, qui s'entrechoquent avec une inexprimable violence : c'est le chaos, mais un chaos qui marche et semble vouloir tout envahir. Sous l'énorme pression de cette vague furieuse, le fleuve remonte vers sa source avec la rapidité d'un cheval au galop. Les navires échoués ou arrêtés sur leurs ancres sont en perdition;

1. La hauteur de la barre varie avec l'élévation de la marée du Havre, la direction du vent et l'état des eaux de la Seine. Sa vitesse *maxima* est de 22 680 mètres à l'heure. Entre la Meilleraye et Quillebœuf, aucun navire ne reste à quai ou au mouillage pendant les fortes marées. Tous appareillent et vont *recevoir* le flot au point le plus rapproché d'eux où l'action de la barre est le plus atténuée. Maintenant les pertes de navires sont rares en cet endroit; elles n'ont plus lieu qu'au-dessous dans la baie de Seine, où les passes sont encore bouleversées par les grandes marées. Aussi leur balisage exige-t-il des soins continuels. Quant aux navires perdus, le service des ponts et chaussées fait aujourd'hui disparaître rapidement les épaves.

les prairies des bords, rongées par le courant, disparaissent; les bancs de sable du fond sont agités comme les eaux de la surface, et le lit du fleuve se déplace parfois de plusieurs kilomètres, de l'une à l'autre des falaises qui le dominent. Rien d'étrange comme de voir et d'entendre, par un jour serein, dans le calme le plus complet de la nature, ces flots terribles et mugissants, que soulève et précipite une force invisible et silencieuse, l'attraction universelle, et qui, la passe franchie, retombent et s'apaisent soudain.

Toute cette colère des flots vient du peu de profondeur du fleuve, et l'on ferait disparaître la barre s'il était possible de faire disparaître les hauts-fonds. Aussi, d'immenses travaux ont été entrepris vers Quillebœuf, pour rétrécir le courant, le rendre plus rapide, et l'obliger par là à creuser lui-même son lit, à rejeter à poste fixe les bancs de sable mobiles qui étaient l'effroi des marins. Grâce à ces ouvrages, qui ont été continués jusqu'à la Roque, et qui le seront bientôt jusqu'à la pointe de Berville, les anciennes passes se sont approfondies d'un mètre, et le péril a diminué aux

lieux où jadis il était si grand. Mais s'il n'est plus entre les digues, il reste à leur extrémité avec la barre demeurée elle aussi tout autant redoutable. La *traverse*, c'est-à-dire les hauts-fonds, n'a fait que reculer devant les digues; si on les poussait plus loin, il y aurait à craindre qu'elle ne descendît trop près du Havre, où déjà le régime des courants a changé. Les grands navires, qui entraient au port une demi-heure avant le plein, n'osent plus s'y risquer qu'un quart d'heure après.

A toutes les marées de nouvelle et pleine lune, la barre remonte jusqu'à Jumiéges, même jusqu'à Rouen, avec une vitesse de près de six lieues à l'heure. Un phénomène analogue se produit dans la Gironde et la Dordogne. Il y est connu sous le nom de *mascaret*. Il a lieu également dans beaucoup de fleuves tributaires de l'Océan, comme la Severn, l'Amazone et le Gange.

Rouen n'a qu'une marée d'eau douce, mais assez forte pour que des navires de cinq cents tonneaux s'amarrent à ses quais. Cette circonstance explique sa fortune, comme elle rend compte de celle de Nantes et de Bor-

deaux. Les négociants du moyen âge mettaient leurs places de commerce à l'intérieur et non au pourtour des côtes, pour les pouvoir mieux défendre des pirates, comme le seigneur plaçait son manoir non dans la plaine, mais aux flancs des monts.

La Garonne, le Rhône et le Rhin ont leur source hors de notre territoire. Aussi, les vallées qu'ils arrosent ont-elles été rattachées les dernières au royaume, l'une en 1371 et en 1453, l'autre en 1481, la troisième en 1648. Toutes trois conservaient encore, en 1789, des priviléges et une organisation à part, mais les deux premières avaient depuis longtemps mêlé leur vie à celle de la France, dont l'action, pendant tout le moyen âge, fut principalement dirigée du nord au sud. C'est avec Henri IV et Richelieu que nous avons fait face au Rhin.

Si ces provinces, récemment acquises, ont peu contribué à la formation de la nationalité française, elles la complètent admirablement, car elles nous font toucher à nos limites véritables. Aussi toute l'activité de la France, refoulée pendant des siècles dans les régions centrales, s'est étendue vers ces extrémités

plus animées, plus brillantes aujourd'hui que ne l'ont jamais été nos vieilles provinces. Poitiers, Bourges, Sens, Provins, Tours, Blois, Chartres, s'appauvrissent et se meurent en comparaison du Havre, de Bordeaux, de Marseille, de Mulhouse et de Strasbourg, dont chaque année la population, l'activité et la richesse s'accroissent.

La Garonne naît sur le versant espagnol et méridional des Pyrénées, dans le val d'Aran, y court pendant 48 kilomètres, pour entrer en France au Port-du-Roi, présentant le rare phénomène d'un fleuve né sur le versant d'une chaîne et franchissant la ligne de faîte, pour couler sur le versant opposé. A la pointe dite le Bec-d'Ambez, elle reçoit la Dordogne et perd ou transforme son nom : elle s'appelle la Gironde, et va, 70 kilomètres plus bas, mourir dans l'Océan, entre les pointes de Grave et de la Coubre, auprès du rocher qui porte la tour et le phare de Cordouan.

La vallée de la Garonne a, des sources de la Neste à celles de la Vézère, 300 kilomètres en largeur. La paroi méridionale de ce grand bassin est formée par les Pyrénées, qui en-

voient à la Garonne les eaux tombées à leur surface, sur une étendue de 140 kilomètres. Mais la paroi septentrionale, formée par les montagnes d'Auvergne et du Limousin, a une longueur double. Aussi, lui fournissent-elles de si nombreux et puissants tributaires qu'à Bordeaux elle a 7 à 800 mètres de large et, sans la marée, 6 mètres de profondeur, de sorte que 1000 à 1200 navires marchands du plus fort tonnage peuvent y tenir à l'aise. A Blaye, la Gironde est un golfe, au-dessous de Royan une mer [1].

De ce côté se trouve l'isthme le plus étroit qu'on rencontre sur tout le continent européen. Les mers du midi de l'Europe n'y sont séparées des mers du nord que par les 400 kilomètres que l'on compte de la tour de Cordouan à Narbonne. Encore cet isthme est-il creusé, sur les deux tiers de son étendue, par

1. Au-dessous de Macau, la largeur est de 3000 mètres; à Blaye, 3500; à Pauillac, 5000; à Mortagne, 10 500; aux Monnards, 14 000. Mais elle n'est plus que de 5000 mètres à la pointe de Grave. A Toulouse, la Garonne débite, à l'étiage, 80 mètres cubes par seconde; la Seine, à Paris, 90; la Loire, à Orléans, 24; le Rhône, à Lyon, 280; la Saône, à Mâcon, 60; le Rhin, à Strasbourg, 340.

la Garonne, un des plus beaux fleuves de France. La nature a donc placé là une admirable ligne de navigation naturelle. De Toulouse, où la Garonne tourne vers l'Océan jusqu'à l'Aude qui se jette dans la Méditerranée, il n'y a que 80 kilomètres. Mais les monts Corbières y passent; heureusement, c'est pour y mourir. Au col de Narouze, leur altitude est de 189 mètres. Celle de Toulouse étant de 146, il suffit de s'élever, depuis cette ville, de 43 mètres pour atteindre le col et redescendre à la Méditerranée.

Sans même consulter l'histoire, nous pouvons dire hardiment que les hommes, les choses et les idées ont depuis vingt siècles passé par là. Il s'y trouvait, en effet, au témoignage de Strabon, une des grandes routes du commerce gaulois. Les Romains et, après eux, les Visigoths l'ont suivie pour gagner Toulouse, Bordeaux et Poitiers, en tournant l'Auvergne. Les Francs ont refait la même route, mais en sens contraire, pour atteindre Narbonne. Un magnifique ouvrage, monument de la persévérance d'un homme, s'y trouve, le canal du Midi, mieux appelé le canal des Deux-Mers,

qui aura peut-être à nous rendre d'autres services que ceux qu'il nous a rendus déjà[1].

Cette belle vallée devait avoir deux grandes villes, l'une maritime, l'autre agricole et industrielle; car ce phénomène se reproduit sur tous nos fleuves : le Rhône à Lyon et Marseille; la Loire, Orléans et Nantes; la Seine, Paris et Rouen. Le Havre est de récente origine : ce n'était pas trop de deux ports pour Paris grandissant. Les mêmes causes expliquent ce parallélisme singulier. La vie abondante, dans ces riches bassins, se concentre naturellement en deux points pour répondre au double intérêt que le fleuve dessert : l'exploitation de la mer et celle de la terre. Sur la Garonne, ces deux villes s'appellent Bordeaux et Toulouse; la première, qui du milieu de ses landes ne peut regarder que la mer, n'a jamais eu par elle-même d'influence continentale; la seconde, qui fait songer à Paris par sa position au débouché de plusieurs vallées et

1. Un bâtiment de guerre, une canonnière à vapeur, y a passé. Toulon peut déjà, en quarante-huit heures, envoyer ses marins à Cherbourg; il pourra, si l'essai réussit, envoyer au besoin une partie de sa flottille à Rochetort ou à Brest.

au centre d'un fertile bassin, a eu de brillantes destinées et se croit encore la reine du midi.

La vallée du Rhône est plus longue mais aussi plus étroite. Ce fleuve naît au glacier de la Furca. Dans le Valais, son bassin n'a parfois, comme le Valais lui-même, qu'une lieue de largeur, et seulement quelques toises à Saint-Maurice, où le fleuve s'est creusé un étroit passage entre les parois escarpées de deux montagnes hautes de huit à neuf mille pieds. Plus loin s'ouvre l'immense abîme que les eaux du Rhône ont rempli, le Léman, le plus beau des lacs de l'Europe. Là, l'espace s'étend, la vallée s'élargit, et les âpres montagnes de la Savoie qui viennent baigner dans le lac jusqu'à une profondeur de 400 mètres leurs flancs coupés à pic, laissent voir, par-dessus leurs cimes noirâtres, l'éclatante blancheur des neiges éternelles du géant des Alpes. Sur l'autre rive se développent les riches plaines et les belles collines du pays de Vaud, semées d'élégantes villas qui semblent les fabriques d'un immense parc anglais, et que domine fièrement le lugubre donjon du châ-

teau de Wuflens avec ses quatre tourelles de sinistre mémoire, tandis que les remparts de Chillon descendent dans le lac même et ont leurs prisons bien au-dessous du niveau des eaux [1].

A trois lieues de Genève, au fort l'Écluse, limite actuelle de la France, le Rhône, comme à Saint-Maurice, traverse une gorge affreuse, où sa profondeur, à l'époque de la fonte des neiges, est de 60 à 70 pieds. Près de Bellegarde, il disparaissait naguère pendant 60 pas, car il s'était frayé dans les basses eaux une route souterraine, au milieu d'un terrain fria-

1. Je ne dirai pas, comme tout le monde, que le Rhône traverse le Léman. A 100 mètres de son embouchure, je n'ai plus trouvé trace de courant ni vu ses eaux jaunâtres tachant la verte émeraude du lac. Outre le Rhône, 400 ruisseaux ou torrents tombent dans le profond abime où les eaux se sont accumulées jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une échancrure par où elles s'échappent. Ce point s'est rencontré vers Genève; c'est par là que le trop plein du lac s'écoule, en formant un nouveau courant auquel on a donné le nom du principal tributaire du Léman, le Rhône. Le Rhin ne traverse pas davantage le lac de Constance. Il en est de même de tous les cours d'eau qui se jettent dans des lacs profonds et considérables, qui ne sont pas la simple expansion du fleuve sur des rives basses et noyées. Il conviendrait de supprimer une expression vicieuse, qui fait naître dans l'esprit une idée fausse.

ble, que recouvrait une roche plus résistante. Beaucoup de rivières en France présentent le même phénomène. L'Eure, l'Iton, la Rille, la Meuse et bien d'autres coulent sous terre pendant un certain temps.

Le Rhône n'est navigable qu'à partir du Parc, au-dessus de Seyssel. Cependant, plus bas, à Lesault, un banc de roches appelé le *Saut du Rhône*, et qui a 1000 mètres de longueur, forme encore deux cascades d'un mètre chacune. Heureusement, le fleuve s'est creusé entre ces roches plusieurs sillons qui servent de passes à la navigation, mais ne sont pas sans dangers.

Ce n'est qu'après avoir tourné les dernières pointes du Jura que le bassin du Rhône s'étend enfin des Alpes aux Cévennes. Mais l'espace est encore trop étroit pour qu'il prenne l'allure paisible d'un fleuve des plaines. Les hautes montagnes qui l'entourent ne lui envoient que des rivières torrentueuses, et il garde toujours un caractère capricieux et terrible. Depuis Lyon, il fuit vers la mer avec la rapidité d'une flèche : en quinze heures, il arrive à Beaucaire. En vain les digues s'amoncellent

sur ses bords, il les franchit et porte au loin la désolation. Qu'un vent du midi passe sur les hautes cimes et y fonde en quelques heures les neiges de l'hiver, ou que les vents d'ouest arrivent chargés d'une humidité qui, à cette altitude et dans l'atmosphère refroidie par le voisinage des glaciers, se résout en pluies abondantes sur les Alpes déboisées, aussitôt, le long de leurs flancs dénudés, se précipitent mille torrents qui entraînent les sables et les rochers, comblent leurs anciens lits, en cherchent de nouveaux et vont grossir les rivières, puis le grand fleuve, de leurs eaux troublées et impétueuses.

Le limon que le Rhône reçoit ainsi, il le porte le long de son cours, qu'il sème de nombreux bas-fonds, et jusqu'à la Méditerranée, où il jette, dans les grandes crues, en vingt-quatre heures, 5 millions de mètres cubes de matières terreuses. Ainsi s'est comblée l'immense embouchure que la nature, aux premiers âges du monde, lui avait formée, alors que tout l'espace qui s'étend d'Arles à la mer n'était qu'un vaste golfe. A un kilomètre au-dessus d'Arles, il se divise en deux bras. Ceux-ci donnent naissance à

plusieurs autres qui, comme ceux du Nil, ont souvent changé de position et de nombre [1]. Aujourd'hui il en reste deux, dont un seul est navigable et se porte de plus en plus vers l'est; encore est-il fermé par une barre qui, année moyenne, avance de 50 ou 60 mètres vers le sud, et dont le sommet n'était encore naguère qu'à quelques décimètres au-dessous des eaux. Cette barre s'entr'ouvrait çà et là pour former des passes qui changeaient incessamment sous l'impulsion des vents du large ou des crues du fleuve; de sorte que les navires attendaient

1. Le Sylvéréal est à sec, le Japon ou Bras-de-fer où passait encore, en 1711, la plus grande masse des eaux, n'est plus qu'un canal d'irrigation. Le petit Rhône, qui passe à Saint-Gilles et aux Saintes-Maries, et qui était anciennement le bras principal, n'est plus qu'un vaste fossé. Le grand Rhône, qui coule à l'est, entraîne les quatre cinquièmes des eaux du fleuve; il entre à la mer par deux embouchures, celle de l'Est et celle de Roustan. Huit marins étaient occupés naguère à sonder chaque jour ces passes mobiles. Vauban déclarait les bouches du Rhône *incorrigibles* et elles le sont. Mais on reprend l'ouvrage de Marius, en creusant un canal entre le bas Rhône et la Méditerranée. Ce canal s'ouvre près de la tour Saint-Louis, bâtie en 1737, à 2000 mètres de la mer, et qui en est aujourd'hui à 7200, et débouche dans l'anse de Fos, en face du port de Bouc, où l'escadre anglaise a plus d'une fois hiverné dans nos grandes guerres.

quelquefois des semaines entières, à la Tour Saint-Nicolas, un instant favorable pour franchir la barre. Un jour sur quatre, le passage était impossible. Aussi, le grand port de la vallée du Rhône n'est-il pas sur le fleuve même, mais à 50 kilomètres vers l'est, à Marseille.

D'importants travaux, récemment exécutés, ont enfin permis d'avoir, d'une manière à peu près permanente, 4 mètres d'eau sur la passe, mais ce n'est pas assez pour que la grande navigation remonte jusqu'à Arles. Elle pourra y venir quand le canal de Saint-Louis sera achevé.

Dans cette partie de son cours, la vitesse impétueuse du Rhône est bien tombée, et dans les temps ordinaires, il y roule lentement ses eaux; aussi peut-on le remonter à la voile jusqu'à Beaucaire. Au-dessus de cette ville, il n'est plus possible de vaincre le courant que par le secours du halage ou des remorqueurs à vapeur, service pénible et lent, à cause des vents du nord qui soufflent parfois avec une extrême violence et de la variation dans la hauteur des fonds.

Le Rhône ne reçoit des Cévennes que d'insignifiants cours d'eau. Mais les Alpes lui envoient la Durance et l'Isère. Encaissée, à son origine, entre de hautes montagnes, la Durance n'est, malgré ses 320 kilomètres de cours, qu'un torrent gigantesque, capricieux et dévastateur. Les rochers, les sables qu'elle entraîne, la rapidité de son cours, ses changements soudains la rendent impropre à la navigation. Il n'y a pas d'aspect plus désolé que celui de son large lit, sans bords arrêtés, partout semé de rocs énormes et d'une grève aride, ou coupé d'îles sans fin. C'est, disait-on autrefois, un des deux fléaux de la Provence; je ne veux point, par respect pour nos parlements, dire quel était l'autre. Cependant, la Durance n'apporte point des montagnes qu'un gravier stérile; ses eaux limoneuses fertilisent souvent les terres. D'ailleurs, sous cet ardent soleil du midi, où l'eau est le premier besoin de l'agriculture, les fleuves sont tour à tour bienfaisants et terribles. C'est dans le bassin de la Durance que se sont élevées toutes les cités gauloises qui ne se sont pas assises au bord de la mer ou du Rhône : Briançon, Embrun, Gap,

Sisteron, Digne, Senez et Forcalquier. Trois autres cités provençales : Aix, Draguignan et Grasse sont de fondation romaine. Arles et Marseille sont plus vieilles encore, d'origine grecque; la dernière, brûlée entre les roches calcaires par un soleil torride, s'enveloppe aujourd'hui de verdure et de fleurs. Un aqueduc de 160 kilomètres de longueur qui, à Roquefavour, passe au-dessus d'une vallée, à 83 mètres d'élévation, vient prendre à la Durance l'eau dont Marseille inonde ses rues, ses jardins et ses promenades.

L'Isère passe à Grenoble; ses débordements moins fréquents que ceux de la Durance, ont été parfois plus terribles.

Un humble affluent du Rhône naît en un lieu célèbre, à Vaucluse, la fontaine de Laure et de Pétrarque. La source sort d'un gouffre qui s'ouvre au pied d'une falaise à pic, énorme masse de rochers rougeâtres. A l'époque de la fonte des neiges, les eaux s'élancent avec une telle force, qu'elles débitent, à l'étiage, 13 mètres cubes par seconde. Peu à peu, cette onde impétueuse s'apaise, à mesure que la nature sauvage qui l'entoure s'adoucit, et elle s'étend

en une belle nappe transparente et bleue, qui court et se divise au milieu d'une fraîche et riante vallée : on l'appelle les Sorgues. Des platanes, des ormeaux, des grenadiers aux fleurs éclatantes, et l'aubépine à la douce senteur ombragent un sentier de poëtes qui descend à la grande cité des papes, à la ville bruyante et joyeuse, pour les jours où il fait bon voir la foule et s'y perdre, mais qui remonte aussi vers le site sauvage, pour ceux où l'on veut être seul ou deux. C'est là que Pétrarque se retira pour rêver, et qu'il chanta en *canzones* immortels ses deux amours sans espoir, Laure et l'Italie. Non loin de là, sur un pic qui domine ce vallon alpestre, se voient encore les ruines d'un ancien château fort des évêques de Cavaillon. Pétrarque y vint souvent visiter le cardinal de Cabassol et lui montrer toutes les blessures de son âme.

Cette poétique rivière est aussi une des plus utiles. Ses mille dérivations arrosent la plaine du Comtat qui aurait la fécondité de la Lombardie si ses eaux étaient moins crues et charriaient un limon fertile.

Ne donnez pas d'autres affluents au Rhône,

et il pourra être, en arrière des Alpes, une bonne ligne militaire, il ne sera pas un grand fleuve commercial et politique. Mais par la Saône, son bassin s'ouvre vers la Bourgogne et la Champagne, et par elle arrivent dans les provinces qu'il traverse, les produits et les idées de la vieille France. « La Saône, dit un ancien écrivain, coule avec une lentitude admirable et tant paresseuse jusqu'à Lyon, où le Rhône la charge et, fuyant à course perdue, l'emporte à la mer. » Au-dessous de Gray, elle a déjà 90 mètres de largeur, mais si peu d'eau qu'on y trouve trois gués.

Le Doubs, au contraire, son principal tributaire, la rivière sombre comme les Gaulois l'appelaient, est profond et dangereux. La disposition des chaînons du Jura en lignes parallèles explique la singularité de son cours, qui ne trace pas, comme celui de la Seine, des courbes gracieuses, mais des angles aigus, car il change deux ou trois fois sa direction du sud au nord, pour prendre la direction contraire.

Un autre des affluents de la Saône, l'Oignon, est comme elle : « Douce et lente en sa descente, courant par pays gras, prairies herbues,

terres fertiles, collines vineuses. » Mais que de grandes pluies surviennent, et la Saône montera plus haut qu'aucune autre rivière de France. On l'a vue à 0m,29 au-dessous du zéro de son échelle, et en novembre 1840, à 8m,52 au-dessus, ce qui fait un parcours total de près de 9 mètres. La Garonne seule a des changements de niveau plus considérables. En 1840, elle est montée, à Langon, jusqu'à 13m,5, grâce, il est vrai, à un resserrement notable du lit en cet endroit, car à Agen la crue n'était, le même jour, que de 9m,37.

Malgré son cours paresseux dans un lit mal encaissé, et ses violences soudaines, la Saône, on vient de le voir, est une des grandes artères du pays, et comme le lien du sud-est avec le nord. Réunie au Rhône, elle forme une ligne navigable de 150 lieues. Aussi que de villes sur ses rives ! C'est à son confluent avec le Rhône que se trouve, après Paris, la plus grande agglomération d'hommes qu'ait la France : Lyon.

Le Rhône descend de très-hautes montagnes et coule dans une des vallées les plus longues et les plus profondément encaissées de l'Eu-

rope. Ses crues devraient donc être formidables, et elles compromettraient certainement l'existence de Lyon, si le Léman ne lui servait de régulateur. Quelle que soit la masse des eaux qu'il apporte du Valais, le niveau de l'immense bassin n'en change pas, et il y a peu de différence dans la quantité d'eau qui passe sous les ponts de Genève. Aussi la grande crue de 1840 ne s'est élevée, à Lyon, que de 5m,54 sur l'étiage, tandis que dans le bas de la vallée elle atteignait, à Avignon, 8m,30[1]. Il est à regretter que la Loire n'ait pas un modérateur analogue. Des ingénieurs n'ont pas craint de songer à lui donner ce que la nature lui a refusé. On a proposé d'établir dans sa vallée supérieure des barrages qui régulariseraient son cours, et serviraient à la fois à prévenir ses crues subites en retenant les eaux, son appauvrissement estival en ouvrant à propos leurs écluses. C'est la pensée gigantesque de créer, au milieu de la France, un lac de Genève[2].

1. Les 19/20es des crues du Rhône sont au-dessous de 5m,50. La plus haute crue, à Lyon, celle de 1755, n'a été que de 6m,80.

2. Cette proposition, faite par M. le commandant Rozet, pour nos fleuves de France, a été présentée, il y a quinze

Le Rhin et le Rhône ont un cours symétrique. Nés tous deux sur les flancs opposés du Saint-Gothard, ils s'éloignent rapidement l'un de l'autre, le premier, dans la direction du nord, le second, dans celle de l'ouest. Vers Bregenz, le Rhin rencontre les Alpes de la Souabe qui le jettent dans le lac de Constance, comme les Alpes de la Savoie jettent le Rhône dans le lac de Genève. Arrêtés par le Jura, ils en tournent la double extrémité, mais pour tomber sur les Cévennes et les Vosges qui les forcent à se diriger définitivement l'un vers la Méditerranée, l'autre vers la mer du Nord.

Moins torrentueux, moins rapide, le Rhin fait de plus longs détours. Du Saint-Gothard à Bâle, où il arrive grossi de l'Aar qui double son volume en lui apportant toutes les eaux de la Suisse, il serait déjà naviguable sur une grande étendue, sans ses rapides et ses chutes, à Schaffhouse et à Laufen. De Bâle jusque vers

ans, par un célèbre ingénieur américain, M. Ellet, pour l'Alleghany et la Monongahela, qui forment le cours supérieur de l'Ohio, rivière capricieuse, dont le niveau a varié, en une seule année, de 20 mètres. C'est d'ailleurs ce qu'on pratique sur une petite échelle en Espagne et même dans l'Algérie.

Mayence, son lit est encore embarrassé d'îles nombreuses. Mais plus loin, la beauté des sites, la multitude des villes qui baignent leur pied dans ses flots, la richesse des cultures, à côté de rochers arides et sévères, les ruines féodales dont sont couvertes toutes les cimes de l'Hundsruck, de l'Eifel et du Westerwald, enfin l'aspect du fleuve tour à tour sauvage et terrible, gracieux et grandiose, rendent cette vallée une des plus belles de l'Europe. Au delà de Cologne, le Rhin s'écoule lentement vers Dusseldorf et la Hollande. Malgré la masse considérable de ses eaux, il arrive, comme le Rhône, humblement à la mer. Comme lui, il se divise en plusieurs bras, le Wahal et le Lech, qui se réunissent à la Meuse, l'Yssel et le Vecht, qui se rendent dans le Zuyderzée. Appauvri par toutes ces pertes, le Rhin véritable, le bras du moins qui porte ce nom et par lequel, du temps de Tacite, s'écoulait la plus grande masse des eaux, n'a plus à Leyde, après un cours de 1550 kilomètres, que la largeur d'un grand fossé, et il disparaissait naguère dans les sables, avant d'atteindre l'Océan. Il a fallu lui ouvrir une issue à travers les dunes et y placer une

écluse pour empêcher les relais de mer de la fermer. Heureusement le Waal et le Lech le mettent en communication avec la vaste embouchure de la Meuse, et il s'ouvre par là à la grande navigation.

Sa largeur, entre Strasbourg et Kehl, est de 365 mètres, à Mayence et à Cologne de 500. Sa profondeur, dans le thalweg[1], de Brisach à Strasbourg, de 1m,17 à 4 mètres; ses crues de 3 à 4 mètres. A partir de Bâle, il n'y avait plus que des ponts volants ou des ponts de bateaux. La France vient d'en reconstruire un en face de Kehl[2], et l'Allemagne deux autres, à Mayence et à Cologne.

Tel est notre système hydrographique : cinq grands fleuves courant vers tous les points de l'horizon, et, ce qui vaut encore mieux, faciles à relier entre eux.

1. *Thalweg*, route de la vallée. On nomme ainsi la ligne qui passe par la partie la plus profonde d'un fleuve, et où se tient le grand courant. Quand un fleuve baigne deux États différents, le *thalweg* marque la limite. A Bâle, le Rhin a monté jusqu'à 6m,75 au-dessus de l'étiage, et au-dessous de Strasbourg, dans un étranglement du lit, à 7m,08.

2. Les sondages exécutés pour le pont de Kehl ont été poussés jusqu'à 80 mètres, et n'ont toujours rencontré que le même gravier, celui que le Rhin charrie encore.

La chaîne cévenno-vosgienne n'est pas, en effet, assez élevée pour intercepter les communications. Au midi, elle laisse passer le canal des Deux-Mers; au centre, ceux du Charolais et de Bourgogne; au nord, celui de la Marne au Rhin. Les ramifications dont elle couvre la France ont présenté encore moins d'obstacles. La Seine a pu être rattachée à la Loire par les canaux d'Orléans, de Briare et du Nivernais; à l'Escaut, par ceux de Saint-Quentin et de la Somme; à la Meuse, par ceux de la Sambre et des Ardennes; à la Saône et au Rhône, par le canal de Bourgogne. Elle touche au Rhin par celui de Vitry à Strasbourg. Le bassin de la Loire a pu communiquer avec le Rhône par le canal du Centre[1]; le Rhône avec le Rhin par le canal de l'Est, avec la Garonne par le canal de Beaucaire et celui du Midi. Il n'y aurait même pas de grave difficulté à vaincre pour réunir la

1. Dans le Charolais et le Lyonnais, la distance de la Loire au Rhône n'est que de 24 à 32 kilomètres. Saint-Étienne est au point où les deux fleuves sont le plus rapprochés. Cette position et ses mines de houille expliquent sa rapide prospérité. Le bief de partage, ou point culminant sur le canal du Rhône au Rhin, à Béfort, n'est qu'à 348 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Marne et la Meuse à la Saône à travers le plateau de Langres que Néron voulait couper; et si la Garonne et la Loire restent encore isolées, l'une par rapport à l'autre, c'est que la mer sert de canal entre Nantes et Bordeaux.

La France est orientée dans le sens de l'équateur et des méridiens. Sa frontière, de Bayonne à Antibes, court dans la direction des parallèles, et si la Bretagne, dont la position est excentrique, était jetée dans la Manche, entre la pointe de Barfleur et le cap Gris-Nez, sa limite septentrionale serait aussi parallèle à l'équateur. Ses grands côtés, formés à l'est par les Alpes, le Jura et le Rhin, à l'ouest par le littoral du golfe de Gascogne et celui du Cotentin, qui seraient réunis si les vagues montaient seulement de 100 mètres derrière Saint-Malo, suivent presque exactement deux méridiens. Les grandes routes intérieures ont même direction. De sorte qu'en traçant sur une carte de France un carré dont les côtés viendraient aboutir à ces quatre points : Caen, Bordeaux, Marseille, Dnnkerque, et qui aurait pour diagonale deux lignes tirées de Marseille au Havre et de Bordeaux à Strasbourg, on

aurait tracé les grandes lignes de dépression du sol français, celles que suivent les grandes routes, les chemins de fer et les canaux projetés ou déjà en exploitation.

De Bordeaux à Marseille et de Marseille à Dunkerque et au Havre, la voie navigable est complète. Elle l'est aussi du Havre à Strasbourg; elle pourrait l'être aisément de Caen à Bordeaux. Pour relier Bordeaux à Strasbourg, il ne resterait qu'à franchir le faîte qui sépare les bassins de la Dordogne et de l'Allier, puisque la Loire communique déjà avec la Saône, et celle-ci avec le Rhin.

Regardons de près à ces questions, malgré leur matérialisme apparent, car l'explication d'une partie des faits de l'histoire est là. Ces échancrures de montagnes, ces dépressions du sol, ouvrent en effet les seules voies naturelles que les hommes aient longtemps suivies. C'est par elles qu'ont passé les guerres, le commerce, les idées, toute la vie enfin des nations qui, pour faciliter l'éternel voyage, ont semé leur route de villes populeuses. Ainsi, les fées du Morbihan descendaient, en filant, du haut de leurs montagnes, et de leur tablier s'échap-

paient les rocs énormes que le voyageur étonné rencontre le long des chemins. A l'entrée, à l'issue, au centre de ces voies naturelles, principalement sur le bord des fleuves, ces chemins qui marchent tout seuls, disait Pascal, de grandes cités se sont assises comme autant d'étapes pour les marchands et les armées, comme autant de foyers lumineux pour la civilisation qui a rayonné autour d'elles.

Les grandes lignes de dépression du sol ont donc été les grandes lignes de communications et de peuplement, j'ajouterai encore les grandes voies de l'unité et de la nationalité françaises. C'est dans ces directions que le midi, au temps de Rome, a agi sur le nord, et que le nord, sous les fils de Clovis et de Pépin d'Héristal, sous Philippe Auguste et saint Louis, sous Louis XI et Richelieu, a réagi à son tour sur le midi, qu'il s'est assimilé. Supposez de hautes montagnes entre chacun de nos grands fleuves, et la France sera l'Espagne ou l'Italie; je veux dire que les habitants de chaque bassin auraient bien plus longtemps formé des nations particulières.

Le peuplement est rapide dans les vallées

riches comme le sont les nôtres, et ce que Napoléon disait que de Paris au Havre il n'y avait qu'une ville, dont la Seine était la grande rue, on peut le dire de la Loire, de la Garonne, de la Saône et du Rhône. Mais, dans les bassins hermétiquement fermés, la vie est exclusive, le patriotisme local. La moins ouverte de nos grandes vallées, celle de la Garonne, a été aussi celle dont la population a le plus énergiquement résisté à l'influence centrale. Parfois encore Toulouse frémit au souvenir de la défaite qui la subordonna à Paris, et il n'y a pas longtemps que Bordeaux se plaignait, avec tout le midi, d'être sacrifié aux provinces du nord.

La Loire et la Seine, au contraire, qui ont entre elles tant de communications faciles, ont presque toujours coulé sous les mêmes lois. Paris et Orléans étaient les deux villes patrimoniales de nos rois, et la première acquisition de la royauté renaissante fut Bourges. Trois siècles plus tard, Charles VII, chassé de Paris, s'y réfugia. Les Valois semblent même hésiter entre les deux fleuves. Leurs somptueux châteaux sont à Fontainebleau et à Amboise, à Saint-Germain et à Chambord. Blois et Tours

furent quelque temps les capitales de Henri III et de Henri IV. Presque toujours aussi, la Saône a été dans la dépendance de la Seine. Les Burgondes payèrent, avant les Visigoths de Toulouse, tribut à Clovis, et la Bourgogne n'eut presque jamais que des ducs capétiens. Dès l'année 1310, Philippe IV mettait la main sur Lyon; en 1349, Philippe VI achetait Grenoble et Montpellier, et les Anglais étaient encore à Bordeaux un siècle plus tard!

Une des grandes causes de l'unité physique et, par suite, de l'unité morale de la France est assurément dans cette facilité de communications entre les divers bassins. Ils descendent à toutes les mers; mais ils sont facilement reliés entre eux. Il y a unité dans la variété; c'était la meilleure condition pour le développement d'une grande société et d'une civilisation puissante.

TROISIÈME PARTIE

DESCRIPTION

DE LA

SURFACE DU SOL FRANÇAIS.

SUITE DE LA DESCRIPTION DU TERRITOIRE :
MONTAGNES ET FRONTIÈRES DE TERRE ET DE MER.

IV

La France est une ; elle serait d'autant plus vulnérable si elle n'était pas bien gardée. Car plus l'organisme est parfait, et plus dangereux sont pour lui les chocs extérieurs. Heureusement, la nature nous a donné de formidables barrières : au sud les Pyrénées, à l'est les Alpes et le Jura.

La longueur des Pyrénées françaises est de 40 myriamètres, et leur épaisseur, vers le centre, de 12. Elles ont, comme les Alpes et comme toutes les montagnes dirigées dans le sens de l'équateur, leur pente au nord et leur

escarpement au midi. Aussi, sur ces deux frontières, la France a plus souvent fait l'invasion qu'elle ne l'a subie. Annibal, Sertorius, les Arabes et les Aragonais de don Pèdre sont passés d'Espagne en France, mais le premier seul avec succès, encore avait-il d'avance les Gaulois pour alliés. En 1814, Wellington, qui pénétrait par le côté le plus faible, n'est arrivé jusqu'à Toulouse que parce que la France était occupée ailleurs. Quant aux Anglais du moyen âge, c'est de Bordeaux, où leurs flottes les amenaient, et non d'Espagne, qu'ils partirent pour aller prendre le roi Jean à Poitiers. Les Gaulois, les Romains, Pompée, César, les Visigoths, les Francs, Charlemagne, Philippe III, Duguesclin, les armées de Louis XIII et de Napoléon ont, au contraire victorieusement franchi les Pyrénées.

Les montagnes granitiques s'élancent dans la nue en pointes aiguës. Elles peuvent être très-élevées, sans que le corps de la montagne qui les porte le soit beaucoup. Ainsi, les Alpes laissent toujours entre leurs pics les plus menaçants des gorges profondes, par où les deux versants communiquent. Combien de fois ne

se sont pas mêlées l'histoire, les idées, les espérances de la France et de l'Italie, deux sœurs s'il y en eut jamais parmi les nations. Les montagnes calcaires sont couronnées, au contraire, par de larges plateaux, dans lesquels il n'y a pas de brèches nombreuses; telles sont les Pyrénées, qui, par l'égale hauteur où se maintient leur ligne de faîte, environ 2700 mètres, ressemblent à une longue muraille rarement interrompue par d'étroites ouvertures. Aussi ferment-elles presque hermétiquement la France.

Du cap de Creus à la vallée d'Aran, on compte bien 75 cols, ports ou passages. Mais, sur ce nombre, 7 seulement sont praticables aux voitures et 28 aux mulets. Ces cols sont même, en général, plus élevés et par conséquent plus dangereux que ceux des Alpes. Ainsi, la Brèche de Roland et les ports[1] d'Oo et de Clarabide, qui mesurent 9246 pieds, ont une altitude plus grande que les passages de la Furca, du Saint-Bernard, du Saint-Gothard, du mont Cenis et du Brenner. « Dans

1. Les passages, dans les Pyrénées, ont le nom de *ports*, comme beaucoup de cours d'eau celui de *gave*.

les tourmentes, disent les gens du pays, le fils n'y attend pas le père. »

La Brèche de Roland est célèbre dans les poésies du moyen âge; elle l'est encore par les touristes modernes, parce qu'elle se trouve sur le cirque majestueux de Gavarnie, muraille de rochers qui se creuse en un amphithéâtre colossal, à plusieurs étages de gradins, comme pour un peuple de géants. Il a 400 mètres de haut et 3000 de tour. La crête est ébréchée en un point; elle s'ouvre de 40 mètres: c'est le paladin qui lui fit cette blessure d'un coup de sa durandal. On arrive à la brèche par un plan incliné de glace, et on est là sur la limite des deux mondes. Au midi poudroient, sous le soleil, les plaines de l'Espagne, qui descendent vers Saragosse; au nord, le regard s'étend jusqu'à Toulouse. Parfois dans la nue plane un aigle royal, mais tout autour règne un silence de mort.

La hauteur moyenne des Pyrénées est de 2800 mètres, ou de 100 mètres au-dessus de la limite des neiges perpétuelles. C'est dire qu'elles sont inabordables aux armées, lesquelles ne peuvent opérer qu'à l'ouest ou à

l'est, en deux points où les nécessités géographiques ont fait créer deux fortes villes, Bayonne et Perpignan, les deux portes de la France sur l'Espagne.

Là où il n'y a point de routes pour les armées, il y en a peu pour le commerce et pour les idées. Berlin, Varsovie, même Saint-Pétersbourg sont plus près de nous, malgré l'éloignement, que ne l'étaient naguère Saragosse, Madrid ou Grenade, qu'il semble que nous puissions voir du haut de nos Pyrénées.

C'est que la France n'a pas eu toujours pour la libre expansion de son influence par delà ces monts les deux provinces où les Pyrénées s'abaissent. Elle n'est que depuis deux siècles aux bords du Tech; et c'est Henri IV qui lui a donné la Navarre. Au moyen âge, un même peuple, les Gascons ou Basques, cantonnés, comme en un fort inaccessible, dans le nœud de montagnes inextricables d'où l'Ebre descend, tenait tout le pays depuis ce fleuve jusqu'à la Garonne, et y resta longtemps indépendant des maîtres de la France, aussi bien que de ceux de l'Espagne.

A l'autre extrémité, par où les vieilles populations ibériennes avaient déjà débordé sur la Gaule, les Visigoths et les Arabes, refoulés par Clovis et Charles Martel de l'intérieur du royaume sur le bas Languedoc et le Roussillon, gardèrent cette porte de la France. Les Carlovingiens la reprirent. Mais leurs fidèles, les comtes de Barcelone, s'approprièrent ce qu'on leur avait confié. Devenus rois d'Aragon, seigneurs de Montpellier, comtes de Roussillon et de Cerdagne, ils s'unirent aux maisons féodales du Languedoc et des Pyrénées et furent comme les suzerains de tous ces brillants seigneurs du midi. Alors, de ce côté, il n'y eut plus de Pyrénées. Des bords de l'Èbre à ceux de la Garonne, les troubadours allèrent chantant les mêmes *canzones*, dans leur idiome mélodieux et sonore. Aragonais, Catalans, gens de la langue d'Oc, tous s'entendaient. De Toulouse à Béziers, de Jacca à Barcelone, c'était partout la parole brillante, les mœurs faciles et la croyance légère de don Pèdre ou du comte Raymond. L'armée sortie de l'Ile-de-France avec Simon de Montfort tua cette France espagnole. Louis XI et plus tard Riche-

lieu avancèrent jusqu'au Canigou. Nous y sommes encore : mais notre langue y est à peine.

Nous étions arrivés plus vite sur l'Adour, à la suite des Anglais. Pour fermer ces deux trouées, Vauban fortifia Bayonne et Perpignan ; l'une qu'on pourra tourner encore, comme Wellington le fit en 1814, parce que derrière elle les deux revers de la grande chaîne appartiennent à l'Espagne ; l'autre qui barre absolument la route, et que les Espagnols attaquèrent vainement en 1793. Le Roussillon, d'ailleurs, n'est pas un pays favorable aux grandes armées. « On en est chassé par les armes, si l'on est en petit nombre, par la faim si l'on est en force. » Ces mots du cardinal Dubellay à François Ier sont toujours vrais, surtout quand une sécheresse prolongée, le fléau de cette province, a tari les sources et suspendu la végétation. Durant onze mois, cette année, on n'y a pas vu pleuvoir une fois. Aussi avec quelle ardeur les habitants, héritiers de l'industrie arabe, savent-ils ménager les eaux que les montagnes leur envoient durant la foule des neiges. Pas une

goutte n'est perdue : ils ne laissent arriver à la mer de l'eau des torrents que ce que leurs champs n'ont pu boire. Certaines parties du Roussillon valent la *Huerta* de Valence.

Jamais l'invasion n'a été tentée et ne pourra l'être par les deux routes à la fois de Bayonne et de Perpignan. Car les montagnes franchies, il resterait aux armées envahissantes l'insurmontable difficulté de se relier l'une à l'autre, et de combiner leurs mouvements à travers plus de 80 lieues d'un pays où ne se trouve aucune grande vallée longitudinale, c'est-à-dire parallèle à la chaîne. La Garonne et le canal des Deux-Mers forment en outre comme un large fossé, en arrière des Pyrénées et en avant d'une autre forteresse, les mamelons de l'Auvergne, du Limousin et du Périgord.

Les contreforts des Pyrénées se détachent du faîte à angle droit, puis s'infléchissent peu à peu vers l'est ou vers l'ouest, de manière à former de grandes vallées divergentes qui débouchent sur le golfe de Gascogne et sur la Méditerranée. Le point où ce changement de

direction commence est au pic de Corlitte, d'où partent les monts Corbières. A l'est descendent à la Méditerranée le Tech, la Teta et l'Aude. A l'ouest l'Ariége, le Salat, la Neste, le Gers et la Baise vont à la Garonne, qui les mène à l'Océan. La Midouze, le Gave de Pau, le Céson et la Nive vont avec l'Adour au fond du golfe de Gascogne. Un contre-fort qui s'échappe du Mont-Perdu et qui court, quoique à peine sensible, jusqu'à la pointe de Grave, sépare le bassin de la Garonne de celui de l'Adour, et le pays des landes, où l'on ne trouve que pauvres cités, de la riche vallée où les villes se comptent comme ailleurs les villages.

Toutes ces vallées ont pourtant chacune plusieurs villes qui marquent comme les différents étages du sol. Dax, Mont-de-Marsan, Auch, Lombez, Muret, Pamiers, Limoux se sont assis dans la plaine. Pau, au débouché de la charmante vallée d'Ossau, que domine majestueusement le pic du Midi d'Ossau, a déjà 205 mètres d'altitude. Tarbes (302), Saint-Gaudens, Saint-Girons (411), Prades (340), Céret (97), sont à l'entrée des montagnes et

comme à la première étape ; Saint-Jean-Pied-de-Port (166), Mauléon, Oleron (307), Argelès (470), Lourdes (471), les deux Bagnères (556 et 614), Mont-Louis (1 588) et Prats de Mollo, à la seconde; à la troisième, il n'y a plus que les villages, et au-dessus les sentiers des contrebandiers, ou les passes impraticables des chasseurs d'ours et d'isards.

C'est derrière Bagnères de Luchon que s'ouvre le port de Venasque, par où l'on peut, de France, attaquer la Maladetta, le géant qui domine toute la chaîne des Pyrénées.

Je viens de nommer la vallée d'Ossau. Rien n'est charmant comme ce vert et frais pays. Les grandes montagnes s'écartent pour un moment, et les collines mamelonnées descendent jusqu'à la petite plaine que le Gave arrose de ses eaux limpides. Sur les collines s'étendent de gras pâturages émaillés de belles vaches, qui vous regardent passer de leur œil tranquille et doux. La plus forte ou la plus sage porte au cou une clochette qui conduit tout le troupeau, et dont les sons argentins jettent mille vagues harmonies dans cette

calme nature. Au-dessus des pâturages, la sombre verdure des pins et les roches qui percent çà et là dans le ciel; vers le soir, des bandes de vautours, qui cherchent leur proie et tracent au-dessus des herbages et des parcs leurs cercles magiques; enfin, au fond de la vallée, au dernier plan, le pic du Midi d'Ossau, géant qui semble se dresser pour regarder à plaisir le beau pays étendu à ses pieds. Dès la fin d'août, sa tête se cache sous la neige.

Un autre spectacle est celui que donne la belle race d'hommes qui a grandi dans cet air salubre. L'œil vif, le nez au vent, l'air spirituel et résolu, ils semblent être la vraie postérité de Henri IV, ce roi qui fut, à plus d'un titre,

. . . . de ses sujets, le vainqueur et le père.

non le gros Henri IV de la statue équestre du Pont-Neuf, mais celui de Rubens, dans la galerie de Marie de Médicis, grand, svelte et hardi. La main sur la hanche, la veste rouge sur l'épaule, le béret de côté et la jambe couverte de légères espardilles, ils reviennent des champs comme des mousquetaires de la ba-

taille : on ne peut voir campagnards moins paysans [1].

L'extrémité méridionale de la vallée d'Ossau touche à la vallée espagnole de Canfran. Une croix y marquait la limite des deux royaumes. Autrefois, Espagnols et Français se rendaient à ce lieu chaque année, le 1er août, avant l'aurore, pour renouveler le traité des frontières. Dès que le soleil se montrait, les jurats des deux communes croisaient leurs piques sans mot dire, puis se mettaient à genoux en silence. La prière terminée, ils se relevaient et s'embrassaient au cri de *Patz avant*. On allumait des feux de joie sur les hauteurs voisines; la danse mêlait les deux peuples; les gens d'Ossau avaient apporté des jambons de Béarn, ceux de Canfran des vins de

1. Je courais leur vallée dans une voiture, car c'était le temps où l'on voyageait encore; aujourd'hui on arrive. A un certain endroit de la route, la voiture s'arrête, le postillon saute à terre, et une jeune fille prend sa place. Une autre était sur la route; elle attendait son fiancé, notre guide, et revint lentement au village, tandis que l'amie bienveillante nous lançait au galop sur la route poudreuse. Le *vert galant* n'a-t-il pas bien des fois aussi fait l'amour en courant et planté là les affaires de la France pour quelque heureuse aventure?

Navarre, et le festin scellait l'amitié renouvelée.

Les pays montagneux ont une richesse qu'on appréciait peu autrefois, qui est fort recherchée aujourd'hui : leurs sites pittoresques[1]. Cependant, les Pyrénées furent de tout temps très-visitées, parce qu'à part leur beauté, elles avaient leur mérite; je veux parler des sources thermales, fréquentées depuis des siècles. Les Eaux-Bonnes, qu'au seizième siècle on appelait les *Eaux d'arquebusades*, et les Eaux-Chaudes sont au pied du pic du Midi d'Ossau, dans un site sauvage. De plus renommées se trouvent au sud-ouest du pic du Midi

1. Le goût des voyages dans les montagnes, comme celui des voyages au bord de la mer, est tout moderne. Il est né de la sécurité. Chateaubriand, qui a tant couru le monde, ne l'avait pas encore. Les Alpes de la Suisse le laissèrent insensible et froid ; il leur préférait, et il a osé le dire, la plaine de Montrouge ; Lamennais moins encore, son coin du feu. Le premier ne vit dans l'Auvergne que les souvenirs du passé, et au lieu d'un tableau des beautés naturelles, traça un récit d'histoire. Chamounix, la vallée incomparable, fut comme découverte par deux Anglais en 1741. Aujourd'hui, il n'y a personne pouvant disposer de trois semaines et de trois cents écus qui n'aille parcourir quelque coin des Alpes ou des Pyrénées, au grand profit de son esprit et de sa santé.

de Bigorre, haute montagne entre Baréges et Campan, que Ramond gravit trente-cinq fois, et d'où il prit, au nom de la science, possession des Pyrénées.

Les eaux de Saint-Sauveur ont une température de 34 degrés; celles de Baréges, si excellentes pour les blessures, vont à 40; celles de Cauterets, à 50.

Les premières sont au bout de la belle vallée d'Argelès. Les rochers y disputent l'espace à la culture. Mais le paysan béarnais est tenace : il ne néglige rien de ce qu'il peut prendre, et garde ce qu'il a une fois saisi. On voit des domaines cultivés de 10 mètres carrés, et si l'ouragan emporte la terre amassée à grand'peine au flanc de la montagne, il va chercher son champ dans la vallée et le remonte à la première place.

Cauterets, dominé par le Vignemale, qui monte dans la nue à 3400 mètres, est exposé huit mois de l'année aux avalanches et aux inondations; le reste du temps, il appartient aux touristes et aux malades. Baréges en est à une demi-journée de chemin. La route qui y conduit offre, l'espace de deux lieues, les

aspects les plus sauvages. Les saillies des montagnes ombragent la route; le long du gave, dans les fentes dégradées des roches, croissent des sapins et des hêtres. On voit çà et là des troncs d'arbres frappés de la foudre, déracinés par les avalanches ou blanchis par l'âge. Près du pont d'Enfer, le chemin longe un abîme dont l'œil n'ose sonder la profondeur. Dans ses sinuosités, le torrent écume et tourbillonne à travers des buissons d'églantiers et de coudriers; parfois, les roches les resserrent au point qu'on peut le franchir d'un saut. Quelques cabanes éparses et le village de Bircos, assis sur le bord du précipice, animent pourtant cette affreuse solitude. Enfin, au haut de la montagne, on découvre la riante plaine de Luz. Des ruisseaux limpides y serpentent au milieu d'une végétation vigoureuse; des champs de sarrasin élèvent leurs blanches aigrettes, où l'abeille vient en foule butiner son miel. Rien de charmant, à l'époque de la floraison, comme ces oasis de fleurs et de verdure encadrées par les teintes sombres des roches et des bois de sapins.

Les Alpes forment, au centre de l'Europe,

un épais massif dont la largeur varie de deux à quatre degrés, et qui tracent autour du bassin du Pô une demi-circonférence de 560 kilomètres, si bien décrite, que le col de Cadibone, extrémité des Alpes maritimes, se trouve sur le même méridien que le Saint-Gothard, nœud de toute la chaîne. La convexité de ce demi-cercle est tournée vers la France et l'Allemagne. De ce côté aussi se trouve, comme pour toutes les montagnes européennes dirigées dans le sens de l'équateur, l'inclinaison la moins rapide. Tandis que les hautes vallées tombent brusquement dans le Piémont et la Lombardie, elles descendent en pente douce dans la Provence, le Dauphiné et la Suisse, comme autant de routes s'ouvrant d'elles-mêmes devant les peuples du Nord. Aussi, l'Italie a-t-elle subi bien plus d'invasions qu'elle n'en a fait.

La partie sud-ouest de cette longue chaîne séparait, dans l'antiquité, la Gaule de l'Italie, et portait différents noms qui subsistent encore [1]. Son point culminant est le mont Blanc.

1. *Alpes maritimes :* mont Pelvo, 3035 mètres; col Longet, 3155 ; col de Genestres, 2288. — *Alpes cottiennes :*

Bien qu'il soit la plus haute cime de l'Europe, il dépasse à peine la moitié de l'élévation de l'Himalaya. Mais son altitude relative est plus grande qu'aucune autre montagne du globe. On arrive, en effet, d'étage en étage, jusqu'au pied des cimes colossales du Chimborazo et du Dhawalgiri, tandis que le mont Blanc se dresse tout droit, jusqu'à une hauteur de plus de 3000 mètres au-dessus de Chamounix, où ses glaciers descendent et viennent mourir.

J'eus un jour une singulière sensation de cette élévation extrême : J'étais dans la vallée

mont Viso, 3836; mont Genèvre, 3592; cols dell' Agnello, 3245, et de Servières, 2921; passage du mont Genèvre, 1974; col de Fenestre, 2216; mont Pelvoux, 4097; mont Olan, 4212. — *Alpes grées :* mont Cenis, 3493; mont Iséran, 4045; passage du mont Cenis, 2065; du petit Saint-Bernard, 2192. — *Alpes pennines :* col du Bonhomme, 2446; mont Blanc, 4795; le Géant, 4206; hospice du grand Saint-Bernard, 2428; mont Cervin, 4522; mont Rosa, 4618. — *Alpes lépontiennes* ou *helvétiques* : le Simplon, 3518; passage du Simplon, 2005; la Yungfrau, 4181; le Moine, 4114; le Finster-Aar-Horn, 4400; le Schreckhorn, 4080. — Les Alpes rhétiennes, noriques, carniques et juliennes ont toujours été en dehors des limites de la Gaule. *Alp*, en langue gaëlique, signifie la même chose que le mot latin *albus*, blanc : les Alpes sont donc les *Montagnes blanches*. *Craïg* veut dire pierre, de là le nom des *Alpes graïæ* des Romains, dont on a fait si étrangement Alpes grecques.

de Sallanche, et je regardais bien loin, au fond du ciel flotter quelques nuages blancs et légers au-dessus d'une large bande de vapeurs grises qui cachait l'horizon. Un d'eux restait seul immobile. J'en cherchais la cause, quand un coup de vent emporta le manteau de vapeur qui couvrait le corps de la montagne; le roi des Alpes apparut soudainement dans toute sa majesté, et je reconnus que ce point fixe au-dessus de la région où couraient les nuages était la cime même du mont Blanc.

Du haut de ce géant de glace, que de Saussure gravit le premier en 1786, la vue perce, par un temps clair, à 60 lieues de distance, jusqu'à Gênes, jusqu'à Toulon, jusqu'aux montagnes de la Bourgogne. Au nord, l'œil n'aperçoit que le chaos des montagnes de la Suisse, les plus éloignées, verdoyantes ou sombres, selon les pâturages ou les forêts de sapins qui les couvrent; les plus voisines et les plus hautes resplendissant, sous les feux du soleil, de l'éblouissant éclat que projette leur manteau de neiges éternelles.

Du col de Cadibone jusqu'au mont Blanc,

les Alpes grandissent. Du mont Blanc au mont Rosa, la ligne de faîte conserve une hauteur à peu près égale. A partir de ce point, elle s'abaisse. Le Saint-Gothard, limite de l'ancienne Gaule, est déjà de 1500 mètres au-dessous du mont Blanc. Mais, ce qu'il perd en élévation il le rachète par l'épaisseur de son massif, où viennent se rencontrer sept chaînes de montagnes. Comme des vastes flancs de ce colosse, descendent le Rhône qui va à la France, le Rhin qui va à l'Allemagne, et le Tessin qui va en Italie; il domine ces grandes voies naturelles et est, en quelque sorte, avec la Suisse qui l'enveloppe et qu'il couvre de ses ramifications, la forteresse de l'Europe centrale. Aussi, a-t-on prudemment reconnu la neutralité perpétuelle des cantons helvétiques. L'indépendance des États voisins serait menacée si une des grandes puissances européennes était maîtresse de ces positions, où sont les clefs de la France, de l'Allemagne et de l'Italie.

Nous n'avons donc plus les sources du Rhin ni celles du Rhône. Mais nous venons de recouvrer celles de l'Isère, que les traités de 1815

avaient laissées, avec la Savoie, au Piémont. De deux magnifiques chaussées construites par Napoléon I[er] pour abaisser les Alpes, l'une, la route du Simplon, entre Genève et Milan, qui permettait de déboucher au cœur de la Lombardie, reste à la Suisse ; l'autre, la route du mont Cenis, qui unissait Chambéry et Turin, nous a été rendue par Napoléon III. Nous avions gardé celle du mont Genèvre, entre Briançon et Suze, que les Romains pratiquèrent, et où Napoléon I[er] crut qu'Annibal avait passé. L'élévation du col est de 1974 mètres. La Doire, qui descend au Pô, la Durance, qui va au Rhône, y prennent leur source. Trois autres passages servirent à François I[er] pour tourner les Suisses, avant Marignan : les cols de l'Argentière entre Barcelonnette et Demonté, de Sestrière entre Briançon et Villafranca, enfin, Queyras et Château-Dauphin, celui dell' Agnello, mauvais sentier de chasseurs, où l'on fit pourtant passer soixante-douze canons.

Dans les Alpes maritimes, la grande route de Provence en Italie est par le col de Tende, 1795 mètres. Le col de Cadibone, entre Savone

et Dego, marque le point le plus bas de toute la chaîne; les Alpes y finissent et l'Apennin y commence. C'est par là que Bonaparte passa en 1796, et coupa en deux l'armée austro-sarde; par là aussi que les Autrichiens percèrent la ligne de l'armée française, en 1800, et rejetèrent Masséna sur Gênes, Suchet sur le Var.

Le bassin de ce fleuve devait appartenir à la France, puisqu'il se trouve tout entier en deçà des Alpes, avec Nice, ville toute française par sa langue, par ses habitudes et par la gloire dont plusieurs de ses enfants ont couvert nos drapeaux : Masséna était Niçard. Mais, jusqu'en 1860, nous n'en avons possédé qu'une partie. Le Var est un des plus indomptables torrents qui se précipitent des Alpes. On n'avait osé entreprendre d'améliorer son régime. « Il est si fou et si gueux, dit Vauban, que le profit qu'on en pourrait espérer n'égalerait pas la centième partie de la dépense qu'il y faudrait faire. » Nous avons été plus hardis que le grand ingénieur, et le fleuve « si fou » a été ramené à la raison, sur une partie de la rive gauche.

Les places d'Antibes et d'Entrevaux défendent le passage du Var, mais mal; car Antibes se trouve trop éloigné de ses bords, pour être autre chose qu'un arsenal et un dépôt : on l'a toujours impunément tourné. Aussi, le Var serait-il une bien mauvaise barrière, si l'ennemi ne rencontrait au delà un pays difficile et pauvre, où, dans sa marche sur Toulon et Marseille, son flanc droit serait sans cesse exposé à de subites attaques, que rendent faciles les nombreuses vallées qui s'ouvrent de l'intérieur sur la ligne d'invasion. Le connétable de Bourbon, Charles-Quint, le duc de Savoie en 1707 et les Autrichiens en 1746, y ont tous échoué. Les Romains y ont réussi parce qu'il n'y avait que confusion en Gaule quand ils y parurent. En outre, Toulon et Marseille pris, on arriverait au grand fossé du Rhône, derrière lequel se dresse l'inexpugnable forteresse des Cévennes.

Si l'armée d'invasion n'ose ou ne peut franchir le fleuve et qu'elle en veuille remonter la rive gauche, elle aurait à passer successivement la Durance, la Drôme, l'Isère, après quoi elle se trouverait encore au fond d'une nasse,

au grand coude du Rhône, que Lyon garde et, maintenant, gardera bien.

Plus haut, l'invasion ne pourrait être tentée que par le mont Genèvre; mais l'inexpugnable Briançon, Mont-Dauphin et Embrun barrent la route. D'ailleurs, on s'emprisonnerait dans la vallée de la Durance, qui ne mène à rien.

En face des deux routes du mont Cenis et du petit Saint-Bernard (vallées de l'Arc et de l'Isère), la France n'était couverte par aucun obstacle naturel, depuis qu'elle avait perdu le bassin supérieur du Rhône (Savoie, Valais et Genève), qui lui donnait l'excellente barrière des Hautes-Alpes, jusqu'au Saint-Gothard; puis en retour, les Alpes-Helvétiques, le Léman et le Jura. Par l'annexion de la Savoie, l'Empereur vient de fermer heureusement cette trouée. En arrière de notre nouvelle province, nous avons sur l'Isère une de nos fortes places, Grenoble, et, ce qui vaut mieux, une de nos plus braves populations, les Dauphinois. Du temps des armées féodales, on appelait leur noblesse l'écarlate des gentilshommes. Bayard en était, et aussi Lesdiguières, Mont-

brun dit le Brave, et le terrible baron des Adrets.

Deux routes descendent des grandes Alpes dans le bassin du Rhône, par le Simplon et le grand Saint-Bernard. La première mène de Genève à Milan; la seconde conduisit Bonaparte à Marengo. Toutes deux aboutissent à Lyon, ce qui a obligé de faire de la seconde ville de l'empire une place forte de premier ordre.

De puissants rameaux se détachent des Alpes et sillonnent la Suisse, la Savoie et le Dauphiné. Le contre-fort qui vient s'appuyer entre le mont Cenis et le mont Genèvre, sur la chaîne centrale, porte jusqu'à une hauteur de 4097 et de 4212 mètres les cimes neigeuses des monts Pelvoux et Olan, les plus hautes montagnes de France, quand la France n'avait pas le mont Blanc.

Les vallées que forment ces ramifications n'ont pas la simplicité de direction des vallées pyrénéennes. Elles finissent toutes sur le Rhône, mais après s'être contournées de mille façons, courant tantôt au sud, tantôt au nord, et restant toujours sans communications entre

elles. Les deux plus grandes, celles de la Durance et de l'Isère, sont séparées par des cimes aussi hautes que la crête des grandes Alpes.

Dans cet inextricable chaos de montagnes habitent des peuples pauvres et braves, qui sont longtemps restés indépendants de Rome et plus tard des dauphins du Viennois. Ils n'acceptèrent leur suzeraineté qu'en se faisant reconnaître des franchises et libertés qui n'étaient pas toutes supprimées en 1789. Mais leur éloignement des grands courants d'hommes et de choses les a tenus dans un isolement tel qu'en plusieurs cantons, disait, il y a quelques années, un voyageur, « l'importation d'une brouette serait aujourd'hui même une nouveauté. » Ces populations ont malheureusement ajouté elles-mêmes à leur misère. Le déboisement des montagnes n'a eu nulle part de plus désastreux effets : la terre végétale est tombée des hautes cimes laissant à nu le roc aride, les sources diminuent, les torrents augmentent et recouvrent les vallées inférieures de pierres et de gravier. La stérilité et la dépopulation s'accroissent. Dans le Var, en 1791, le sol forestier couvrait 360 000 hectares, il n'est plus

que de 250 000. Dans les Basses-Alpes, on comptait alors 240 000 hectares de bois, on n'en trouve plus que 140000. La population recule devant cette dévastation et va chercher ailleurs une vie moins rude. En dix années, 1846–1856, celle des Basses-Alpes a diminué d'un vingtième. Elle décroît de même dans la plupart de nos départements montagneux et forestiers, la Lozère, l'Ariége, les Hautes et Basses-Pyrénées. « Si l'on ne prend des mesures énergiques et promptes, disait en 1853 un préfet des Basses-Alpes, dans cinquante ans, la France comptera des ruines de plus et un département de moins. »

Il ne faudrait cependant pas assigner à cette dépopulation une cause unique. Le déboisement a été fort accusé depuis quelques années, à raison des inondations qu'on lui attribuait. Il est fatal, en effet, pour les terrains à grande pente que les eaux dénudent, et d'où elles se précipitent en torrents; mais si, en déboisant une région plane ou peu inclinée, on augmente la quantité de pluie qui y tombe, en la livrant à la culture, on augmente aussi la perméabilité du sol, qui alors absorbe plus d'eau qu'il

n'en laisse écouler à sa surface. La population diminue dans les départements alpestres, surtout par cette raison que l'ordre général et l'activité industrielle lui permettent d'aller chercher dans les plaines et les villes des salaires plus élevés, une vie moins rude et la sécurité qu'elle ne trouvait autrefois que dans ses hautes vallées.

Le Jura court parallèlement aux Alpes, dans la direction du sud-ouest au nord-est, sur une ligne longue de 280 kilomètres et large de 60 à 80, qui aboutit d'une part au confluent de l'Aar et du Rhin, de l'autre au grand coude du Rhône, entre Belley et Chambéry. C'est du côté des Alpes que le Jura présente ses croupes les plus hautes et les plus escarpées; à l'orient, au contraire, dans la Franche-Comté, la pente est comme ménagée et adoucie par six chaînons parallèles, qui diminuent graduellement d'élévation et finissent par se confondre avec les plaines de la Bourgogne.

Vu du lac de Genève, le Jura paraît une longue chaine dont la crête peu ondulée ne

dépasse pas 1000 mètres, mais que dominent çà et là quelques sommités arrondies, plus hautes de 400 et même de 700 mètres, comme la Dôle, 1681, le mont Tendre, 1600, et le Reculet, 1717. Un petit nombre de gorges étroites et faciles à défendre, celles de Nantua, de Saint-Claude, des Rousses, ouvrent seules, à travers cette haute muraille, un passage souvent dangereux. C'est donc une bonne barrière.

La masse du Jura se décompose, avons-nous dit, en six chaînons parallèles; il en résulte que toutes ses vallées sont longitudinales, c'est-à-dire dans le sens de la chaîne, et qu'elles sont toutes aussi coupées à angle droit par les grandes routes qui traversent la Franche-Comté. Celles-ci, courant sans cesse de la crête d'une montagne au fond d'une vallée peuvent être aisément défendues contre l'assaillant et rendues impraticables. Il n'y a d'ailleurs que trois de ces routes dans toute la chaîne du Jura, depuis Porentruy jusqu'au fort l'Écluse.

Malheureusement, le Jura ne finit pas au nord, sur le Rhin, comme il finit au sud sur le Rhône, par un escarpement abrupt. A l'Écluse, la route passe dans le fort même dont

le fleuve baigne le pied, et ce fort ne fut pris en 1814, que parce que les Autrichiens traînèrent, à force de bras, sur le mont Vouache, de l'autre côté du Rhône, quelques pièces de canon qui ouvrirent un feu plongeant sur la place, où une poignée de gardes nationaux s'étaient enfermés. Aujourd'hui, la montagne, creusée à l'intérieur pour recevoir plusieurs étages de batteries couvertes, fait elle-même partie des fortifications, qui ont ainsi des vues sur toutes les approches, et l'ennemi passerait bien difficilement. Mais, vers le Rhin, le Jura descend en pente douce et laisse entre lui et les Vosges la fatale trouée de Béfort, par où la France, en 1814, a été percée au flanc. Sur ce point, en effet, qui n'est élevé que de 351 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, se croisent cinq routes artérielles qui viennent de Lorraine, de Bourgogne, de Franche-Comté, de Suisse et d'Alsace. Le canal du Rhin au Rhône et un chemin de fer s'y rencontrent.

C'est par là que pénétrèrent en Gaule Arioviste, les Alamans, les Huns, les Burgondes, qui sont restés les maîtres du pays; par là aussi que l'influence allemande et calviniste

prévalut si longtemps dans la Franche-Comté. En 1789, ce grand passage appartenait encore au duc de Wurtemberg (principauté de Montbéliard). Avant 1815, Huningue et Porentruy en défendaient les approches; le premier, en tenant le pont de Bâle sous la bouche de ses canons; le second, en servant, à Besançon, de poste avancé pour appuyer la défense du Jura septentrional. Depuis que Huningue est abattu et Porentruy livré à la Suisse, il a fallu entourer Béfort d'ouvrages formidables et faire à Langres d'immenses travaux pour couvrir Paris, que dans cette direction rien ne protége [1].

Le Jura n'a que deux cours d'eau secondaires : le Doubs et l'Ain. Le Doubs, après avoir couru au nord-est, comme s'il allait au Rhin, s'infléchit au sud-ouest pour tomber

1. Autour de la première de ces villes, qui s'élève au bord de la Savoureuse, le fort de la Justice et celui de la Miotte, bâtis sur le roc, ferment la route de l'Alsace et couvrent un immense camp retranché où une armée trouverait un sûr asile. Une courtine, difficilement abordable du dehors, à cause de ses escarpements, relie le fort imprenable de la Miotte à un ouvrage à cornes qui bat en amont toute la plaine de la Savoureuse. La route de Bâle est fermée par la citadelle, qui a été construite sur un escar-

dans la Saône. C'est une bonne ligne de défense, sur laquelle se trouvent Pontarlier, au débouché des routes de Lausanne et de Neufchâtel, que le fort de Joux commande; Besançon, autrefois ville impériale et centre de toute la défense du Jura; enfin Dôle, ancienne capitale de la Franche-Comté. L'Ain arrose la Bresse, petit pays également bien défendu par un dédale de vallées et de lacs qui couvrent les approches de Lyon, et par une population belliqueuse, qui nous a donné Joubert. Mais son bassin, hérissé de hauteurs, n'a pas de villes importantes. Toutes celles de la Franche-Comté se sont naturellement placées en trois points : à l'est, en face des échancrures du Jura, qui s'ouvrent sur la Suisse, comme Morez, Saint-Claude et Nantua qui se mire dans son joli lac; à l'ouest, sur les cours d'eau qui descendent du dernier chaînon à la Saône,

pement inaccessible de 40 mètres de hauteur. Aussi a-t-on pu la couvrir de trois enceintes continues dont les escarpes et les contrescarpes sont taillées dans le roc, et y creuser d'immenses magasins souterrains, à l'abri de la bombe. Cette citadelle présente à l'assaillant cinq étages de feux, et se relie par une lunette et un chemin couvert au fort de la Justice. Cette porte de la France est donc aujourd'hui bien gardée.

comme Louhans, Lons-le-Saunier et Bourg; ou enfin vers le Rhône, comme Seyssel, Belley et Montluel. Les autres durent leur naissance à des accidents de territoire : ainsi Salins, à des sources salines, Arbois à ses vignes, le meilleur cru de la Franche-Comté, et Poligny à sa position au milieu des montagnes, qui la fit choisir pour résidence par les gouverneurs romains de la Séquanaise et par les anciens comtes de Bourgogne.

Je parlais tout à l'heure de la Bresse, curieux pays aux riants paysages et qui renferme un des joyaux de l'architecture religieuse, l'église de Brou, qu'une tante de Charles-Quint a bâtie et décorée de sculptures en marbre et en albâtre. C'est une plaine onduleuse, formée comme le plateau de la Dombes, qui lui est contigu, par une couche argilo-siliceuse que les habitants nomment le *terrain blanc*, et qui, disent-ils, « tient l'eau comme un verre.» Dans les seuls arrondissements de Bourg et de Trévoux, on comptait, il y a quelques années, 1667 étangs. Dans la Bresse on les dessèche, mais dans la Dombes on en crée tous les jours : le sol noyé rapportant deux fois plus, presque

sans main-d'œuvre, que le sol cultivé. Au reste, la même terre est tour à tour un étang ou un champ de labour, et a parfois deux propriétaires : l'un qui l'ensemence en poisson dès qu'on y a mis de l'eau, et qui, à la fin de la seconde année, pêche, puis expédie à Lyon par la Saône son poisson vivant, qui s'y vend 80 fr. le quintal; l'autre qui, le terrain séché, y fait une prairie ou laboure et sème du seigle et de l'avoine. Ces étangs donnent un autre profit : la chasse aux oiseaux aquatiques y est louée à très-haut prix. Dans le département de Saône-et-Loire, les étangs diminuent. Cependant il y en avait encore naguère près de 2000. Une loi de 1857 facilite les dessèchements que la santé publique réclame et que des intérêts particuliers repoussent. L'école d'agriculture de la Saulsaie, établie au milieu de la Dombes, fait bonne guerre aux habitudes invétérées du pays[1].

Toutes les eaux du Jura français, toutes

1. Ces étangs, qui couvrent un cinquième de la superficie totale, datent du quinzième siècle et surtout du dix-septième siècle. La Dombes, autrefois boisée, était bien plus peuplée; nombre de villages ont des églises qui conviendraient à des populations trois fois plus fortes.

celles qui descendent au sud et à l'est des monts Faucilles, du plateau de Langres et de la Côte-d'Or, sont amenées par la Saône au Rhône, qu'elle rejoint à Lyon. Lyon est ainsi au point de rencontre des grandes routes de l'occident. Il communique à la Suisse et à l'Italie par Genève, le Valais et la Savoie; à la Méditerranée, par le Rhône et Marseille; à la Garonne, à l'Espagne, par Beaucaire et Narbonne; au Rhin et à l'Allemagne, par la Saône et le Doubs; à la Loire, à la Seine, à la Meuse, c'est-à-dire à l'Atlantique, à l'Angleterre, aux Pays-Bas, par Saint-Étienne, Dijon et Langres. Trop près de la frontière du sud-est, trop à l'étroit entre les Cévennes, le Jura et les Alpes, il n'a pu devenir la capitale de la France, il en est du moins resté la seconde ville pour le commerce, l'industrie, la population, même pour l'importance politique et militaire.

Au nord-est, notre frontière, à ne considérer que la géographie, devrait être le Rhin. Dans la Suisse septentrionale, ce fleuve est resserré entre les Alpes de la Souabe et le Jura; après

son entrée en France, il l'est encore pendant soixante lieues, entre les Vosges et la Forêt-Noire. Dans l'origine, ces deux montagnes ne formaient qu'un massif, mais la partie centrale et la plus haute s'abîma à la suite de quelque grande commotion, et à sa place s'est creusée la large dépression vers laquelle on descend du haut du Schwartzwald et des Vosges par des pentes rapides et abruptes. Le Rhin coule au fond.

Les grands fleuves, disait Napoléon, ne sont à la guerre que des obstacles de troisième ordre, après les déserts et les hautes montagnes. Une circonstance géographique affaiblit encore la force de la barrière du Rhin ; dans cette partie de son cours, le lit est semé d'iles nombreuses, qui, malgré la largeur du fleuve, ont rendu facile aux armées ennemies le passage d'une rive à l'autre. Heureusement, en arrière de ce grand fossé, les Vosges élèvent leurs fortifications naturelles. On les a rarement franchies, parce que derrière elles se trouve un pays difficile, sillonné par deux fleuves, Moselle et Meuse, dont le cours leur est à peu près parallèle, et, ce qui vaut mieux, une nation depuis long–

temps unie. Au contraire, au delà du Schwartzwald et des étroits défilés qui le traversent, s'ouvre la vallée du Danube, qui conduit à Vienne et qu'ont tant de fois menacée ou suivie Bernard de Weimar, Turenne, Condé, Villars, Moreau et Napoléon, bravant la résistance de peuples qui sont toujours restés divisés.

Quatre vallées ou bassins considérables, ceux de la Moselle et de la Meuse, à l'ouest; ceux du Necker et du Mein, à l'est; même cinq, si l'on compte l'Escaut, qui débouche dans la mer du Nord, au même lieu que le Rhin et la Meuse, viennent d'Allemagne et de France mourir sur le Rhin. Il en résulte que le bassin de ce fleuve, étranglé au sud dans la Suisse et l'Alsace, s'élargit au centre jusqu'à occuper, sous le cinquantième parallèle, une étendue de plus de cinq degrés. Là se concentra longtemps tout le commerce de l'Europe; car, sauf quelques interruptions, il se trouvait dans cette direction une ligne de voies navigables qui traversait l'Europe de la mer Noire à l'Océan. Par la Sambre, en effet, la Meuse, affluent du Rhin, touche à l'Oise, qui descend à la Seine, et, à la droite du Rhin,

le Mein, qui tombe à Mayence dans le grand fleuve, s'approche, par lui-même ou par ses affluents, de la Saale, qui va à l'Elbe, de l'Altmuhl, qui tombe au Danube. Il y a mille ans que Charlemagne songeait déjà à compléter cette ligne par le canal qui a été construit de nos jours entre le Mein et le Danube.

Mais les voies du commerce sont aussi celles de la guerre. Ces mêmes lieux, berceau de tant de peuples, de villes et de richesses, ont été le grand champ de bataille de l'Europe. Les Gaulois et les Germains, César et Ambiorix, Hermann et Varus, Rome et la barbarie s'y sont rencontrés. Clovis y vainquit les Alamans, Charlemagne les Saxons, Arnoulf les Northmans. Les Huns, les Hongrois et les Cosaques ont baigné leurs coursiers sauvages dans les eaux rapides du grand fleuve. Seuls des envahisseurs de l'Europe, les Mongols et les Arabes n'ont pu approcher de ses bords. Les Polonais ont arrêté les premiers, les Francs ont arrêté les seconds; mais, sans eux, bien assez de sang déjà a coulé sur ses rives. Que de victimes sont ensevelies dans ses flots, et quel peuple immense formeraient ces braves

s'ils pouvaient se lever de leur couche funèbre!

A vrai dire, du côté de la France, la Moselle seule débouche sur le Rhin. Un épais massif, l'Ardenne, la sépare de la Meuse, qu'il rejette vers le Nord. Ce pays stérile et d'accès difficile se prête mal aux invasions; aussi, ont-elles eu lieu sur ses flancs par la Moselle ou par la Meuse. La Moselle, serrant de près le revers occidental de l'Hundsruck et des Vosges, ne donne pas entrée dans l'intérieur du pays, et son bassin est assez étroit vers le centre pour que Thionville et Metz le puissent fermer contre une attaque de front. Il serait inexpugnable, si nous avions encore Landau et Sarrelouis, qui couvraient son flanc droit, et que Bitche remplace imparfaitement. Charles-Quint échoua en voulant forcer le passage. Il est inutile de rappeler pourquoi Blücher réussit.

La Meuse, dont le cours est longtemps parallèle à celui de la Moselle, forme, en arrière de ce fleuve, une seconde ligne de défense à travers un pays difficile. C'est par là que les Prussiens, en 1793, essayèrent d'entrer, en passant entre les deux fleuves. L'Argonne,

puis Valmy et le courage de nos jeunes conscrits, les arrêtèrent.

Par la Meuse et l'Escaut sont venus, à plusieurs reprises, Espagnols, Impériaux et Hollandais; Philippe II, jusqu'à Saint-Quentin; Wellington, jusqu'à Paris. Les champs de bataille se trouvent surtout au nord de la Meuse, parce que là est le plus riche pays, des plaines plantureuses et des villes sans nombre. Quelle liste de noms sanglants et glorieux! Bouvines, Lens, Denain, Fontenoy et Oudenarde, sur l'Escaut ou près de ses bords; Steinkerque, Nerwinde, Ramillies, Senef, Ligny et le funèbre Waterloo, entre l'Escaut et la Meuse; Malplaquet, Watignies et les champs quatre fois ensanglantés de Fleurus, près de la Sambre; Rocroy, Raucoux, Lawfeld, près de la Meuse. Plus au Nord, à Mons-en-Puelle, Cassel et Rosebecq, eurent lieu nos grandes batailles flamandes; plus à l'ouest, à Hondschoote, Crécy et Azincourt, trois de nos cinq grandes batailles contre les Anglais.

Aujourd'hui, nous n'avons même pas la frontière de Louis XIV et de Vauban. Les traités de 1815 ont perfidement démantelé

notre ligne de défense[1]. On nous a pris Landau pour tourner aisément les Vosges, Sarrelouis pour éviter Thionville et Metz, Philippeville et Marienbourg pour rendre inutiles les places de la Sambre et de la Meuse, et pour ouvrir une route directe sur Laon et Paris. De Huningue à Lauterbourg, le Rhin, Strasbourg et les Vosges couvrent la France. De Maubeuge à Dunkerque, une triple ligne de forteresses, un pays coupé de canaux et de rivières et la neutralité de la Belgique nous donnent une satisfaisante sécurité. La partie la plus vulnérable de cette frontière est donc de Maubeuge à Lauterbourg. La trouée de Philippeville équivaut à celle de Béfort. Heureusement, nous tenons les têtes des vallées, ce qui nous permet de prendre l'offensive pour descendre rapidement au Rhin. Nous y sommes presque toujours arrivés les premiers, et le fleuve une

1. Cette ligne a, de la mer au Rhin, en suivant tous les contours, un développement de 730 kilomètres, et elle est percée de 19 grandes routes, tandis que la frontière du Rhin n'a qu'un pont à Strasbourg. De Huningue à l'embouchure du Var, le long du Jura et des Alpes, la frontière a aussi 750 kilomètres; mais elle n'est traversée que par 11 grandes voies de communication.

fois franchi, l'invasion de l'Allemagne est aisée, car six rivières, sur la rive droite, tombent perpendiculairement dans son lit, la Lippe, la Ruhr, la Sieg, la Lahn, le Mein et le Necker. Ce sont autant de routes qui ouvrent l'Allemagne jusqu'au cœur, et que les légions romaines, les Francs des deux premières races et les armées de Louis XIV, de Louis XV et de la Convention ont souvent suivies. Par le Necker, Napoléon alla, en tournant les redoutables défilés de la Forêt-Noire, à Ulm, à Vienne, à Austerlitz; par le Mein, il alla à Iéna, à Berlin, à Friedland et à Tilsitt.

———

V

La France a 420 kilomètres de côtes sur la Méditerranée, 800 sur le golfe de Gascogne, 900 sur la Manche et la mer du Nord jusqu'à Dunkerque[1].

Mais ces côtes ont des aspects bien différents. Là où les montagnes arrivent jusque sur le littoral et prolongent dans la mer leurs dernières collines, la côte est ferme, dentelée, chargée de caps et de pointes rocheuses qui laissent entre leurs extrémités de grandes rades et des ports naturels. Lorsqu'au contraire les montagnes sont loin, et qu'une vaste

1. Le pourtour de notre littoral, en suivant les principales sinuosités, est de 2693 kilomètres, dont 619 sur la Méditerranée. Je me suis beaucoup servi pour ce chapitre des excellents travaux de M. Baude sur le littoral français.

plaine sépare leur pied des bords de la mer, la côte est basse, unie, couverte de vase ou de dunes de sables, souvent aussi de marais salants et de lagunes pestilentielles. Ainsi, entre les bouches du Var et celles du Rhône, les derniers gradins des Alpes projettent dans la Méditerranée des promontoires qui abritent les plus beaux ports de France, de même que la chaîne granitique qui parcourt la Bretagne, a sillonné les côtes de dentelures profondes qui sont autant de ports naturels.

Partout ailleurs, le littoral présente une ligne à peine ondulée, et presque toujours rentrante, excepté vers les falaises de Fécamp et la pointe de Calais[1]. Ainsi, entre les Pyrénées et le Rhône, la Méditerranée a creusé le vaste golfe de Lion[2] qui correspond au golfe de Gascogne, sur l'Océan, comme la côte élevée, les grandes rades, et les habiles marins de la Provence correspondent aux rives dé-

1. Le saillant le plus prononcé de la côte normande se trouve entre Fécamp et Saint-Valery-en-Caux, près de l'embouchure de la Durdent.

2. M. Am. Tardieu fait venir ce mot de l'ancien nom du golfe et du peuple qui en habitait les rives : Λιγύων πέλαγος, et préfère l'orthographe Lyon.

chirées, aux falaises abruptes, aux grands ports militaires et aux intrépides matelots de la Bretagne et de la Normandie.

De Toulon au Var s'ouvre une succession de rades, dont la moindre est préférable à la meilleure qu'offrait, d'Alexandrie à Ceuta, la côte d'Afrique tout entière, avant que nous y eussions formé le port d'Alger. Ce sont les golfes ou ports d'Antibes, de Jouan, de Cannes, de Fréjus, de Saint-Tropez, d'Hyères, de Giens, de Toulon et, plus à l'ouest, de la Ciotat, de Cassis et de Marseille. Cette côte, si bien ouverte et si bien abritée par des promontoires et des îles qui arrêtent les vents et les flots du large (îles Lérins, en face de Cannes, d'Hyères, au sud-est de Toulon, de Ratoneau et de Pomègue, en face de Marseille, etc.), se couvrit de bonne heure de colonies massaliotes, et prospéra malgré les incursions des Lombards, malgré les brigandages des Sarrasins et des Barbaresques. Aujourd'hui, Antibes n'a pas plus d'habitants qu'au temps de Richelieu. Fréjus, où Octave envoyait les deux cents galères prises sur Antoine, et qui montre encore les quais immenses le long desquels s'amarrait

la flotte impériale, est tombée de 40 000 habitants à moins de 3000. L'Argens a comblé son port, et une plage de 1600 mètres la sépare des flots qui baignaient ses murailles. Saint-Tropez a perdu, en deux siècles, la moitié de sa population. Sans les belles créations de M. Béhic, on en pourrait dire autant de la Ciotat. Cassis, célèbre par ses temples et ses aqueducs, est presque délaissé. Toulon et Marseille ont absorbé toute la vie de ces rivages. En quarante-cinq ans, Marseille a presque triplé sa population, Toulon en moins de temps encore[1].

A l'ouest de Marseille, s'étend une mer intérieure, l'étang de Berre, qui présente 70 ki-

1. Recensement de 1811, à Marseille, 96 271; de 1846, 183 186; de 1856, 233 817; de 1861, 260 910. Toulon, en 1811, 28 380; en 1831, 28 419; et en 1846, 62 941, dont 17 509 de population flottante, militaires, forçats, marins, etc., qui, sans doute, n'étaient pas compris dans les recensements antérieurs; en 1856, 82 705; en 1861, 84 987. Aussi a-t-on été obligé de reculer les remparts et de porter la superficie de la ville de 32 hectares à 66, ce qui sera même bientôt insuffisant. Si le *Ragas* tient les promesses qu'on fait en son nom, Toulon aura bientôt une source qui sera pour la ville et ses environs ce que l'eau amenée par l'aqueduc de Roquefavour est pour Marseille. La Seyne, près de Toulon, participe à sa prospérité. Elle a presque doublé sa population en moins de vingt ans : 1846, 6497 âmes; 1861, 11 700.

lomètres de côtes et une surface de 16 000 hectares, dont les quatre cinquièmes ont une profondeur de 7 à 10 mètres. Ce magnifique bassin peut communiquer avec le Rhône, c'est-à-dire recevoir immédiatement les approvisionnements en hommes, en denrées, en combustibles, qu'on transporte à grands frais d'Arles à Toulon; et les plus grandes flottes y seraient à l'aise, si elles pouvaient y entrer. Malheureusement, l'étang de la Caronte, par lequel il s'ouvre sur la Méditerranée, s'est engravé depuis un siècle de près d'un mètre, et n'a nulle part plus d'un mètre et demi d'eau. De grands travaux vont l'approfondir et rendre à ses bords la vie qui s'en est éloignée[1]. Martigues, dont les citoyens étaient

1. Une loi a été votée, le 3 juillet 1845, pour la construction d'un canal de 5580 mètres de long, 75m,15 de large et 3 mètres de profondeur, du port de Bouc à la mer de Berre; mais les travaux commencés ont été suspendus Ce petit port de Bouc est fort actif. De 1850 à 1857, la moyenne des entrées annuelles a été de 3150 navires jaugeant 206 000 tonneaux. Il est un refuge précieux pour les navires qui, par le vent du sud-est, manquent Marseille; mais ils n'y peuvent entrer qu'à condition de ne pas caler plus de 5 pieds d'eau. S'ils manquent aussi Bouc, il ne leur reste plus que Cette, où, avec ce vent, la mer est toujours grosse et dangereuse.

estimés, au temps de Richelieu, « les plus courageux et meilleurs mariniers de la mer Méditerranée, » a perdu le tiers de ses habitants, plus de la moitié de ses matelots et les neuf dixièmes de ses capitaines au long cours.

Arles, elle-même, la Rome des Gaules, la capitale d'une moitié de l'Occident, semble un désert. 25 000 spectateurs pouvaient prendre place sur les gradins de son amphithéâtre; naguère sa population n'en eût pas couvert la moitié. De tout ce qui faisait sa puissance et sa renommée, elle n'a gardé qu'une chose, fleur délicate et gracieuse, poussant sur des ruines, la distinction et la beauté antiques de ses filles. N'allez pas chercher la Grèce à Athènes; voyez-la dans ces statues vivantes, qui semblent être la famille de la Vénus d'Arles. Voilà du moins ce qui se dit souvent et n'est peut-être qu'une consolation mensongère.

Avignon, Beaucaire et Marseille ont tué cette ville; la mise en culture de la Camargue et de la Crau, surtout l'amélioration des passes du Rhône, qui, sous les murs d'Arles, présente une profondeur d'eau considérable, lui rendraient la vie. Déjà le chemin de fer de Lyon à Mar-

seille la réveille et l'anime. Pour la première fois, depuis bien longtemps, le recensement de 1856 a constaté que sa population augmente [1].

La plaine de la Crau, d'un circuit d'environ 120 kilomètres, entre l'étang de Berre et le Rhône, est une surface inégale, semée de cailloux dont quelques-uns ont la grosseur de la tête d'un cheval. Cette singularité étonna les Grecs, qui ne voyaient pas d'où ces pierres provenaient, les rochers et les montagnes étant fort loin. Mais ils avaient trop d'esprit pour rester embarrassés longtemps, et voici l'explication qu'ils trouvèrent. Hercule, le grand voyageur, s'en allait par la Gaule, armé de sa massue et de ses flèches. Arrivé sur les bords du Rhône, il rencontra une puissante armée et eut à soutenir un combat terrible. Ses flèches s'épuisèrent; il allait succomber, quand Jupiter, qui du haut du ciel suivait des yeux cette lutte inégale, fit tomber une pluie de pierres qui fournit de nouvelles armes au héros. Ces pierres, on les voit encore, ce sont celles de la

1. En 1789, elle avait 25 034 habitants; en 1841, 19 406, dont 12 155 seulement dans l'enceinte de la vi le. Le chiffre de 1856 est de 24 816, celui de 1861 de 25 543.

Crau[1]. La science tout aussi poétique, mais d'une autre manière, montre que la Durance a arraché ces pierres des Alpes et les a apportées jusqu'en cet endroit, quand elle passait au-dessous d'Arles. Le mal qu'elle a fait alors, elle le répare aujourd'hui : des canaux répandent sur plusieurs parties de la Crau ses eaux limoneuses qui en quelques endroits ont créé un sol fécond de 0m,66 d'épaisseur. Le phénomène du mirage se produit dans ce désert provençal comme au milieu des déserts africains, et parfois le voyageur voit cette grève, à peu près stérile, transformée sous ses yeux en un lac immense, où les objets lointains se réfléchissent comme dans un miroir. « Lou temps si miraillou, » disent alors les gens du pays. Là même où les eaux de la Durance n'arrivent pas, les pluies d'automne font pousser entre les pierres une herbe rare mais substantielle; les troupeaux viennent la brouter l'hiver; l'été, ils montent dans les Cévennes, le Dauphiné et les Alpes de la Provence[2], où de

1. *Craïg*, en gaëlique, signifie pierre.

2. Le phénomène du mirage se reproduit aussi dans la baie du mont Saint-Michel. On l'a vu également dans les Pyrénées et au Puy-de-Sancy.

juin à octobre on en trouve jusqu'à 500 000 têtes.

La Camargue, immense delta, cinq ou six fois grand comme la Crau (79 000 hectares, dont 13 000 seulement en culture), n'est également qu'une vaste plaine, mais on n'y trouverait pas un caillou plus gros qu'une noisette. C'est un dépôt d'alluvion du Rhône, qui continue d'arroser et de fertiliser 31 300 hectares placés au bord de ses rives ou de ses canaux. Le limon qu'il y répand, abondant et riche, exhausse incessamment le sol. En favorisant cette action du fleuve, en répandant sur toute la surface de la Camargue les eaux troubles du Rhône, on élèverait rapidement son niveau[1], et la terre, débarrassée de ses efflorescences salines, se prêterait à de riches cultures, surtout à la production des plantes fourragères, dont cette contrée exceptionnelle est totalement privée. Ainsi régénérée, elle complète-

1. C'est l'opération du colmatage. En Toscane, on a ainsi créé, en neuf ans, dans la Maremme du val di Chiana, à l'embouchure de l'Ombrone, 14 095 hectares d'excellentes terres arables. Le remblai tout entier a excédé 175 millions de mètres cubes, et les dépenses ne se sont élevées qu'à 5 292 722 francs.

rait les pâturages d'hiver et du printemps de la Crau, et dispenserait peut-être de la transhumance des troupeaux, un des fléaux de la Provence[1]. On a calculé que les atterrissements annuels du Rhône peuvent être évalués à 20 hectares, déduction faite des terrains emportés par la mer. A ce compte, la Camargue serait âgée de 6500 ans; ce qui nous reporte encore vers la date que beaucoup d'autres faits semblent donner pour le commencement de la période géologique actuelle. Les deltas sont donc de grands instruments chronologiques, comme Dolomieu l'avait pressenti, ou comme M. Élie de Beaumont les nomme, des *chronomètres naturels*[2].

1. Les rizières essayées dans la Camargue n'ont encore donné que des résultats désastreux. Au moment de la récolte, tout est égrainé par le mistral, et les fièvres emportent les travailleurs. Les ingénieurs estiment que le sol du département des Bouches-du-Rhône s'est accru de près de trois lieues depuis l'ère moderne. Depuis 1737, époque où fut construite la tour de Saint-Louis, les atterrissements ont gagné dans cette direction plus d'une lieue.

2. Il y a, toutefois, dans ces calculs beaucoup de données incertaines. Lyell recule bien loin cette date de 6 à 8000 ans. Pour lui, le delta du Missisipi est en formation depuis 100 000 années, chiffre qu'un célèbre ingénieur américain, M. Ellet, réduit au quart, à 22 222 années, en ne donnant

Le grand courant de la Méditerranée occidentale se dirige de l'est à l'ouest, de Gênes sur Marseille et de Marseille sur Port-Vendres, en longeant la côte. Au delà de Marseille, il rencontre les cinq millions de mètres cubes de matières terreuses que, dans ses grandes crues, le Rhône jette en vingt-quatre heures dans la mer. Il les emporte et les dépose le long des côtes du Languedoc et du Roussillon. Cette vase et les sables de la mer, incessamment accumulés, ont formé un immense bourrelet qui arrête les eaux de l'intérieur et les force à s'étendre en vastes lagunes salées qui ont le même niveau que la mer, celles d'Aigues-Mortes, de Mauguio, de Thau, de Sigean et de Leucate. Sur la plupart d'entre eux pèse l'air maudit, la *malaria* de la Campagne romaine, que le vent d'ouest, arrêté par les monts Corbières, ne peut emporter. Les passes ouvertes çà et là dans la

que 45 mètres d'épaisseur au dépôt d'alluvion. Mais les sondages ont prouvé qu'il y en avait plus de 200, et on a trouvé, au-dessous de l'usine à gaz de la Nouvelle-Orléans, un crâne d'Indien enfoui à une telle profondeur, sous des couches superposées de forêts, qu'on estime qu'il était là depuis 57 000 ans. Le nouveau monde, selon l'opinion de M. Agassiz, est plus vieux que l'ancien.

côte et ce bourrelet de sable, se sont peu à peu comblées. Aigues-Mortes, le port de saint Louis, peut à peine recevoir des barques, et Narbonne, la plus grande colonie de Rome hors de l'Italie, la plus florissante des cités transalpines, Narbonne, que Strabon appelait le port de toute la Gaule, et qui, au moyen âge, signait des traités de commerce avec Alexandrie et Constantinople, n'a pas aujourd'hui 17000 habitants. Aussi là, point de havres. Des six ports qui existaient dans le golfe de Lion, les sables en ont mis quatre hors de service depuis l'époque romaine, Saint-Gilles, Aigues-Mortes, Maguelone et Narbonne. Agde se défend contre eux à grand'peine. Il ne reste que l'atterrage inhospitalier de Cette qui est lui-même menacé[1]. Malheur au navire assailli par la tempête dans ce golfe, que les marins du moyen âge appelaient la mer du Lion[2]!

1. Le petit port de la Nouvelle, près de l'île de Sainte-Lucie, à l'entrée de l'étang de Sigean et en face de l'extrémité du canal de Narbonne, commence à prendre une certaine importance.

2. Aux Saintes-Maries, bourg qui se trouve à l'embouchure du Petit-Rhône, était un lion de pierre qui regardait la mer. De là, selon une autre tradition, le nom

De Marseille à Port-Vendres, il n'y a pas un abri. « Si nos galères, disait Vauban en 1679, sont prises de quelque mauvais temps sur les côtes d'Espagne, elles sont contraintes de traverser le golfe avec un péril extrême pour se sauver, comme elles peuvent, à Marseille. » Depuis Vauban, rien n'a changé; seulement, on revient aux idées de ce grand homme : on veut faire de Port-Vendres, dont l'atterrage est sûr et facile, un de nos arsenaux maritimes et une station navale. Placé hors de la sphère d'action des coups de vent du golfe, à 115 lieues marines d'Alger, tandis que Toulon en est à 135, Port-Vendres sera une excellente succursale de notre premier port militaire, et Marseille, protégée sur ses deux flancs, n'aura plus rien à craindre des flottes ennemies. Déjà, pour les navires à voiles, la route d'Alger et d'Oran à Marseille ou à Toulon est, par le cap de Creus, auprès de Port-Vendres, en prévision des vents du nord-ouest que l'on rencontre fréquemment dans le golfe.

donné au golfe. (Lortet, *Géographie physique du bassin du Rhône.*)

A l'autre extrémité des Pyrénées, nous avons aussi, sur l'Adour[1], un port, Bayonne, qui, malgré sa barre mobile, est précieux pour les navires qui fuient devant les affreuses tempêtes du golfe de Gascogne. De ce côté, entre l'Amérique et l'Europe, il n'y a, sur une longueur de 1500 lieues ni une île ni un rocher qui fassent obstacles à la mer. Aussi, quand le vent d'ouest se déchaîne et que, pendant plusieurs jours, l'ouragan et la vague courent impétueusement à l'est et s'engouffrent entre les deux Finistères de Galice et de Bretagne, la tempête arrive au fond du golfe de Gascogne avec une violence qu'on lui voit rarement ailleurs. Cette mer, que nos marins de la Saintonge appellent la mer sauvage, secoue les navires comme le vanneur son blé, et elle tourne, comme les feuillets d'un livre, les digues qu'on lui oppose. A Saint-Sébastien, aucun ouvrage, tel fort fût-il, n'a pu tenir contre elle. On comprend que ces puissantes vagues labourent profondément les rivages qui les

1. L'embouchure de l'Adour est à 5550 mètres de Bayonne. A l'époque des marées de vive eau, la mer monte au pont de Bayonne de $3^{m},50$. La marée se fait sentir jusqu'à Dax.

arrêtent, et en réduisent les roches en sable qu'elles jettent à la côte. Vers 1500, un de ces ouragans amoncela tant de gravier à l'embouchure de l'Adour, que le fleuve quitta son lit obstrué, traversa la plaine du cap Breton, et se fit jour vers la mer par le vieux Boucau et Messanges, à 7 lieues de Bayonne. Ce n'est qu'en 1579 que l'on réussit, par de grands travaux, à le ramener vers son ancienne passe, où le flot remanie incessamment les bancs, qui en rendent l'approche si périlleuse, même quand la mer est belle au large.

La mer, qui ronge et creuse sans cesse le fond de la baie de Saint-Jean-de-Luz, jette, au contraire, chaque année, sur la côte basse et dépouillée qui s'étend de la Gironde à l'Adour, 1 245 000 mètres cubes de sable, que les vents amoncellent en collines et poussent dans l'intérieur des terres, où, après avoir comblé des ports, ils ensevelissent les villages et changent en étangs les ruisseaux dont ils ferment l'embouchure. L'élévation de ces dunes est de 50 mètres, leur largeur de 10 000, leur marche annuelle de 20, sur un front de 200 kilomètres. Elles envahissent par consé-

quent, chaque année, 400 hectares, et en couvrent déjà 120 000. Nous avons des chartes du moyen âge où sont mentionnés des villages qu'il faudrait aller chercher aujourd'hui sous la dune. D'autres ont été depuis assez longtemps submergés pour que la dune, dans sa marche, dépasse leurs ruines. Le village de Soulac a été ainsi atteint par les sables, caché par eux, puis laissé à découvert. On pourrait calculer le jour où les départements de la Gironde et des Landes auront disparu sous cette masse stérile. Il ne faudrait que 2083 ans pour que Bordeaux vît la dune à ses portes[1].

Ce fléau en produit un autre. Les eaux de l'intérieur du pays, barrées par la dune, ne vont plus à la mer et s'étendent en marais derrière elle. Tels sont les étangs de Hourtin, de Sainte-Hélène, de Carcans, de la Canau, de

1. Les dunes de Saint-Paul de Léon, en Bretagne, ont fait 6 lieues en cinquante-six ans. Dans le canton submergé, on voyait encore naguère des pointes de clocher et le haut de quelques cheminées qui sortaient de cette mer de sable. (*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1722, p. 7). Le même phénomène se produit sur les côtes de la Saintonge, entre la Seudre et la Gironde. D'après la tradition locale, une petite ville, Anchoanne, est ensevelie sous les sables de la côte de Maumusson.

Sanguinet, de Biscarosse et dix autres. L'ancienne église de Saint-Paul est sous les eaux de l'étang d'Aureilhan. Le bourg de Bias, son église, ses vignobles ont été noyés. En 1802, le village de Saint-Julien a ainsi perdu cinq métairies, et, il y a quarante ans, dans les basses eaux, on voyait une chaussée romaine allant de Bordeaux à Bayonne.

Mais le génie de l'homme a vaincu les flots et les vents. On sait maintenant arrêter ces dunes mobiles par d'habiles plantations. Les racines du gourbet[1], des genêts, des ajoncs, des pins maritimes pénètrent et s'enlacent au milieu des sables humides, et les fixent. Dès lors, la dune n'avance plus vers l'intérieur des terres. Si les vents et la mer lui jettent de nouveaux sables, ils augmentent son talus, mais du côté de l'Océan, qui recule à son tour devant son propre ouvrage. L'une des plus belles forêts de France couvre aujourd'hui les dunes arides, dont on voyait, il y a soixante

1. L'*Arundo arenaria*. Le *calamagrestis arenaria*, graminée à racines traçantes, connue sous le nom de *oyat*, sur le littoral français de la Manche, et le *carex arenaria*, plante de la famille des *cypéracées*, remplissent les mêmes fonctions dans les dunes de Picardie.

ans, blanchir et s'avancer la crête menaçante.

C'est l'ingénieur Brémontier, mort en 1800, qui trouva ce moyen simple et grand d'écarter un malheur public. Il l'appliqua à partir de 1788; on achève aujourd'hui son ouvrage. Jamais une bonne action n'aura si vite et autant rapporté. On a sauvé une province, et, du même coup, l'administration a créé sur la dune stérile une valeur que le ministre des finances de 1844 portait déjà au chiffre de 40 millions[1]! Maintenant, on attaque la lande, que le paysan ne parcourait naguère que monté sur des échasses, et où la fièvre, la *pellagre*, sortait incessamment des flaques d'eau marécageuses qui

1. Le principal produit n'est pas le bois même, mais la résine qu'on en tire, et dont on fait du brai, de la colophane, des essences, du vernis. Un pin en donne pour 25 ou 30 centimes par an. Deux cents pins sur un hectare portent donc le revenu annuel de l'hectare à 50 francs. De l'arbre même, quand on l'abat, on fait du charbon et du goudron, ou du bois de constrtiction. Un hectare de pins de trente ans se vend 600 francs. On a semé aussi du chêne, qui est parfaitement venu, et produit, à l'hectare, un revenu de 150 francs. La liste civile a acheté 7000 hectares dans les Landes pour y installer quatorze fermes, et cette initiative, fortifiée par la législation nouvelle sur ces vastes steppes, a doublé en quelques mois le prix des terrains.

l'inondent. On viendra sans doute à bout de la lande comme on est venu à bout de la dune, et l'homme inscrira une victoire de plus sur cette nature qui l'a si longtemps tenu asservi.

Entre la Gironde et la Loire la côte, mieux protégée contre les tempêtes de l'Océan par plusieurs grandes îles, Ré et Oléron, n'offre pas le triste aspect des landes de Bordeaux. Mais la mer ronge et détruit très-rapidement les pointes saillantes. Ainsi celle de Chatellaillon est aujourd'hui séparée de l'île d'Aix par un bras de mer de 6,000 mètres. Au moyen âge, on allait de l'une à l'autre presque à pied sec, et on trouvait une ville entre les deux, Monmeillan qui a disparu. Les débris résultant de cette destruction forment une immense quantité de vase qui, comme les sables des Landes, comble les golfes et les ports, mais est trop pesante et tenace pour se laisser élever, comme eux par les vents, en dunes mobiles. Elle s'étend en plaines que les habitants assèchent peu à peu ou changent en marais salants. Les rivages de la Saintonge et de l'Aunis en sont couverts. L'Aunis lui-même ne semble être qu'un récent atterrisse-

ment de la mer. Aucune voie romaine ne le sillonne, et son nom n'apparaît pas avant le douzième siècle dans l'histoire.

Certaines parties des îles de Ré et de Noirmoutiers, formées par des atterrissements, seraient recouvertes par la mer, dans les forts coups de vent, si le flot n'était arrêté par des levées soigneusement entretenues. A Noirmoutiers, 25 kilomètres de digues protégent un pays qui est parfois à 1^m, 60 au-dessous des hautes marées. Ici encore, ces levées défendent bien contre la mer le sol placé derrière elles, mais empêchent son exhaussement progressif par les dépôts marins qui, à force de s'accumuler, les auraient mis pour toujours à l'abri des eaux.

Dans l'origine, la côte du Poitou était profondément échancrée, et du milieu de ce golfe immense s'élevaient une vingtaine d'îles qui sont de nos jours les collines dont la plaine est semée. Ainsi l'ouverture de la baie de l'Aiguillon est de 7000 mètres; elle était autrefois de 34000. Elle ne s'avance que de 9000 mètres dans les terres, et jadis la mer y entrait jusqu'aux environs de Luçon, Mail-

lezais, Aigrefeuille, Longueville et Niort. Pour aller en droite ligne de Luçon à Aigrefeuille, on avait à faire un trajet par mer de 42 kilomètres. Ce même trajet se fait à pied. Aujourd'hui Longueville est à 25 kilomètres du rivage; Luçon, à plus de 12; Maillezais, à 29; Niort, à 48; Grip, à 49; Benon, à 21, et Aigrefeuille, à 22. Le canal du Goua, qui sépare Noirmoutiers du continent, a 5306 mètres. A mer basse, il assèche et est classé parmi les routes du département comme chemin vicinal de grande communication.

Dans le seul bassin de la Sèvre niortaise, plus de 20000 hectares ont été abandonnés par les eaux, et sont d'une extrême fertilité. C'est dans ces herbages que s'élèvent les grands bœufs dits de Chollet, qui alimentent Paris, et ces mulets que l'Espagne nous achète si cher. Il y a là tel âne qui ne serait pas cédé pour 6 et 7000 francs.

Plus bas, la mer reprend par fois ce qu'elle a donné, ou du moins revient visiter son ancien domaine. La partie du rivage qu'on appelle les *marais mouillés* est recouverte par elle dans les hautes marées, ou inondée par les pluies

d'hiver. Rien de triste comme cette vaste étendue tour à tour reprise ou laissée par les eaux, et découpée par les digues étroites qui sont les chemins des marais. Partout la solitude et le silence. On n'entend que le clapotement des eaux contre le pied des *terrées*. Parfois un bruit sourd de rames ou le chant plaintif du huttier qui refait sa cabane de roseaux et de branchages. Point de village montrant au loin son clocher qui annonce que là on prie, on aime ; point de ferme, ni le bruit joyeux des troupeaux qui rentrent à l'étable, ni l'aigrette de fumée s'échappant le soir du haut des toits, signe que la famille, dispersée par les travaux du jour, se réunit autour du foyer domestique; pas même d'arbre, si ce n'est le saule bas et trapu, tristement étêté, et, dans les roselières, l'*arundo phragmites*, le roseau à balais qui élève à 2 mètres ses fleurs d'un rouge sombre, plante précieuse toutefois, et la providence de la contrée, car elle nourrit de ses feuilles la vache du cabanier, quelquefois, dans les temps de disette, le nourrit lui-même de ses jeunes pousses ou de ses racines réduites en farine, et toute l'année le chauffe et l'a-

brite. C'est le seul bois du pays; les huttes en sont faites. Là, habitent pêle-mêle l'homme, la femme, les enfants et la vache. Mais le maraîchain y reste peu; sa yole est sa vraie maison. Il y naît, il y vit, il y meurt. Elle lui sert à chercher le long des digues l'herbe pour la vache, à tendre les filets, ou à poursuivre les oiseaux aquatiques, les maîtres véritables du marais.

Cette petite Hollande, comme on appelait au seizième siècle la côte humide et basse du Poitou, avait son Amsterdam, la Rochelle, née au onzième ou au douzième siècle sur un rocher étroit, *Rupella*, que des marais entouraient de trois côtés, et qui, devenue une puissante république, ne courba la tête que sous la rude main de Richelieu. Ses marins passaient pour les plus habiles qu'il y eût au monde. Au commencement du dix-septième siècle, ils avaient battu les rois de la mer, en ce temps-là, une flotte hollandaise. Aujourd'hui, leur port, souvent désert, ne communique à l'Océan que par un canal long et étroit, que la vase menace de faire disparaître. Celui de Brouage, autrefois très-florissant, est à peu près comblé, et la fièvre

a fait déserter la ville. Le brasseyage diminue dans l'anse de l'Aiguillon, dans la baie de Bourgneuf et des deux côtés de l'île de Ré, à l'entrée du Pertuis Breton et du Pertuis d'Antioche. Toute la vie maritime s'est retirée de cette côte insalubre pour se concentrer à ses deux extrémités, à Bordeaux et à Nantes. La révocation de l'édit de Nantes est pour quelque chose dans cette ruine. Les changements survenus dans la navigation et dans la construction des navires y ont contribué davantage. Aucun de ces petits ports ne pourrait recevoir maintenant les flottes marchandes qui entrent dans la Gironde et la Loire. Le pays même qui s'étend derrière eux, dans leur rayon d'approvisionnement, est singulièrement déchu de son ancienne prospérité. Poitiers, comme Bourges, comme Provins, autres villes déshéritées, a une enceinte trop grande pour sa population actuelle.

C'est cependant là que Louis XVI, forçant la nature comme il l'avait forcée à Versailles, établit un grand arsenal maritime, Rochefort, sur la Charente. Cette petite et gracieuse rivière, que Henri IV appelait le plus joli ruis-

seau du royaume, n'était pas digne d'un tel honneur. Rochefort ne pourrait nous donner que des coques de navires, si aux bouches du fleuve ne s'étendait la belle rade d'Aix où on les arme, et qui est, à présent, mieux défendue que le jour où les brûlots anglais vinrent, en 1809, y détruire toute une escadre.

Les côtes dentelées de la Bretagne ont autant de ports qu'elles ont de golfes. Ce rocher de granit, contre lequel brisent en vain les tempêtes, porte à lui seul une grande partie de la fortune maritime de la France. De nos cinq ports militaires deux sont là : Lorient, chantier de construction, et Brest; celui-ci avec une rade magnifique où 500 vaisseaux de ligne seraient à l'aise et où l'ennemi ne peut entrer, mais aussi d'où il est parfois difficile de sortir. Le goulet, long d'une lieue, par où la rade s'ouvre sur l'Océan, a seulement 1300 mètres de large, et en son milieu une roche dangereuse, le *Mengam*, ou pierre boiteuse; au delà du goulet, s'étendent des deux côtés et fort loin en mer, quantité d'écueils et de brisants auxquels on a donné un nom commun, l'*Iroise*, et qui sont à la fois la sû-

reté et le danger de Brest. En 1793, un vaisseau de 120 canons, le *Républicain*, a péri dans ces passes.

« A considérer Brest en particulier, disait Vauban, on trouvera qu'il est situé comme si Dieu l'avait fait exprès pour être le destructeur du commerce des Anglais et des Hollandais, puisqu'il est plus que pas un autre à portée de le pouvoir incommoder de quelque côté qu'il puisse entrer. » Cette pointe de Bretagne qui s'avance en face de la mer d'Irlande, entre le golfe de Gascogne et la Manche, dominerait en effet toute la navigation dans ces eaux, si on y plaçait des forces suffisantes.

A mi-chemin de Brest à Cherbourg se trouve le premier de nos anciens ports de corsaires, Saint-Malo, patrie de Surcouf et de Duguay-Trouin.

Ici un phénomène particulier se produit. Saint-Malo est le point du globe, après Annapolis aux États-Unis, où la marée monte le plus haut, quelquefois de 50 pieds, et avec une telle vitesse que sur la plage du mont Saint-Michel le flot dépasse le galop d'un cheval. Autre fait important et curieux : la mer re-

jette dans la baie de Cancale et sur plusieurs points de cette côte, un sable mêlé de débris d'animaux et qu'on appelle la tangue ou le trez, matière riche en phosphate de chaux et qui fournit un engrais précieux à l'agriculture normande et bretonne.

Le Couesnon, limite de la Normandie et de la Bretagne, débouche dans la grève du mont Saint-Michel, *en péril de mer*, au milieu de sables mouvants qui engloutissent tout, hommes et chevaux. Cette grève n'a pas toujours existé. Il fut un temps où le mont Saint-Michel était en terre ferme, et Jersey, aujourd'hui à cinq lieues de nos côtes, s'y rattachait, car dans cette direction on a souvent trouvé, à l'endroit où ils avaient poussé, des troncs d'arbres, débris d'anciennes forêts. Un pied de chêne gigantesque fut arraché du sable, il y a dix ans, à 900 mètres au sud-ouest du mont. Sans les digues, la mer avancerait encore de plusieurs lieues dans les terres entre Avranches, Pontaubault et la jolie ville de Pontorson. On voit, sur un rocher pittoresque, Granville, avec son petit port de commerce fort actif. Mais le regard a hâte de courir à l'extrémité de cette

péninsule qui s'avance, comme pour la barrer, au milieu de la mer que les Anglais ont osé appeler le canal britannique (*the british channel*). Par une des fortunes les plus rares qui soient au monde, la nature, qui d'ordinaire termine les promontoires par des rochers abruptes et inhabitables contre lesquels la mer déferle avec fureur, a ici creusé un golfe qui entre de 4000 mètres dans les terres et une rade qui s'ouvre de 7000 entre les deux pointes qui la forment; mais tous les vents la balayent, et longtemps il n'y a eu là qu'un petit port peu sûr, incapable de recevoir et de protéger de grands vaisseaux. Aujourd'hui Cherbourg s'y trouve[1], et dans une position que Vauban estimait audacieuse. Elle l'est, car de là on a vue sur toute la Manche et on menace de bien près les côtes d'Angleterre. Des travaux surhumains y ont été accomplis. Que sont les fastueuses et inutiles construc-

1. On a longtemps hésité entre Cherbourg et le port de Saint-Waast, près de la fameuse rade de la Hougue. Il est bien heureux que Cherbourg l'ait emporté, car des atterrissements se forment vers le sud du mouillage de la Hougue, qui aujourd'hui ne donnerait pas un refuge à plus de six vaisseaux.

tions des Pharaons d'Égypte[1] à côté de cette montagne jetée dans l'Océan et qui emprisonne une mer orageuse dans un bassin de granit?

C'est une terrible mer, en effet, que celle qui vient battre cette pointe avancée de notre continent. On l'a vue jouer avec des blocs de 4 000 kilogrammes, comme avec le galet des falaises, et, quand elle trouva la digue devant elle, y briser ses vagues furieuses qui rejaillissaient jusqu'à 80 pieds dans les airs, mais retombaient impuissantes. Cette digue n'a pas moins de 150 mètres de largeur à sa base, une longueur de 3 638 mètres, avec un relief de 22 mètres au-dessus du fond de la mer. Une muraille en maçonnerie de 10^m50 de hauteur au dessus du niveau des basses-mers la recouvre. « J'avais résolu, disait Napoléon, de renouveler à Cherbourg les merveilles de l'Égypte. J'avais élevé déjà dans la mer ma pyramide; j'aurais eu aussi mon lac Mœris. »

1. Du seul rocher de granit dans lequel on a creusé les bassins de Cherbourg, il a été extrait une masse qui cube un tiers de plus que la masse entière de le grande pyramide. Le cubage de la digue est du double.

veut parler de la rade que la digue renferme et où 40 vaisseaux de ligne avec toute une flotte de bâtiments inférieurs et un immense convoi trouveraient un sûr abri[1]. C'est le plus bel ouvrage hydraulique qui soit sorti de la main des hommes. Le *breakwater* de Plymouth n'a que 1 800 mètres de longueur. Commencée en 1783, la digue vient d'être terminée; on y a dépensé 67 300 000 fr., et elle est portée sur le budget à l'état d'entretien depuis le 1er janvier 1854.

Cet effort et les millions qu'il a coûtés étaient nécessaires, car sur toute la longueur de la Manche, nous n'avons pas un port, pas une rade défendue où puisse se réfugier une frégate. Une escadre prise dans le canal par les forts vents d'ouest qui y soufflent les deux tiers de l'année, est toujours en danger d'être affalée et perdue sur les sables ou contre les falaises. Ce n'est pas que la Manche soit profonde ; les tours de Notre-Dame, dit M. Elie de Beaumont, pourraient s'y promener sans mouiller leurs créneaux; mais elle est capri-

1. En utilisant l'avant-port et les bassins, on pourrait faire tenir à Cherbourg 65 vaisseaux de premier rang.

cieuse, violente, brumeuse, sillonnée de remous et de courants qui se renversent à chaque instant, et qui en font une des mers où la navigation est le plus difficile.

Brest, Rochefort, Toulon même, peuvent être bloqués par une flotte ennemie et l'ont été; refuge excellent pour nos vaisseaux, ils sont quelquefois devenus aussi leur prison. Cherbourg ne peut jamais l'être, du moins l'ennemi ne parviendrait que très-difficilement, même avec la vapeur, à nous y tenir enfermés. Aussi a-t-il excité la colère et les craintes de l'Angleterre. « Ne voyez-vous pas, s'écriait le haineux et éloquent Burke dans le Parlement, dès l'année 1785, ne voyez-vous pas la France, à Cherbourg, placer sa marine en face de nos ports, s'y établir malgré la nature, y lutter contre l'Océan, et disputer avec la Providence, qui avait assigné des bornes à son empire. Les pyramides de l'Égypte s'anéantissent lorsqu'on les compare à des travaux si prodigieux. Les constructions de Cherbourg sont telles, qu'elles finiront par permettre à la France d'étendre ses bras jusqu'à Portsmouth et Plymouth ; et nous, pauvres

Troyens, nous admirons cet autre cheval de bois, qui prépare notre ruine. Nous ne pensons pas à ce qu'il renferme dans son sein, et nous oublions ces jours de gloire pendant lesquels la Grande-Bretagne établissait à Dunkerque des inspecteurs pour nous rendre compte de la conduite des Français. »

De la pointe de Barfleur au cap d'Antifer le rivage se creuse en un vaste golfe dont les bords généralement plats ou, en de certains points, escarpés et à pic, ne sont abordables qu'aux bateaux de pêche. Les puissants courants dont la Seine n'est plus que l'image bien affaiblie, ont emporté le rivage entre Honfleur et Harfleur sur une largeur de 10 à 12 kilomètres ; c'est par cette échancrure que le fleuve se réunit à l'Océan.

Le nouveau rivage à peine formé, la mer commença à le remanier. Elle y fit, avec les débris des falaises voisines, ce qu'elle fait partout, un cordon littoral, en arrière duquel se trouva naturellement une dépression du sol que les marins du quinzième siècle appelaient la *grande fosse*. Aujourd'hui encore, certaines rues du Havre sont au-dessous du niveau des

grandes marées. François Ier voulut avoir là un port. Sur le cordon littoral, on a bâti les bastions; dans la *grande fosse*, on a creusé les bassins; et avant la guerre actuelle d'Amérique, le Havre-de-Grâce était le premier port de France pour les importations transatlantiques. Il n'a point assez de profondeur pour recevoir de grands bâtiments de guerre; mais des draguages énergiques permettent aujourd'hui l'entrée, même en morte-eau, à des navires calant 7 mètres.

Le Havre doit une partie de son importance à la marche particulière que la disposition des lieux impose aux marées dans la baie de Seine. Le flot qui arrive de l'ouest, à la marée montante, se partage à la pointe de Barfleur. La portion la plus considérable court tout droit au cap d'Antifer, puis le long des falaises de Normandie, dont il remplit les ports; l'autre longe la côte du Cotentin et du Calvados et entre dans la large embouchure de la Seine. Quand le flot se renverse, il s'établit du cap d'Antifer à la pointe de Barfleur un courant contraire par lequel passe toute la marée descendante de la Manche, et qui empêche pen-

dant quelque temps l'écoulement des eaux enfermées dans la baie de Seine. De là, il résulte que la mer, qui n'est que quelques minutes dans son plein pour tous les ports à l'est du Havre, y reste une heure dans la baie de Seine, c'est-à-dire que les gros navires trouvent, pour entrer au Havre, pendant une heure, dans les marées ordinaires, pendant trois aux syzygies, la plus grande profondeur d'eau, tandis qu'ils ne la trouvent dans les ports de l'est que durant quelques minutes[1]. On voit pourquoi un grand port est là.

Au Havre commencent les falaises qui se continuent jusqu'à la Somme. Hautes de 60 à 100 mètres, et surplombant les flots qui minent incessamment leur base, elles ont reculé, depuis l'ère chrétienne, de 600 mètres au moins[2]. Sur certains points, elles ont laissé

1. La durée de l'étalé du plein de l'eau est d'une heure, en ce sens que pendant 30 minutes avant l'heure de pleine mer et 30 minutes après, la hauteur de l'eau ne varie que de 0m,02. Une heure et demie après le plein, à l'époque des syzygies, la mer ne s'est abaissée que de 0m,35 en moyenne. Ce précieux avantage permet de tenir ouvertes les portes des bassins, débouchant dans l'avant-port, pendant trois heures et demie environ, à chaque marée.

2. De 1800 à 1847, la falaise a perdu, par an, 80 centi-

au milieu des flots des débris d'elles-mêmes plus résistants : des aiguilles élancées que la lame ronge en vain, des arcades ogivales, comme celles d'Étretat, qui semblent avoir appartenu à une gigantesque cathédrale écroulée. Mais, d'ordinaire, la falaise *en travail*, comme disent les gens du pays, tombe et se brise avec le bruit du tonnerre. Les rochers bondissent, la mer recule et parfois, comme aux Longues, sous la pression de cette masse énorme, l'ancien rivage effondré se relève du côté du large et forme une digue parallèle à l'écroulement. C'est plus de 3 millions de

mètres devant le phare d'Ailly, et 30 devant les feux de la Hève. En 1200, l'église de Sainte-Adresse était sur un banc éloigné maintenant de 2000 mètres de la côte, qui, ici, a reculé, par an, de $2^m,60$. Les petits ports d'Ault et de Veules ont été comblés par l'écroulement de leurs falaises. — A 2700, 3500 et 5200 mètres du rivage, la sonde a trouvé du lignite; la côte allait donc jadis au moins jusque-là. — Baude, *côtes de Normandie*. On a calculé que la côte, sur une longueur de 220 kilomètres, perdait annuellement une couche verticale de $0^m,33$ d'épaisseur. En septembre 1859, aux Longues, entre Arromanche et Port-en-Bessin, la falaise s'est écroulée sur une longueur de 1200 mètres et une largeur de 25. Cependant, grâce aux travaux de défense qui ont été entrepris, la destruction se ralentit : depuis huit ou dix ans, par exemple, la situation n'a pas changé en face des phares de la Hève.

mètres cubes de débris que chaque année la terre abandonne à la mer. Celle-ci les broie incessamment avec ce gémissement plaintif qui est, au pied des falaises, la triste voix de l'Océan, et elle les réduit en sable et en galets. Les sables emportés par les courants vont au loin. La marée montante jette les uns sur les rivages du Boulonnais, où le vent d'ouest les amoncelle en dunes; la marée descendante emporte les autres dans l'embouchure de la Seine, où ils ont comblé Harfleur, le vieux port normand. La plaine de l'Heure, aujourd'hui en culture, et celle qui est encore en formation au delà d'Harfleur, sous les falaises d'Orcher, sont dues aux mêmes atterrissements. La portion la plus légère de ces sables traverse la baie, et va s'étendre sur la côte du Calvados, en plages immenses, où ne se trouve pas un caillou. Les galets plus lourds ne peuvent dépasser à l'ouest l'embouchure de la Seine, ni à l'est celle de la Somme, mais ils pénètrent dans les échancrures du littoral, rétrécissent chaque année les ports qu'ils n'ont pas encore comblés, et seraient une menace pour le Havre et pour Dieppe, si, à mesure

qu'ils s'amoncellent, on ne les enlevait afin de fournir du lest aux navires. Aussi cette côte, autrefois si commerçante, dépérit. Abbeville ne se relève point, malgré le canal et le chemin de fer qu'on lui a construits. Sa population a augmenté à peine depuis 1698, quand celle du département a triplé. Le Crotoy, tant disputé au moyen âge entre les Français et les Anglais, n'est plus qu'un pauvre bourg à demi enfoui dans le sable. Saint-Valery, port de Guillaume le Conquérant, est désert, et la charrue sillonne la plage où se rassembla la flotte qui porta en Angleterre les 60 000 soldats du vaillant bâtard de Normandie. Le pays de Marquenterre, entre Rue et le Crotoy, était autrefois en grande partie sous les eaux. Dieppe lui-même, la patrie de Duquesne, ressemble-t-il à la ville d'Ango, de Béthencourt, et des hardis marins qui visitèrent le cap de Bonne-Espérance avant Vasco de Gama, et l'Amérique avant Christophe Colomb! Les atterrissements ont diminué la profondeur de son port, où nos grands navires n'entrent plus, et la concurrence du Havre aurait accéléré sa décadence si le récent traité de commerce ne lui

avait valu des importations considérables de houilles et de fontes anglaises.

Cependant, le génie de l'homme a su entrer en lutte avec l'irrésistible puissance de la nature. Il ne l'a pas vaincue directement, mais il a su l'obliger à se vaincre elle-même. En arrière des ports menacés par le sable et par le galet, il a creusé de vastes bassins fermés, à l'entrée, par des écluses, et il y emmagasine aux marées de vive-eau, quand la mer monte de 20 pieds et plus, d'énormes quantités d'eau que les écluses laissent échapper à mer basse, de manière à former dans les ports un puissant courant qui les nettoie et les creuse. La mer est ainsi contrainte de reprendre ce qu'elle avait donné, et d'approfondir le chenal qu'elle avait comblé. Les bassins de retenue et les écluses de chasse sont la précieuse ressource des ports de l'Océan. Ceux de la Méditerranée ne l'ont pas, car cette mer n'a que des marées insensibles. A Toulon, le niveau ne s'élève que de $0^{m},11$.

Les pêcheurs sont cependant encore nombreux sur cette côte, à Étaples, au Tréport, à Saint-Valery, à Fécamp, à Étretat; et la pe-

ite pêche, qui donne l'habitude de naviguer au milieu des récifs et des courants, qui impose la nécessité d'être à la fois, dans la manœuvre, le bras et la tête, est la meilleure école pour les matelots. Il est triste pour nous que la Manche ait si inégalement dessiné ses deux rives. La nôtre, sans ports, sans abri, sans défense et, par conséquent, avec une navigation réduite, fait face à la rive anglaise, qui s'ouvre en bien des points à la mer par de profondes échancrures, et où se trouve le plus grand marché du monde, Londres, avec les plus formidables arsenaux, Plymouth, Portsmouth : toute la force résistante et agressive de l'Angleterre, le Brest et le Toulon anglais en face de Boulogne, de Dieppe et de Fécamp! C'est là notre faiblesse, que Cherbourg ne protége pas assez, malgré son admirable position au milieu de la Manche. Il y a deux cents ans que Richelieu faisait chercher de Calais au Havre un autre Cherbourg, mais nul encore ne l'a trouvé[1].

1. Nous n'avons point de port de refuge dans la Manche, et l'Angleterre en crée trois, à Douvres, à Aurigny et à Portland. Les travaux sont assez avancés à Portland pour

A partir de la Somme, les dunes de sables recommencent, moins larges, moins mobiles, mais tout aussi tristes à l'œil, tout aussi funestes aux navires et aux cités que celles de Gascogne. Leur largeur est souvent de 3 kilomètres, et, comme dans les Landes et sur la côte de Bretagne, elles ont envahi des lieux habités et contraint la population et la culture de reculer devant elles.

Wissant, « autrefois port fameux[1], » où Édouard III descendait encore en 1328 et faisait, après Crécy, élever de grands ouvrages de défense, Wissant n'est plus aujourd'hui qu'un bourg; les deux tiers de l'ancienne ville sont sous le sable. Étaples n'a plus de port. Grâce à la Canche, qui y débouche dans la mer, elle conserve une plage et quelques bateaux de pêche, mais sa baie est féconde en naufrages. Deux magnifiques navires de 800 tonneaux, *le Conqueror* et *la Reliance* s'y sont perdus il y a peu d'années. Amble-

que, dès l'année 1857, un de mes amis y ait vu, dans un coup de vent, plus de 150 voiles du commerce au mouillage et en sécurité.

1. Les antiquaires hésitent entre Boulogne et Wissant, comme port d'embarquement de César.

teuse a eu aussi ses jours de prospérité : Louis XIV y fit travailler Vauban ; Napoléon y creusa un port qui renferma 321 bâtiments de la flottille. De tout cela, il subsiste quelques ruines et des souvenirs. Un jour que, du haut d'un rocher de la plage, Napoléon contemplait la ligne d'embossage de ses vaisseaux et mesurait d'un œil irrité la largeur du détroit, son cheval, répondant à l'impatience de celui qu'il portait, frappa du pied la roche avec tant de violence, qu'il y laissa l'empreinte de ses fers ; du moins on les y montre.

Les dunes touchent à Boulogne, où César s'embarqua, où Napoléon, malheureusement, ne put s'embarquer. Boulogne, seul sur cette côte, s'est défendu contre les sables, qui, au lieu de monter au rivage et dans le port, s'arrêtent en mer, pour former parallèlement au littoral un vaste banc, celui de la Bassure, où, moyennant bien des millions, il est vrai, on pourrait renouveler les merveilles de Cherbourg, et placer à 7 lieues de Douvres une seconde terreur de l'Angleterre [1].

1. Un travail analogue pourrait être exécuté dans la rade du Havre sur la ligne des récifs, qui court parallèlement

Boulogne, au lieu de dépérir, s'accroît tous les jours. Comme pour la fortune du Havre, il y a pour celle de Boulogne une raison physique : par suite de la conformation des lieux, le chenal est d'accès plus facile que celui des ports voisins, et l'élévation moyenne entre la haute et la basse mer y est plus grande d'un mètre, de sorte que les navires y trouvent plus d'eau et y ont plus de temps pour toutes les manœuvres de l'entrée et de la sortie. « Son atterrage n'est pas de ceux qui promettent plus qu'ils ne tiennent; on n'aperçoit du large que les falaises grisâtres, surmontées d'un peu de verdure, mais elles enveloppent la fraîche vallée de la Liane, et la perle est dans l'écaille. Le chenal, avec la courbe gracieuse de ses jetées en charpente, semble s'avancer entre deux profondes colonnades; un large quai, garni de belles constructions, se développe le long du port; la ville s'étage au-dessus, avec un encadrement de grands arbres : elle ressort au milieu des coteaux verdoyants, et les montagnes du haut Boulonnais ferment au loin

au rivage. Malheureusement, les falaises du Havre n'offrent que de mauvais matériaux de construction.

l'horizon. Une ceinture de quinze redoutes, batteries et forts détachés, construits par les soldats du camp de l'an XII, défend les approches de la ville et du port, et sur la hauteur voisine la colonne de la Grande-Armée domine cet ensemble et le couronne de glorieux souvenirs[1]. »

Au nord de Boulogne, les falaises reparaissent un moment; c'est l'extrémité des collines de l'Artois, qui viennent finir aux caps Gris-Nez et Blanc-Nez. Là commence la mer du Nord, que la Norvége et le Jutland, l'Écosse et l'Angleterre, enferment comme un immense canal, et dont les vagues pesantes viennent déferler sur les terres noyées qui s'étendent de Calais au Danemark. A Calais même, sans l'écluse de garde du canal, les hautes marées de vive-eau iraient jusqu'à Saint-Omer.

Toute cette zone, si bien appelée les Pays-Bas, se compose de terrains dont le niveau est inférieur à celui de la haute mer et supérieur à celui de la mer basse. « Plages incertaines, disait un poëte latin, qui tantôt appartiennent

1. Baude, *le Pas-de-Calais*.

à la terre et tantôt à la mer; que le vaste Océan envahit et abandonne tour à tour. » Aussi n'a-t-on pu les conquérir sur les flots qu'avec des travaux gigantesques, en s'aidant des dunes ou des bourrelets de sable formés par la mer elle-même. En preuve de leur ancien état, ces terrains conservent d'immenses marécages, des mers intérieures, dont les unes sont les restes de quelque invasion de l'Océan, qui, dans ses plus furieuses tempêtes, passe par-dessus les digues, comme le jour où il forma le Zuyderzée, qui était anciennement un lac, et celui où il remplit la mer de Harlem, que les Hollandais viennent de dessécher. Ou bien, ce sont les fleuves de l'intérieur, qui apportent tant de limon du haut pays, que leur lit s'en exhausse et que leurs eaux, dépassant le niveau des campagnes voisines, crèvent ou surmontent les digues entre lesquelles il faut les enfermer. Ainsi se forma le Biesboch, où, le 19 novembre 1421, la Meuse engloutit 71 villages et 100 000 habitants. 22 de ces villages sont encore sous les eaux, et longtemps on vit la flèche des clochers pointer au-dessus des vagues de cette mer

nouvelle. Il y a des polders qu'on ne maintient à sec qu'à l'aide de machines à épuisement, mises en action par des moulins à vent, et dont le sol est à 4, 5, même 8 mètres au-dessous des hautes marées ordinaires.

La Hollande est continuellement entre ces deux périls de l'Océan et de ses fleuves. Que la tempête gronde avec le vent du nord et une marée de syzygie, que ses fleuves lui arrivent grossis par les pluies ou que la débâcle des glaces arrête et amoncelle leurs eaux, tous, hommes, femmes et enfants, courent aux digues. On est là ingénieur sous peine de mort.

Sur les côtes de Gascogne, l'homme fixe les sables; ici, il refoule l'Océan, et, pour mettre hors de ses atteintes le sol qu'il a conquis sur lui, il l'exhausse sans relâche. Les écluses des digues laissent passer sur les terres des polders les eaux troubles de la mer ou des fleuves, et ne les leur rendent qu'après qu'elles ont déposé les parties terreuses dont elles étaient chargées.

Sur ces rivages plats et bas, les ports ne peuvent être ni profonds ni nombreux. Nous

y avons Calais et Dunkerque. Dans le premier, la marée ne laisse entrer chaque jour les paquebots que pendant un petit nombre d'heures; le second, situé en face de la Tamise, dans une position où nous aurions tant besoin d'avoir un grand port militaire, ne peut malheureusement recevoir que des frégates. Anvers nous manque, Anvers, le grand port de la mer du Nord, et qui eût été le rival de Londres, si la diplomatie ne l'avait condamné à rester pauvre et inactif, sur un fleuve magnifique, qui communique avec le Rhin et la Seine, et d'où il desservirait la France et l'Allemagne[1].

Ce sol, domaine incertain de l'homme et de

1. Anvers a cependant un grand inconvénient : chaque année, les glaces interceptent la navigation, et les alluvions que l'Escaut forme à son embouchure rendent difficile, pour les grands navires, le passage du fleuve à la mer. Aussi le fret est-il à Anvers plus cher que partout ailleurs, même qu'au Havre. Amsterdam, Rotterdam, Brême, Hambourg et les ports situés sur les fleuves qui débouchent dans la mer du Nord, voient croître incessamment les difficultés de la navigation. Pour y parer, la Hollande vient de supprimer deux bras de mer (le Slœ et l'Escaut oriental), afin de mettre, à l'aide d'un canal et d'un chemin de fer, le port de Flessingue en communication directe avec les villes marchandes de l'intérieur.

l'Océan, fut au moyen âge couvert de cités florissantes. C'était la Flandre, jadis si riche et si fière. Aujourd'hui, la misère la décime. Nos villes des côtes de Picardie et de Normandie sont moins malheureuses. Elles déclinent pourtant, et là se répète le phénomène que nous avons déjà reconnu sur le littoral de la Provence, du Languedoc et du Poitou. Les petites localités s'effacent, l'activité nationale, éparse jadis sur tous les points du territoire, se rapproche et se concentre pour produire de plus grandioses résultats. Ces résultats, nul plus que nous ne les admire. Mais n'y a-t-il pas de regrets à donner à cette vie provinciale qui s'épanouissait si richement dans la vieille Gaule et au moyen âge? Que de splendides monuments qui ne s'élèveraient plus aujourd'hui! Caen, Bayeux bâtiraient-elles encore leurs belles églises? Poitiers ses arènes? Bourges son immense cathédrale? Chartres son église décorée de tout un peuple de statues? Saint-Malo offrirait-il encore de prêter les 30 millions qu'il donna à Louis XIV, ou d'armer 22 vaisseaux à ses frais? Arles, Aix, Narbonne, Provins, Colmar, Sens, un des centres

intellectuels de l'ancienne France, Autun, longtemps sans rival en magnificence et en richesse, Compiègne, cité populeuse et commerçante, Troyes, qui peut-être eut jadis le double de sa population actuelle, déclinent ou se meurent, tandis que Paris gagne 300 000 habitants en cinq ans. Le phénomène est général et ce mouvement de concentration s'opère partout. Londres croît plus vite encore que Paris : il renferme, à lui seul, le neuvième de la population totale de l'Angleterre.

Ainsi quelques foyers actifs reçoivent et absorbent la plus grande partie de la vie générale. La civilisation moderne est comme ces redoutables machines qui vont travaillant d'un puissant et infatigable effort. Autour d'elles, le feu, la fumée, le bruit d'un labeur gigantesque et une armée de serviteurs empressés qui sont accourus de tous les points d'alentour ; au loin, la solitude et le silence.

QUATRIÈME PARTIE

DESCRIPTION

DE LA

SURFACE DU SOL FRANÇAIS

RÉGIONS NATURELLES ET HISTORIQUES

GÉOGRAPHIE MORALE

VI

La Gaule n'a pas de centre géographique. A mesurer au compas, ce serait Bourges qui a joué, en effet, un grand rôle dans la période gauloise, quand Ambigat, maître d'une partie de la Gaule, y régnait; quand Sigovèse et Bellovèse en partirent pour conquérir la haute Italie et la vallée du Danube; quand César faillit y briser sa fortune. Mais Bourges n'est ni une position commerciale, ni une position militaire. Avec l'admirable système hydrographique que la nature lui a donné, la Gaule devait trouver sa capitale, soit sur la ligne de

partage des eaux, vers Langres, Dijon, Nevers ou Autun, soit sur un de ces beaux fleuves qui s'en vont à quatre mers. D'autre part, elle tient trop largement au continent pour que sa capitale ait pu se trouver à l'ouest vers la mer; et les Pyrénées la dispensent de l'avoir au sud. Orléans serait une position centrale. Mais à Orléans rien n'aboutit, pas même une rivière, et pas un grand homme n'en est sorti. Aussi les habitudes y sont restées tout autant exclusives et locales que dans une ville des montagnes. Il peut cependant se glorifier d'avoir arrêté deux fois la fortune des ennemis de la France, celle d'Attila et des lais; le duc de Guise est mort au pied de ses murs. Mais c'est là de la résistance, non de l'action.

Les pays d'où sont parties les principales influences qui ont agi sur la France, comme les plus sérieuses menaces contre son indépendance, sont, dans l'antiquité, l'Italie, dans les temps modernes, l'Angleterre et l'Allemagne. A chacun de ces deux âges de la civilisation, notre pays a eu une capitale différente. Tant que l'Italie resta la reine du monde, Lyon, au

débouché des grandes Alpes, fut l'œil et la main de Rome sur la Gaule; c'est là que s'élevait la statue colossale d'Auguste, entourée des images des soixante cités gauloises. Quand l'empire romain, déjà chancelant, envoya des Césars dans les provinces pour les défendre, Julien se fixa aux mêmes lieux où, quatre siècles plus tôt, s'était tant de fois arrêté le conquérant des Gaules, à Lutèce, afin de s'y trouver, comme lui, à proximité de la Germanie et de la Bretagne, les deux frontières menacées. Là, convergent les principaux cours d'eau, c'est-à-dire les principales routes du nord de la France, et s'étend un terrain fertile, Brie, Beauce, Beauvaisis, Valois, qui forme entre les tristes plateaux de la Champagne, de la Sologne et d'une partie du Perche, l'oasis si bien appelée par nos pères l'Ile-de-France.

Pendant vingt ans, Clovis domina de l'Escaut à la Loire. Paris était au centre, il s'y arrêta. L'Aquitaine, conquise plus tard, ne fut pour lui et pour tous les Mérovingiens qu'une possession extérieure, comme la Souabe, la Thuringe et la Bavière. Le vrai centre, à leurs

yeux, était si bien Paris, où ils trouvaient les souvenirs, les traditions, les monuments des empereurs et du chef de leur race, qu'en partageant le royaume, les fils de Clovis refusèrent de partager Paris. Hugues Capet et ses ancêtres y régnèrent comme comtes avant d'y régner comme rois. Le berceau de la première et de la troisième race devint et est resté la capitale de la monarchie.

Comme autour du noyau se trouve le fruit, autour de Paris se forma le royaume. Les Capétiens, longtemps réduits à la possession de l'Ile-de-France, allèrent, depuis Louis le Gros, arrondissant à chaque règne le fief royal, si bien qu'à la fin la France entière y entra. Paris, qui avait protégé leur faiblesse, partagea leur grandeur. « Il avait été à la peine, disait Jeanne d'Arc de son étendard, en le portant au sacre de Charles VII, il est juste qu'il aille à l'honneur. »

Depuis que la France est constituée, il n'y a pas eu de grande invasion par les Pyrénées; il y en a eu quatre par la Provence qui toutes quatre ont échoué, aucune par les Alpes, une seule par le Jura : j'omets 1814. Mais par

le Rhin, la Meuse, l'Escaut et la Manche, que de fois ne sont pas venus Impériaux, Espagnols et Anglais! Charles-Quint a pénétré jusqu'à Meaux, Philippe II jusqu'à Saint-Quentin, des cavaliers hollandais jusqu'à Saint-Cloud, le duc de Parme a couru toute la Normandie, et un roi d'Angleterre a été proclamé roi de France à Vincennes. Le point vers lequel se dirigeaient toutes les menaces a été naturellement celui où s'est porté tout l'effort de la résistance, toute l'activité, toute la vie nationale. C'est à Paris que la France s'est reconnue France, parce que c'est là que la nationalité a été le plus sérieusement mise en péril.

Paris est situé sur la Seine, fleuve aux paisibles allures et facilement navigable, qui tombe dans la Manche en face de l'Angleterre, et qui naît non loin des lieux d'où la Saône se dirige vers la Méditerranée, en face de l'Italie. Il se trouve donc sur la plus grande voie de navigation fluviale que la France possède; c'était un immense avantage pour sa fortune commerciale. On peut de là surveiller à la fois la Manche et le Rhin, et tenir dans Orléans

la clef du Midi, c'est donc aussi une position politique et militaire, où le gouvernement central du pays a dû naturellement s'établir. Mais, depuis que notre frontière a reculé jusqu'à la Meuse, Paris est trop près de l'invasion. Placé au débouché de douze vallées qui viennent des Ardennes, du plateau de Langres et de la Côte-d'Or, il est au centre d'un cercle dont l'ennemi peut occuper la demi-circonférence orientale pour descendre sur lui par tous les rayons, comme les alliés l'ont fait en 1814. Aussi s'est-on décidé à le couvrir de formidables ouvrages pour mettre enfin un bouclier sur le cœur de la France.

Toutefois, une disposition singulière du terrain favorise notablement la défense. Toutes ces vallées qui descendent sur la capitale sont coupées transversalement par des bourrelets ou crêtes saillantes qui tournent, parallèlement les uns aux autres, autour de Paris, leur centre commun, et qui offrent autant de positions militaires. Sur le premier, en effet, que la Seine coupe près de Fontainebleau, sans l'empêcher de se continuer jusque derrière Versailles, se trouvent les champs de bataille

de Montereau, de Nogent, de Sézanne, de Vauchamps, de Montmirail, de Champaubert, d'Épernay, de Craonne, de Laon, et un peu plus loin celui de Saint-Quentin; près du second, Troyes, Brienne, Vitry-le-Français, Sainte-Menehould, Valmy; près du troisième, les défilés de l'Argonne; sur le quatrième, Bar-sur-Seine, Bar-sur-Aube, Bar-le-Duc, Ligny; près du cinquième, Châtillon-sur-Seine, Chaumont, Toul, Verdun; le sixième est formé par les coteaux élevés qui s'étendent de Langres à Metz, Thionville, Longwy, Montmédy et Mézières. Mais ces plis du calcaire jurassique ne franchissent pas l'Oise, au delà de laquelle ne se trouve jusqu'à la mer aucune ligne de défense naturelle.

Voilà bien des raisons pour expliquer la fortune de Paris; nous en trouverons d'autres, prises dans la conformation générale de la France.

Si l'on néglige les deux vallées du Rhin et du Rhône, qui ne sont pas dans le sens général du territoire français, c'est-à-dire inclinées vers l'Océan, la géologie et l'histoire partage-

ront le reste du pays en quatre groupes qui se correspondront chacun à chacun. Le massif volcanique de l'Auvergne, auquel répondra le terrain granitique de la Bretagne et de la Vendée, le bassin crayeux de Paris, qui a son semblable dans le bassin crayeux de Toulouse et de Bordeaux. Entre ces quatre groupes géologiques, court une large bande de calcaire jurassique qui trace sur la surface de la France une figure dont la forme est presque celle d'un 8 incliné et ouvert par en haut, la Manche ayant emporté sa partie supérieure. Au nord, cette bande enveloppe et domine le large bassin de Paris par Mézières, Metz, Langres, Auxerre, le Blanc, Angers et Caen. Sa partie inférieure ou méridionale contourne par Cahors, Milhau, Montpellier, Privas et Lyon, le pied du massif granitique de l'Auvergne, contre lequel elle s'appuie. Le point de jonction se trouve vers Poitiers et Auxerre, dans le Poitou et la Bourgogne, deux autres provinces qui se répondent aussi l'une à l'autre.

Les deux parties principales, et comme les deux pôles opposés de la France, le dôme de

l'Auvergne [1] et le bassin de Paris, sont tous deux circulaires, mais présentent des structures diamétralement contraires. L'un est en relief et se maintient longtemps à une hauteur moyenne de 750 mètres, l'autre est en creux [2] et s'abaisse, par l'est, le nord et le sud, jusqu'à n'avoir plus à Paris même que 34 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Vers celui-ci, tout converge,

1. En y comprenant ses dépendances naturelles : Bourbonnais, Marche, Limousin, Beaujolais et Forez, Velay, une partie du Vivarais et du Gévaudan, le reste des Cévennes et même une partie des côtes du Morvan. (Beudant, *Géologie*, p. 272. Cf. Dufresnoy et Élie de Beaumont, t. I, p. 24.) Le groupe granitique du Limousin et de l'Auvergne conserve une hauteur assez constante de 750 mètres.

2. L'intérieur du bassin de Paris est rempli par une succession d'assises concentriques, comparables, dit M. Élie de Beaumont, à une série de vases semblables qu'on ferait entrer les uns dans les autres, de manière que le bord du second dépassât celui du premier, et ainsi de suite. — Voici, en tournant autour de Paris, l'élévation des lieux au-dessus du niveau de la mer : Orléans, 117 mètres; son plateau, 166; Blois, 80; Chartres, 150; Saint-Germain, 96; le château de Versailles, 176; Montlhéri, 136; Montargis, 85; Troyes, 101; Auxerre, 199; Montmirail, 166; Chaumont, 378; Langres, 445; Épinal, 317; Toul, 193; Verdun, 172; Nancy, 197; Metz, 148; Bar-le-Duc, 185; la colline au nord-est de Rocroy, 585; Châlon et Reims, 109; Laon, 156; Saint-Quentin, 96; Cambrai, 69; Amiens, 41. La pente de la Seine est marquée par les points suivants : sa source, près de Chanceaux, 435 mèt.; à Troyes, 101; au canal du Loing, 56; à Corbeil, 45; à Paris, 34, à Rouen, 8

population et lumières; c'est le pôle attractif. De celui-là tout s'échappe, routes et vallées, hommes et rivières, pour descendre dans toutes les directions; c'est le pôle répulsif. Le premier est devenu la capitale du monde civilisé; le sang et la vie de la France y affluent, mais aussi les passions et les vices qui donnent à l'existence une surexcitation fiévreuse et ne laissent pas se perpétuer les générations, de sorte que ce qu'il y a de plus rare à Paris, ce sont de vieilles familles parisiennes. Le second, pauvre, sauvage, et chaque année abandonné d'une partie de ses enfants, garde, au milieu de sa nature âpre et salubre, un sang riche et fécond, avec son vieil idiome et ses antiques coutumes.

Dans ces migrations que la pauvreté lui impose, l'Auvergnat emporte le caractère qu'il a pris dans ses montagnes, parfois violent, mais toujours laborieux, opiniâtre et d'une persistance qui ne s'altère pas plus au contact des mœurs étrangères que le granit de ses rochers au contact des agents extérieurs. Au milieu de la foule, il s'isole pour se rapprocher des siens, et tous forment, dans nos villes, une

colonie qui jamais n'oublie le pays, ni ses fêtes, ni ses plaisirs, ni sa langue, et où entrent bien rarement des femmes d'une autre race. Aussi l'Auvergne, par sa constitution géologique et par le caractère que le sol a donné à ses habitants, a été pour la France ce que la Suisse est pour l'Europe, une sorte de forteresse centrale. C'est elle qui a été le foyer de la résistance contre Rome et César.

Devenue, après la conquête, profondément romaine, elle a été, avec l'Armorique, la dernière des provinces gauloises à se soumettre aux Barbares. L'invasion anglaise, qui venait du midi, n'a pu l'entamer. Richard Cœur de Lion fut tué au pied d'un château du Limousin; mais par ses longues vallées de la Vienne, de la Creuse, de l'Allier et de la Loire, toutes tournées vers le nord, elle s'ouvrait au-devant de la domination et de l'influence françaises. Quelques-unes de nos familles les plus nationales, celles de Bourbon, de Turenne, de Villars et de la Fayette, un de nos généraux les plus populaires, Desaix, un grand pape, Sylvestre II, le premier Français qui se soit assis dans la chaire de saint Pierre, et le vénérable

chancelier de L'Hôpital, sont sortis de cette région.

A l'Auvergne répond géologiquement la péninsule armoricaine, plateau granitique, aride et triste comme les hauteurs du massif central[1], mais comme lui bordé de vertes prairies, que nourrissent les brouillards de la mer. La Bretagne a aussi ses annexes, le Cotentin et la Vendée, où se présentent les mêmes phénomènes géologiques. Le sol de la Vendée, comme celui de la Bretagne, appartient au terrain primitif, et sa direction générale est la même, du sud-est au nord-ouest. Toutes deux ont les vallées sans nombre du Limousin et de l'Auvergne, leurs mille ruisseaux, leur sol aride sur les hauteurs, fécond au bas des coteaux, en un mot, toutes les causes physiques qui isolent les populations et leur donnent,

1. Le sol, formé par la destruction des granits et des roches feldspathiques, produit à peine du blé noir. Le terrain de transition, beaucoup plus fertile, donne, dans quelques circonstances, des récoltes abondantes, et les pâturages y sont toujours excellents, excepté dans les parties formées par le grès. Sur ce sol, ordinairement maigre, croissent à profusion les ajoncs et les bruyères rabougries. (*Explication de la Carte géologique de la France*, I, 239.)

avec un ardent amour du sol natal, un caractère à part, persistant et réfractaire, qui semble aussi indestructible que leurs mœurs, leur langue et leurs sombres monuments de granit. Cependant, sous l'action des siècles, le granit lui-même se décompose, la langue aussi recule insensiblement. Ici-bas, rien n'est immuable, pas même la mort.

La Bretagne et l'Auvergne sont deux grandes îles continentales; mais, considérée dans son ensemble, la Bretagne présente deux plateaux se dirigeant de l'est à l'ouest, et séparés par deux crêtes rocheuses, les monts d'Arrée et les montagnes Noires, que les Bretons appellent le Kein-Breiss, l'échine de Bretagne. Entre elles s'étend une vallée longitudinale, qui se prolonge de la rade de Brest aux limites du bassin de la Vilaine. Malheureusement, il n'y a point de fleuve au fond de cette vaste dépression, seulement des landes arides et pierreuses qui rejettent toute la vie de la Bretagne sur les côtes. Du haut de ses montagnes, l'Auvergnat voit se dérouler au loin de riches pays; du haut de ses collines, sous son ciel gris et bas, presque toujours chargé de nuages pe-

sants que le vent d'ouest lui apporte, le Breton ne voit que la houle menaçante d'une mer orageuse. L'un court à ces villes qui l'appellent, l'autre s'assoit, morne et mélancolique, sur ces grèves désolées, où viennent mourir les vagues, « ses tristes et gémissantes amies. »

La pente de l'Auvergne est vers Lyon, Paris, Bordeaux; de là les habitudes nomades et les voyages périodiques de ses habitants, qui descendent joyeusement de leurs montagnes, mais retrouvent avec plus de joie encore l'air pur, les larges horizons, le soleil radieux du pays natal et les costumes aux vives couleurs, les danses animées, les fêtes bruyantes. Pas un fleuve de la Bretagne ne verse ses eaux à l'intérieur de la France, et rarement ses enfants vont y chercher un séjour plus riant et une vie moins rude. Sa pente, dans toutes les directions, est vers la mer. Les populations y sont accourues, les villes se sont assises sur le rivage, et le centre est resté désert. La Bretagne, a-t-on dit, est un cadre brillant dont le fond est triste; un moine, dont l'épaisse chevelure avait été largement tonsurée, la com-

parait plus prosaïquement, mais avec autant de vérité, à sa couronne monacale. Les Gaulois eux-mêmes l'appelaient le pays de la mer, *àr mor*, d'où les Romains ont fait Armorique. Aussi la mer est-elle devenue la seconde patrie du Breton, et les deux pays avec lesquels il a eu et garde encore le plus de relations sont, au delà de la Manche, l'Angleterre, au delà du golfe de Gascogne, l'Espagne.

Un siècle avant notre ère, les hommes du Morbihan possédaient déjà une flotte puissante. Ils eurent, comme les Arvernes, l'honneur d'une lutte acharnée contre César, et tous les conquérants de la Gaule, Francs, Northmans, Anglais, durent compter avec eux quand ils voulurent toucher à leur chère indépendance. Nulle province n'est géographiquement plus séparée de la France, et n'a résisté davantage à l'attraction centrale : plus de 80 000 enfants n'y savent pas encore un mot de français; nulle non plus n'a compté autant de génies fiers et libres, et dans aucune la géographie n'explique mieux l'histoire ainsi que le caractère des populations.

Quand la tempête soulève les vagues et en

fouette avec fureur cette pointe extrême de notre continent, vraie côte de fer qu'elle voudrait détruire et qui lui résiste, le bruit du choc des flots contre le granit de Penmark, les écueils de Glenant ou les îles désertes de Bréat, s'entend à plusieurs lieues de la côte. Des hurlements lugubres se mêlent parfois aux sifflements de la tempête : ce sont les plaintes des loups marins que la mer a délaissés sur les rochers et que la marée reprendra. A la pointe de Ratz, d'où se voit l'île druidique de Sein, séjour de vierges redoutées qui commandaient, disait-on, à la tempête, ces voix sinistres de la nuit et de la mer prennent un caractère étrange. On est là près de la baie des Trépassés, et le voyageur effrayé croit les voir sortir de leur liquide tombeau pour lui demander une prière et une sépulture en terre bénite. Comment le Breton ne serait-il pas triste et superstitieux? toute la nature autour de lui gémit et parle.

Il est dur aussi, car il vit entre deux marâtres, la terre qui le nourrit à peine, la mer qui si souvent brise son navire et emporte femmes et enfants, quand ils viennent cher-

cher le varech, l'engrais providentiel de leur pauvre champ. L'homme du midi a du moins, pour égayer sa misère, l'air splendide et doux qui l'enveloppe. Le lazzarone de Naples s'habille d'un rayon de soleil, et au besoin quelques fruits, poussés sans culture, lui suffisent. Il est riche et heureux, parce qu'il est sans besoins. Combien le Breton n'est-il pas condamné à en avoir, sous son ciel humide et sombre ! Pendant des siècles, on l'a vu, comme ces oiseaux de proie que l'odeur de la mort attire, accourir au rivage, dans la tempête, lorsqu'un navire était en perdition, non pour le sauver, mais pour assurer le naufrage, allumer des fanaux trompeurs qui conduisaient sur des écueils, et rejeter à l'abîme le naufragé que l'ouragan avait du moins jeté à la terre. Un vicomte de Léon disait en montrant un rocher caché sous l'eau : « J'ai là une pierre plus précieuse que celles qui ornent la couronne des rois. » Elle lui rapportait davantage : bon an, mal an, dix ou quinze naufrages dont il profitait ; tout ce que la mer rendait était à lui, les naufragés fussent-ils arrivés à la côte avec les épaves.

Regardez aux monuments de ce peuple et vous trouverez dans l'œuvre comme dans l'ouvrier ce caractère de tristesse, de force ramassée et de forme pesante. Quelle en est la cause? la nature des matériaux employés. Avec le granit, point de légèreté ni d'élégance, mais des constructions lourdes et massives, sur lesquelles n'ont pu courir le ciseau et la fantaisie de l'artiste. Il faut beaucoup de temps et de peine, ce qui représente beaucoup d'argent, pour donner au granit des arêtes aussi vives qu'à la pierre calcaire, parce que les cristaux dont il est composé se détachent sous l'action des instruments, suivant leurs faces de clivage et non pas selon le plan voulu par l'artiste. L'architecture des contrées granitiques a donc un caractère exceptionnel, des formes plus sévères, des moulures moins fines, une décoration moins riche et par conséquent un aspect plus triste. C'est une des mille harmonies que j'essaye de montrer entre la nature et l'homme, non comme on l'a fait souvent dans le seul intérêt de la poésie et de l'art, mais pour y voir la relation de la cause à l'effet.

Le Vendéen, peu sollicité par l'Océan qui,

sur ses plages basses et sans ports, recule lui-même devant la vase qu'il apporte, voyage moins encore que le Breton. Le voisinage de la mer et quatorze rivières, dont pas une n'est navigable, lui donnent de riches prairies; mais pour parquer les troupeaux, il a coupé ses vallons et ses herbages de haies vives, du sein desquelles sortent çà et là des arbres, le coudrier, l'aubépine, le chêne, le châtaignier, qui donnent au pays un aspect boisé et pittoresque. Le long de ces haies, bordées de fossés profonds et qui cachent des chaumières aux toits bas, courent des sentiers étroits et sombres. De là le nom du pays, le *Bocage*, inextricable réseau de ruisseaux tortueux, de chemins ombragés et creux, entre des talus à pic où le meilleur guide s'égare, où à chaque pas peut se placer une embuscade. Que de sang y a coulé! Ces haies ont été des remparts, ces arbres des forteresses. Du milieu des branches, le Vendéen épiait l'arrivée des bleus, et vingt fusils éclataient là où l'on venait d'entendre les oiseaux chanter. Naguère on a trouvé dans le tronc d'un chêne un squelette debout, tenant encore entre les bras son long fusil : un

blessé sans doute réfugié là et à qui la force a manqué pour sortir de son tombeau.

Résistance aux influences extérieures, aux idées comme aux armes de l'étranger, tête dure, caractère de fer, amour de toutes les choses du passé, coutumes et langue, religion et organisation sociale, voilà les traits principaux du génie breton et vendéen. La nature du sol et la situation géographique n'y sont-elles pour rien? Qu'on suive dans la péninsule armoricaine et le Poitou les limites du terrain granitique, et on marquera les limites que n'a pu dépasser l'insurrection vendéenne. Les routes stratégiques de Napoléon ont ouvert le cœur de la Vendée et modifié déjà son esprit, en faisant circuler l'air et la vie générale sous la voûte épaisse de ses bois. Les chemins de fer causeront une semblable révolution en Bretagne [1].

Comme le Breton et le Vendéen, l'Auvergnat répugne au service militaire. En 1816,

1. Cette terre, la plus vieille de l'Europe, et où les idées meurent si lentement, nourrit encore un arbre qui fut le compagnon des druides, et qui est le vétéran des végétaux de la France. Dans la commune de Pommeraie, près de Beaupréau, se trouve un chêne qui a quinze mètres de

lors de la formation de la légion du Cantal, le département ne put fournir assez d'officiers pour compléter les cadres, et en 1845 il comptait 589 insoumis. Le Puy-de-Dôme en avait 292, la Corse 253, la Loire 232, la Haute-Loire 472, et l'Aveyron 251 ; c'est-à-dire que, dans la région centrale, les réfractaires étaient beaucoup plus nombreux même que dans la péninsule armoricaine. Pour dernière ressemblance, l'Auvergne, à la fin de l'Empire, était toute royaliste. Deux écrivains qui ont le plus audacieusement prêché le retour à l'ancien régime, MM. de Montlosier et de Bonald, étaient l'un de Clermont-Ferrand, l'autre de Milhaud.

Si la Bretagne répète l'Auvergne, le bassin de la Garonne répète celui de la Seine. A ces deux grandes régions montueuses et réfractaires, qui coupent la France de l'est à l'ouest, sont opposées, au nord et au sud, deux grandes vallées attractives et expansives. Pour elles

tour, et à qui l'on donne vingt siècles d'existence. D'autres chênes du même âge existent en Bretagne ; on en voit un aussi qui a un nom, la *Cerve*, dans la forêt de Brothone (Eure), et un autre près de Saint-Palais (Basses-Pyrénées).

aussi, même sol, mêmes produits, blés et vins, seulement la Champagne du sud se trouve à l'ouest, sur les collines calcaires du Bordelais, et ce qui est un contraste tout favorable au grand bassin du nord, la vallée de la Garonne finit par des landes et des marais sur un océan immense et vide, tandis que celle de la Seine se termine par notre plus riche province qu'un étroit canal sépare de l'Angleterre, le centre industriel et commercial du monde. Les landes de Gascogne sont plus tristes que la Bretagne, parce qu'elles sont encore plus stériles, et n'en ont pas la sombre grandeur; mais dans la Normandie sont ouvertes et coulent à pleins bords toutes les sources de la richesse des nations : l'agriculture, l'industrie et le commerce, les pâturages, les usines et les ports. Les mines seules lui manquent : en échange, elle a la beauté élégante et gracieuse de ses molles collines et de son fleuve que vous admirerez, même au retour de longs voyages, soit que vous suiviez le cours tranquille et lent de la Seine au milieu des îles nombreuses qu'elle contourne, soit que, du haut de la falaise de Quillebeuf, vous la voyiez lutter avec une mer

furieuse, tandis qu'au loin le soleil perce de ses rayons d'or les nuages amoncelés, ou inonde de feux empourprés et d'une lumière resplendissante sa couche de l'Océan, où il va reposer.

Dans ces deux bassins encore de la Garonne et de la Seine, mais sans un succès égal, même activité littéraire, même ambition politique. En tout, le midi devance le nord, puis se laisse distancer. La Seine coulait obscure et inutile entre des rives marécageuses que la Garonne portait déjà sur de nombreux navires les denrées de *Narbo Martius* et baignait les murs d'une métropole politique et religieuse des Gaulois, l'antique *Tolosa*. Ici, l'histoire domine la géographie. Dans l'antiquité, c'est du midi que venait la lumière et tous les pays riverains de la Méditerranée en étaient inondés, grâce à ces quatre foyers d'activité féconde placés sur ses bords : Athènes et Tyr, Rome et Carthage. L'invasion des Barbares change les pôles du monde : le midi baisse, le nord s'élève et la puissance y passe. Au moyen âge, l'équilibre est déjà rétabli. Cependant, Bordeaux et Toulouse éclipsent encore Paris et Rouen; les troubadours sont les

maîtres des trouvères, et si un homme du nord, Godefroy de Bouillon, est, par ses vertus et son mâle courage, le chef de la première croisade, un homme du midi, Raymond de Saint-Gilles, est, par ses richesses, en état d'acheter tous les croisés.

Mais tandis qu'aux bords de la Seine le rôle des ducs de France, passés rois, se précise et s'étend, celui des rois d'Aquitaine, déjà réduits à n'être plus que comtes de Toulouse, s'obscurcit et s'embarrasse. Celui-ci ne sait plus s'il est Espagnol ou Français, catholique ou manichéen; celui-là devient le redresseur des torts, le défenseur des communes, l'avoué des monastères, le fils aîné de l'Église et le signe vivant de la nationalité que l'Allemand menace à Bouvines, l'Anglais à Taillebourg, et qu'il vainc tous les deux. Dès lors, les événements se précipitent. Sur ces riches contrées où la vie est si douce, la foi si chancelante, passe un vent terrible qui porte la désolation et la mort. C'est du nord qu'il souffle, c'est un baron de l'Ile-de-France qui étouffe dans son gantelet de fer cette fleur brillante et fragile. Après ce grand désastre, la question est tranchée. Tou-

louse obéira à Paris; la langue d'oc se perdra dans la langue d'oïl; l'art roman disparaîtra devant l'art gothique: *In Tiberim defluxit Orontes.*

Elle a rendu les armes, cette grande province, mais, dans sa défaite, elle garde un orgueil immense, se souvenant des jours où elle créait une hérésie puissante qui troubla le monde catholique, et une littérature nouvelle qui alla réveiller dans le Nord, jusqu'au fond de l'Allemagne, la poésie muette encore ou toute honteuse et craintive, au milieu de ces rudes hommes d'armes qui ne voulaient entendre que le sifflement des flèches et le bruit martial des lances se brisant contre les boucliers. En signe de cette indépendance tant rêvée, elle garda jusqu'à la Révolution ses états provinciaux; elle continue dans ses jeux floraux les cours d'amour, et elle couronnait naguère Jasmin, son grand poëte provincial, aussi fièrement que Rome couronnait Pétrarque ou le Tasse au Capitole.

L'aspect seul des deux grandes villes de la Garonne montre leurs prétentions et leur caractère. Au lieu de construire des usines, Bor-

deaux vise à se donner l'aspect monumental d'une capitale d'empire[1]. Il bâtit des hôtels, des places publiques, un théâtre qui effacent ceux de Paris, et Toulouse décore de sculptures jusqu'à ses plus humbles maisons. Naguère, avec ses bustes et ses moulures en terre cuite, elle croyait inaugurer l'avénement d'une nouvelle renaissance, de même qu'elle donne le nom pompeux de Capitole à son hôtel de ville, qui n'a ni les cent marches du temple du Jupiter romain ni rien d'antique, si ce n'est le profil de Bonaparte gravé sur son fronton. Mais sous ce beau ciel la parole est abondante, l'exagération facile, habituelle. « Un gascon, dit un proverbe du pays, peut se dédire trois fois. » L'esprit, trop vif, s'échappe en saillies plutôt qu'il n'est contenu et concentré pour les grands travaux. Il y a du Rivarol dans tous les hommes distingués de ce pays. L'art, la littérature, sans être jamais sévèrement traités, sont la distraction habituelle. L'agriculture, le commerce ne viennent qu'après, et l'industrie, la grande force des temps moder-

1. Bordeaux a 31 grands édifices publics, dont 8 églises, 3 hospices, etc.

nes, suit de bien loin, d'un pied boiteux. Moissac, Montauban, Toulouse, sont les seules villes industrielles de la vallée de la Garonne. Car, à l'action, on préfère ici la parole, à l'existence laborieuse et sévère du négociant de Marseille et du Havre, ou de l'industriel de Rouen, de Tarare et de Mulhouse, les fêtes et les spectacles, l'élégance des habitudes et les grands airs qui contrastent avec l'éternelle plainte de Bordeaux sur sa décadence et sa ruine. De ses 100 000 habitants il n'est sorti qu'un seul général, Nansouty; encore n'a-t-il fait qu'y naître, sa famille venait d'ailleurs; de Toulouse, pas un. Mais que d'avocats, de journalistes, d'hommes de lettres et de ministres! Depuis plus de deux siècles, les hommes du Midi sont nos maîtres, à commencer par Henri IV pour finir par Napoléon. C'est comme dans la monarchie constitutionnelle, Paris règne, le Midi gouverne[1].

L'Ile-de-France n'eut jamais cet éclat scintillant; jamais non plus, chose remarquable,

1. Du Midi sont venus, dans les derniers temps, Talleyrand, Cambacérès, Sieyès, Mirabeau, MM. de Sèze, de Villèle, de Peyronnet, de Polignac, Lainé, Portal, Ducos, Decaze, Montbel, Salvandy, Martignac, Thiers, Guizot, etc.

ces libertés étroites et jalouses que le Languedoc sut se faire reconnaître. Là, assez de féodalité pour exercer et tenir en haleine la royauté naissante, pas assez pour l'étouffer; peu de communes et pourtant beaucoup de villes; point d'états provinciaux; seulement des franchises locales, trop précaires pour n'avoir pas besoin de s'abriter sous des libertés générales. En un mot rien de spécial ni d'exclusif. C'est bien dans cette région sans obstacles géographiques, où ni le sol ni la population n'ont des traits à part, où tout arrive par la pente du terrain, comme par l'attraction des idées, que s'est formé le vrai caractère de la France, généreux et sympathique, parce que là tout s'est mêlé et se mêle incessamment, rationaliste et critique, les contrastes provoquent l'examen; léger et pourtant enthousiaste, comme l'ont prouvé les croisades et la Révolution, toutes deux accomplies surtout par des hommes du Nord.

L'Ile-de-France, le cœur du pays, est bordée à l'ouest, du côté de l'Angleterre, par notre plus riche province, la Normandie, mais est couverte à l'est et au nord, du côté de l'inva-

sion, par deux populations batailleuses et vaillantes, et si éminemment françaises que l'une, en Champagne, n'a point de patois, quelque effort qu'on ait fait pour lui en trouver un, et que l'autre, en Picardie, parle encore au fond de ses villages la langue d'Oïl du quatorzième siècle.

Excepté le point par où la Champagne touche à la Meuse, du côté de Mézières, sa pente uniforme est vers Paris. Mais elle a trois sortes de sol : à l'ouest une zone très-fertile, la Brie ; au centre une immense plaine de craie, onduleuse et plissée comme la surface d'une mer tranquille dont les grandes et longues vagues se seraient doucement étendues et solidifiées, mais aride, sans bois ni moisson, et abandonnée en grande partie à la vaine pâture : le pin sylvestre, l'arbre des calcaires pauvres, comme le pin maritime est celui des dunes, y poussent même misérablement. La vigne pourtant y vient à merveille sur les cotaux qui s'étendent de Reims à Châlons, vin léger, qui doit presque autant à l'industrie des habitants qu'au sol qui l'a donné. A l'est, les terrains se relèvent en collines, portent d'épaisses forêts et renferment d'excellent minerai de fer; on sent qu'on ap-

proche de l'Argonne et de l'Ardenne. De nombreux cours d'eau, avant de descendre sur Paris, courent parallèlement à ces montagnes, de manière à former plusieurs lignes de défense. La Gaule fut sauvée d'Attila et des Huns dans les plaines de Châlons, la France le fut de la coalition à Valmy; elle l'eût été encore à Arcis-sur-Aube, en 1814, de l'Europe entière, sans l'écrasante supériorité du nombre. Au moyen âge, un comte de Champagne avait défendu la couronne de saint Louis et ce grand fief était entré de bonne heure dans la maison de France.

Cinq rivières navigables, la Seine, l'Aube, l'Yonne, la Marne et l'Aisne arrosent et facilitent son commerce. Les foires de Troyes étaient autrefois célèbres; les manufactures de Reims et de Sedan le sont aujourd'hui; et malgré leur renom fâcheux, quant à l'esprit, les Champenois nous ont donné un grand nombre d'hommes illustres. Une bonne partie de ces fabliaux caustiques, de ces contes salés, où les puissants du jour étaient joyeusement pris à partie, sont nés dans la Champagne.

La Flandre, à demi allemande par ses origines et de bonne heure anglaise par ses intérêts, a toujours été au nord notre grand embarras. Heureusement, entre elle et nous s'étendait une province dont les enfants à défaut de bonnes murailles, présentaient à l'ennemi de vaillantes poitrines, la Picardie et le Boulonnais. De là partirent le prédicateur et le plus illustre chef de la première croisade, Pierre l'Ermite et Godefroy de Bouillon. Le premier qui planta sa bannière sur les murs de Jérusalem était un Picard, le sire d'Estourmel, dont la race inscrivit sur son écu la devise : « Vaillant sur la crête. » A Bouvines, les milices de la province contribuèrent à la victoire, comme leurs descendants ont tant aidé, en 1793, à repousser l'invasion; à Crécy, à Azincourt, elles partagèrent la défaite, et Jeanne Hachette ne fut pas la seule héroïne qui sauva sa ville : Marie Fourrée, à Péronne, Becquétoile, à Saint-Riquier, firent la même chose. A Amiens, les femmes combattirent pour l'établissement de la commune.

Tant de batailles ont donné à cette population de notre vieille frontière, lente pourtant

dans ses allures, un caractère colérique qui se marque par la révolution communale sortie principalement de cette province, et une obstination, une ténacité dans les mœurs qui ont eu à leur tour deux effets. D'un côté, ce peuple a beaucoup gardé de ses vieilles coutumes : au siècle dernier, on trouvait encore à Moreuil les pleureuses antiques le jour des funérailles, et çà et là quelques restes des superstitions druidiques et des fêtes burlesques du moyen âge; d'une autre part, dès que l'industrie s'est établie chez lui, il a montré une puissance de travail, une âpreté au gain qui ont fait sa prospérité industrielle et commerciale. Du reste, point d'imagination, partant peu de poésie et de légendes populaires, même peu d'art, quoiqu'ils aient deux chefs-d'œuvre de l'architecture ogivale, la nef d'Amiens et le chœur de Beauvais. Mais des hommes d'action et de pratique, des soldats, des généraux, des jurisconsultes et deux révolutionnaires en théologie et en philosophie : Calvin et Ramus.

Les pays que la Garonne et la Seine arrosent ne sont pas les seuls en France qui se ré-

pondent par la géologie et par l'histoire. Il en est de même du Poitou et de la Bourgogne. Leur ressemblance géologique est telle, que l'aspect de l'une rappelle en maint endroit l'aspect de l'autre. Mêmes destinées aussi et même rôle dans la formation de la nationalité française. Le Poitou est le grand chemin de l'ouest, la Bourgogne le grand chemin de l'est. Par l'un, communiquent les bassins de la Garonne et de la Loire; par l'autre, ceux de la Seine et de la Saône. Poitiers comme Autun fut, au temps de Rome, une des plus brillantes cités transalpines, au quatrième siècle, la première école chrétienne des Gaules, au sixième, le dernier écho des muses latines. Saint-Hilaire, qui soutint le grand combat contre l'arianisme, et le poëte de sainte Radegonde, Fortunat, y furent évêques. Au moyen âge, Poitiers effaça quelque temps Paris et Toulouse. A la brillante cour de ses comtes affluèrent les chantres nouveaux, les maîtres en la gaie science. Guillaume VII, qui conduisit 100,000 hommes à la terre sainte, fut lui-même bon troubadour, et nous avons encore de ses vers. Il était aussi bon chevalier d'armes, mais de mœurs lé-

gères, et, dit un vieil écrivain, courut longtemps le monde pour tromper les dames. « Quand te corrigeras-tu? lui disait un jour l'évêque d'Angoulême. — Quand tu peigneras ta chevelure. » L'évêque était chauve.

Éclat, puissance, renommée, rien ne manquait à ces princes. « Qui t'a fait comte? demande Hugues Capet à l'un d'eux armé contre lui. — Qui t'a fait roi? » répond fièrement le vassal. Mais le Poitou, resserré entre les deux masses granitiques de l'Auvergne et de la Bretagne, barré par la Loire et la Garonne, n'avait pas d'expansion possible. Si sa position lui interdisait le rôle d'un grand centre, elle lui donnait une sérieuse importance militaire. Là, en effet, se sont rencontrés les Francs de Clovis et les Visigoths, ceux de Charles Martel et les Arabes, le roi Jean et le prince Noir, les ligueurs et les calvinistes. On y a bien souvent gagné ou perdu l'Aquitaine, mais toujours au profit des maîtres de la Seine et de la Garonne.

La Bourgogne peut être un grand champ de bataille. C'est près d'Auxerre que trois armées venues de l'ouest, de l'est et du sud, ont

décidé, entre les fils de Louis le Débonnaire, la question du démembrement de l'empire carlovingien. Mais elle n'a point de retraite où la guerre civile puisse s'établir et durer. Le Poitou, au contraire, offre, on l'a vu plus haut, deux régions admirablement propres à la résistance, et où les populations ont dû prendre des habitudes réfractaires aux influences extérieures. Cet esprit d'opposition au gouvernement central s'est montré sous ses deux formes les plus énergiques : dans le Bocage vendéen, la grande insurrection royaliste, que Napoléon appela une guerre de géants; dans les marais de l'Aunis, la grande résistance calviniste, que Richelieu seul put briser.

La Bourgogne a eu et conserve plus d'importance, parce qu'elle ne conduit pas, comme le Poitou, à une impasse, la vallée de la Garonne, que ferme la muraille des Pyrenées. Par la Bourgogne, on va au Rhône, à la Méditerranée, à l'Italie, à l'Orient, ou bien à la Seine, à la Meuse, à l'Angleterre, aux Pays-Bas et à la lointaine Amérique. Les comtes de Poitiers portèrent leur influence au sud, dans l'Aquitaine, mais furent arrêtés par Toulouse.

Les ducs de Bourgogne étendirent leurs domaines au nord, dans les Pays-Bas, mais ne purent entamer la Lorraine. Des deux côtés, c'était un État mal fait, géographiquement. Le fief patrimonial était à l'extrémité de la ligne des possessions, de sorte que le point d'appui étant placé sur la circonférence, au lieu d'être au centre, il n'y avait pas, entre les diverses parties, cet équilibre que trouve naturellement un État bien constitué. Tout autre fut la fortune des maîtres de l'Ile de France. Paris fut toujours au centre de leurs domaines, et leurs acquisitions ne dérangèrent pas cette position. Aussitôt après que Philippe-Auguste eut couvert sa capitale du côté du nord et de l'ouest, saint Louis et Philippe le Bel lui donnèrent de nouvelles provinces au sud et à l'est.

Pour dernière ressemblance entre le Poitou et la Bourgogne, leurs deux grandes maisons féodales s'éteignirent l'une et l'autre dans la ligne masculine. Éléonore de Guyenne, d'abord épouse de Louis VII, porta son héritage aux Anglais, qui le gardèrent trois siècles. Marie de Bourgogne d'abord promise à Char-

les VIII, porta le sien aux Allemands, qui n'ont pas encore tout rendu. Moins d'un quart de siècle sépare l'instant où Charles VII reprit le dernier reste du duché d'Aquitaine, et celui où Louis XI mit la main sur le duché de Bourgogne. La grandeur de la France ne date que de cette double conquête.

Pour les produits et les hommes, la ressemblance cesse. Le père de Charles le Téméraire avait six duchés, quinze comtés, je ne sais combien de seigneuries; mais quand il lui arrivait quelque épître royale, suivie d'une fastueuse nomenclature de titres retentissants, il répondait parfois en signant : « Philippe, duc des Bons-Vins. »

Le Poitou, moins étendu et moins riche, n'a ni ces précieux vignobles, ni les villes nombreuses, ni les illustres écrivains de la Bourgogne. Quels noms opposerait-il aux noms de saint Bernard, de Bossuet, de Buffon, de Vauban et de Carnot?— Fontanes, Mme de Maintenon, et en descendant dans l'Angoumois, Balzac et la Rochefoucauld? Mais il revendique Voltaire, dont la famille était originaire des environs de Parthenai; et si on le lui accorde, comme il a

déjà Richelieu, il n'aura plus rien à envier à aucune province, car il nous aura donné les deux hommes qui ont fait le plus pour l'unité politique et l'influence littéraire de la France.

La vallée du Rhône, entre les Cévennes et les Alpes, est d'un dessin plus sévère, d'une beauté plus mâle que celles de la Garonne et de la Seine. Elle semble même avoir une utilité géographique mieux accusée; et, au centre, s'élève une grande ville, Lyon. Aussi s'est-elle trois fois constituée en royaume sous les Burgondes, sous les Franks, et après le déchirement de l'empire carlovingien. Mais l'unité y est plus apparente que réelle; elle est trop étroite pour sa longueur. Du plateau de Langres aux bouches du Rhône, elle mesure 120 lieues à vol d'oiseau; elle n'en a pas 25 du mont Tarare au Jura. En outre, le sol y suit des directions contraires. Le long du Jura, les vallées secondaires courent du nord au sud; au pied des Alpes, leur direction est de l'ouest à l'est. La Provence regarde la mer et, par delà la mer, l'Italie et l'Espagne qui l'attirent ou la dominent. Maintes fois elle leur a obéi;

ses comtes y ont cherché et conquis des couronnes. La Bourgogne regarde au nord : par Nevers, elle descend à la Loire ; par Auxerre, à la Seine, et sa maison ducale régna aux Pays-Bas, de même que le Provençal Jean de Calabre voulut régner à Naples et à Barcelone. Les gens du Vivarais, comme ceux de la Franche-Comté et du Dauphiné, sont toujours restés isolés dans leurs montagnes, car le Rhône, trop rapide, divise plus qu'il ne rapproche. De Belley à Lyon, il coupe lui-même son bassin à angle droit.

Ces populations, tirées en sens contraire, par les Provençaux vers le sud, par les Bourguignons vers le nord, n'ont pu demeurer unies. Pour les mieux séparer, la royauté, tournant la Bourgogne, gagna le Rhône par le Berry et le Bourbonnais, et mit, dès 1310, la main sur Lyon. En 1348, Philippe VI achetait encore le Dauphiné. Cantonnés au centre, les rois devaient finir par tout attirer à eux, d'autant mieux qu'aux divisions naturelles du sol étaient venues se joindre les divisions politiques les plus étranges. Il y avait là des pouvoirs de tous les noms. Avignon et le Comtat

appartenaient au pape, le Vivarais à son évêque, le Charolais et la Franche-Comté à l'Espagne, le Bugey et la Bresse au Piémont, et Besançon était ville impériale.

Depuis que ces différences se sont effacées au sein de la grande unité française, la vallée du Rhône est devenue ce que sa position voulait qu'elle fût, le grand chemin du nord et du midi, non-seulement de la France, mais de l'Europe. A la richesse du sol et du climat répond celle des mines. La nature lui a prodigué ce qu'elle refuse aux autres parties de notre territoire, le grand agent de l'industrie moderne, le principal moteur de la puissance britannique, la houille. Des houillères d'Autun, de Saint-Étienne et d'Alais, le précieux combustible se répand dans toute la vallée; elle semble n'être qu'un immense atelier où retentit incessamment le bruit des machines, et qui s'appelle Lyon, Tarare, Annonay, Saint-Étienne, Rive-de-Gier, Givors, la Voulte, Vienne, Alais, Avignon, Nîmes, le Vigan, Lodève et Carcassonne.

Il faut en effet réunir à la vallée du Rhône le bas Languedoc que la politique rattacha à

la vallée de la Garonne et qui présente un tout autre caractère. Cette région, qui descend des Cévennes et des monts Corbières à la Méditerranée, fut dès la plus haute antiquité la route d'Espagne en Italie. Les Marseillais, les Romains la couvrirent de populeuses cités qui subsistent encore, quelques-unes déchues, les autres plus florissantes. Longtemps elle appartint aux Goths et aux Arabes d'Espagne, puis en partie aux comtes de Barcelone. Le protestantisme, si odieux à Toulouse, y descendit des Cévennes et y jeta d'inextricables racines. Aujourd'hui il y a, de Carcassonne à Alais, plus de travail industriel que dans toute la vallée de la Garonne.

La Provence serait le plus beau pays du monde si elle avait de l'eau et si elle n'avait pas le mistral. Faute d'eau, dès que l'été arrive, tout n'est plus que poussière desséchée et végétation languissante; grâce au mistral, vent froid et violent qui descend du nord-ouest et parcourt impétueusement la vallée du Rhône, à raison quelquefois de 20 mètres par seconde, la température s'abaisse brusquement, le fleuve s'agite comme battu par la

tempête, les fruits tombent; tombent aussi, pauvres fruits trop mûrs, les jeunes malades que les médecins du nord ont envoyés dans le midi pour y rétablir leur poitrine délabrée. Le mistral les fauche, ainsi que le moissonneur la moisson, s'ils n'ont pas eu le temps d'arriver, avant qu'il souffle, à Montpellier, pour s'y envelopper de sa tiède atmosphère, ou dans les deux paradis de la Provence, Hyères et Cannes, et dans les jardins parfumés de Grasse. A Marseille, où il se fait sentir la moitié de l'année, les enfants des étrangers s'élèvent difficilement, comme ceux des Anglais dans l'Inde. Quelques moralistes ayant remarqué le caractère plus dur des Provençaux de l'ouest, en ont accusé le mistral qui sévit surtout dans cette région. Il en est bien capable. Une chose certaine, c'est qu'il force le chanvre cultivé dans les régions qu'il parcourt à prendre des fibres épaisses d'où l'on ne tire qu'une filasse grossière, et qu'il déforme les arbres exposés à ses chocs; ceux-ci ne poussent pas du côté d'où il vient, et au contraire enfoncent, étendent dans cette direction leurs racines pour lui résister mieux, comme le na-

vire que fouette la tempête s'allonge sur ses ancres; ce qui ne l'empêche pas de déraciner parfois les plus gros arbres comme il enlève les toitures les plus solides. Un jour il emporta par-dessus la terrasse du mont Sainte-Victoire l'abbé Portalis qui s'y promenait et qui se tua dans la chute. Au château de Grignan, dit Saussure, il brisait si souvent les vitres de la façade septentrionale, qu'on avait renoncé à les faire remettre[1]. Les variations de température qu'il cause sont subites et extrêmes; il n'est pas rare de voir en quelques heures se succéder, du côté d'Avignon, une pluie douce, une tempête furieuse et un calme absolu.

L'homme ne peut rien contre le mistral, mais il peut beaucoup contre l'aridité du sol en la combattant par l'irrigation[2]. Dans le

1. Le 30 octobre 1782, M. Buret opposa au mistral une surface d'un pied carré, et il souleva un poids de 5 kilogr. 6 centig. On peut juger par là de son action sur de plus grandes surfaces.

2. Sur les bords de la Durance, des landes stériles valent aujourd'hui, grâce à l'irrigation, de 5 à 6000 fr. l'hectare. Dans le Var il a été officiellement constaté qu'avec une dépense de 2 millions on rendrait irrigables 18 000 hectares, ce qui donnerait une plus value de 45 millions. Que ne produiraient pas ces travaux, s'ils étaient étendus à toute la

Comtat, les prairies artificielles sont fauchées cinq ou six fois l'an et on a la riche culture de la garance, importée en 1765 par le Persan Althen, dont la statue se dresse sur le rocher de Notre-Dame de Doms qui domine Avignon et un panorama splendide. La plaine de Nîmes doit à la même cause la même abondance : l'hectare y vaut de cinq à six mille francs. Virgile disait de la Lombardie que l'herbe, broutée le soir, au matin avait repoussé; le paysan nîmois attend mieux de sa terre : « Laisse tomber ton bâton, demain tu auras un arbre. » Même cette Arabie-Pétrée où Marseille s'élève a enfin de vrais arbres, une vraie verdure, depuis que le magnifique aqueduc de Roquefavour lui apporte l'eau de la Durance; et les roches pelées qui entourent et brûlent la reine de la Méditerranée finiront

surface de notre territoire, qui est sillonné par 7900 kilomètres de grandes rivières, et environ 180 000 kilomètres de cours d'eau non navigables? En Angleterre, les prairies occupent plus de la moitié de la superficie cultivée; en France, à peine un sixième (5 millions d'hectares en prairies contre 25 millions de terres arables). Chaque année, nous perdons des centaines de millions, en laissant arriver à la mer des eaux qui n'ont pas servi à l'arrosage des terres.

par se cacher sous l'herbe. Plus à l'est sur la côte, Hyères et Cannes ont des orangers et des palmiers en pleine terre, et le bassin de l'Argens est un immense jardin où la récolte ne s'arrête jamais, parce que l'eau et le soleil y sont toujours.

Mais dans la vallée inférieure du Rhône, ces riches cultures sont l'exception. Au-dessous de Vienne, les pluies d'été manquent et avec elles les prairies, le bétail. Les neuf départements riverains du fleuve n'ont pas à eux tous la moitié du bétail que possède le seul département de Saône-et-Loire. En conséquence, point d'engrais, peu de blé quoique de qualité excellente. Les cultures arbustives dédommagent : le mûrier, l'olivier, la vigne enfonçent assez avant dans le sol leurs racines pour ne pas redouter les sécheresses d'un été brûlant.

Ainsi, au centre de ce grand bassin, l'industrie; au nord, les coteaux vineux et les riches vallons des deux Bourgognes; au sud, le mûrier des Cévennes, la garance du Comtat, l'olivier de la Provence, à partir de Montélimart [1], et la vigne du bas Languedoc, qui dans

1. Dans le Var, l'olivier couvre 100 000 hectares. Ce

le seul département de l'Hérault donne plus de vin que dans la Gironde et la Charente-Inférieure[1]. Enfin, pour exporter tous ces produits, la marine provençale et languedocienne. Quel magnifique ensemble! Ajoutez que les grands hommes s'y pressent, comme les grandes cités. On le verra plus loin.

Le Dauphiné, placé au-dessus de la Provence, a un autre caractère. Les eaux y abondent et y causent d'effroyables ravages. Quand l'ouragan s'abat dans les hautes vallées, sur quelques points des cent mille hectares qui ont été déboisés sans avoir été mis en culture, et encore quand le siroco africain ou le vent humide et chaud du sud-ouest passent sur les hautes cimes, d'énormes quantités d'eau descendent subitement des montagnes et inondent les lieux bas. Les vallées, tourmentées, étroites, sont aussi parfois barrées par un éboulement de montagne; les eaux s'amoncellent derrière l'obstacle, montent, montent toujours, jusqu'à ce qu'elles l'emportent, et alors précipitent

département est le seul point de notre territoire où le jujubier et le caprier sont cultivés avec succès.

1. Quatre millions d'hectolitres par an.

dans les vallées inférieures leurs ondes furieuses, mêlées à des débris de rochers. Les villages, les champs fertiles disparaissent, et les populations sont ruinées ou détruites. Une partie de Grenoble, ville et habitants, périt ainsi en 1219.

Mais ces eaux abondantes nourrissent une riche végétation. A voir les magnifiques cultures du Grésivaudan, les nombreuses plantations de mûriers, ces beaux châtaigniers qui, avec ceux du Vivarais et du Luc, près de Draguignan, donnent les marons de Lyon, les vignes fameuses de l'Ermitage, de la côte Rôtie, les moissons des plaines voisines du Rhône et les prairies des vallons, on croirait que le Dauphiné est une de nos plus productives provinces; c'en est bien certainement la plus pittoresque.

Les montagnes, entre Grenoble et Briançon, sont aussi hautes que les grandes Alpes, et leur cimes portent des neiges perpétuelles et des glaciers. Le mont Pelvoux, qui cache sa tête dans les nues à 4300 mètres au-dessus de l'Océan, domine une mer de glace où règne une tempête éternelle. Le mont Olan

n'a pas 100 mètres de moins. Les ramifications que ces deux géants lancent autour d'eux renferment des gorges affreuses, des vallées perdues entre des rochers à pic. Dans le Valgodmard, les habitants, comme ceux du cercle polaire, restent près d'un tiers de l'année sans voir monter le soleil à leur horizon. Le jour où le premier rayon doit descendre dans ces catacombes alpestres est la grande fête du pays; les habitants accourent avant l'aurore, sur un pont qui traverse le torrent, pour saluer le retour de l'astre bienfaisant et lui offrir les prémices de ce qu'ils ont de plus précieux. Ce ne sont pas des gerbes de blé, il n'en pousse pas chez eux; ce ne sont pas des fruits, il n'en vient pas là à maturité; ce ne sont pas non plus des fleurs, il ne s'en épanouit point dans cette ombre glacée, mais ce qu'un oiseau rustique et fidèle a donné, des œufs, dont ils ont très-prosaïquement fait des omelettes. Tous sont sur le pont; en attendant que le soleil arrive, on danse; dès qu'il paraît, chacun lui présente son offrande, puis rentre au village la manger en famille. Le reste du jour se passe en liesse. C'est la fête du Soleil, qui probable-

ment se célèbre ainsi depuis deux mille ans et plus. Près de Briançon se retrouve une coutume aussi vieille, la *Pyrrhique* ou danse armée, dont les Grecs de Marseille avaient sans doute répandu l'usage autour d'eux.

Ailleurs, la coutume est de conserver ses morts dans son grenier ou sur le toit de sa chaumière pendant tout l'hiver, le sol étant gelé trop profondément pour qu'on puisse y ouvrir un tombeau. Un repas suit fréquemment les funérailles, et le chagrin s'oublie au fond des verres, après que le plus proche parent a bu « à la santé du pauvre mort. »

De ces belles horreurs, la plus renommée est le désert de la Grande-Chartreuse, à cinq lieues et demie de Grenoble, non pour le site, d'autres sont aussi sauvages, mais parce que, dans cette solitude où l'hiver règne huit mois, des hommes sont venus chercher un asile et se bâtir une demeure là où l'aigle construisait son aire. Depuis le jour où saint Bruno s'y fixa, en 1084, huit fois le monastère a brûlé, huit fois les moines l'ont rebâti. Aucune femme ne pouvait naguère franchir le pont qui donne accès dans ce désert, et quand les visiteurs

n'y viennent point, aucune parole humaine ne s'y fait entendre que pour la prière du soir à l'église. Mais la nature y parle par ses grandes voies, presque toujours ici empreintes de colère; c'est le vent qui mugit tristement dans les sapins de la forêt ou les cataractes lointaines, qui envoient jusque-là le fracas de leurs eaux luttant au milieu des rocs écroulés.

Nulle retraite ne convenait mieux à ces esprits brisés par la fatigue de la vie ou exaltés par l'ardeur de la foi, qui aspirent à la mort comme à la délivrance. Même pour les hommes de notre génération, si occupés de vivre, il est salutaire de venir oublier parfois, dans les sites majestueux ou sombres, le bruit des cités, les merveilles de l'art, les grandeurs de la civilisation qui nous parlent trop de nous-mêmes. Il est bon de placer, de temps à autre son âme au milieu de ces imposants spectacles, qui éveillent tout un monde de pensées saines et fortifiantes : Dieu est toujours sur les hauts lieux; mais il faut se souvenir que l'homme est fait pour l'action ; que travailler, c'est honorer Celui qui a fait le travail et que bien agir, c'est aussi prier.

On a exploité quelques filons d'or dans le Dauphiné. La veine est pauvre et l'extraction ne rend pas ce qu'elle coûte. Les paysans expriment cela à leur manière, qui en vaut bien une autre. « Les mines sont riches, mais une vierge vêtue de blanc et armée d'une faux d'argent en a la garde. Capricieuse dans ses préférences, la vierge admet ceux-ci et repousse ceux-là. Aucun homme du pays ne peut pénétrer dans les souterrains au fond desquels se cache le précieux trésor; s'il y entrait une fois, il n'en retrouverait jamais l'issue, mais des inconnus y sont mystérieusement introduits et en sortent chargés d'or. » Voilà pourquoi, disent-ils, il y a tant de misère dans leurs vallées, pourquoi aussi tant de richesses dans les villes lointaines.

En face du Dauphiné, sur l'autre rive du Rhône, le Vivarais (Ardèche) s'étage sur les flancs abruptes des Cévennes, et le roc y perce le sol arable sur la moitié de sa surface. Cette province est riche pourtant, grâce à d'excellents vignobles, à des châtaigniers qui sur une terre aride donnent un bon produit, à ses noyers qui fournissent une huile abondante, à ses

nombreux troupeaux de chèvres et de chevreaux utilisés pour les fromageries du pays et les ganteries de Grenoble; grâce surtout à ses mûriers. La plus belle des industries rurales, la production de la soie, n'a nulle part mieux réussi que dans les Cévennes, à Alais et à Uzès dans le Gard, à l'Argentière et à Privas dans l'Ardèche. On y trouve des plantations de mûriers, valant 40000 fr. l'hectare. C'est là que la France a conquis sa toison d'or.

Sous le nom de *Lotharingie* que porta le royaume éphémère des fils de Lothaire, je désigne cette partie de l'ancienne Gaule qui comprend la moitié occidentale du bassin dont le Rhin reçoit les eaux. Là se trouvent l'Alsace et la Lorraine, que la France a reprises, des provinces que l'Allemagne garde encore et a partagées entre sept princes, pour que nous ayons plus d'ennemis dans la Confédération germanique, si nous essayons jamais de ressaisir notre vieil héritage, enfin les deux royaumes des Pays-Bas et de Belgique. Pourquoi ces partages multipliés? L'histoire et la

géographie, deux sœurs inséparables, vous le diront.

Rome, après de vains efforts pour dompter la Germanie, arrêta au Rhin son empire. Toute la vie de la Gaule se porta sur cette limite de deux mondes, et une foule de cités s'y élevèrent. Bâle, Strasbourg, Worms, Spire, Mayence, Coblentz, Bonn, Cologne, Utrecht grandirent sur la rive gauche du fleuve. C'est encore l'état actuel. La rive droite n'a, si j'ose dire, que des villes de plaisance. Ainsi, le bassin du Rhin fut une première fois coupé en deux par Rome : un côté appartint à la Gaule et à la civilisation, l'autre aux Germains et à la barbarie; il le fut en trois par les Francs, après qu'ils eurent régné pendant quatre siècles sur les deux bords. Trois fils de Louis le Débonnaire se partagèrent son empire : l'un eut les pays à l'orient du Rhin, l'autre les provinces à l'occident de la Meuse, le troisième, Lothaire, ce qui se trouvait entre les deux fleuves. Ainsi, des convenances de famille relevaient, en la doublant, la barrière posée autrefois par Rome et abattue par Clovis et Charlemagne.

Des trois nouveaux royaumes, deux pouvaient vivre et ont vécu, la France et l'Allemagne ; l'autre n'était pas né viable et a disparu. Après avoir été royaume, il devint duché. Son nom est resté à une de nos provinces, la Lorraine. A le prendre comme tel, depuis les Vosges méridionales et les monts Faucilles jusqu'à la mer, c'était encore un État mal fait qui, n'ayant ni centre, ni frontières, avait contre lui la géographie ; de plus, la politique avait mis à ses portes deux grands et ambitieux voisins qui se le disputèrent longtemps. Il n'en fallait pas tant pour mourir. La France en a pris un morceau, l'Allemagne un autre, la Belgique et la Hollande le reste.

La Lotharingie offrait cinq zones distinctes, presque parallèles et séparées par des obstacles naturels : l'Alsace avec le Palatinat, entre les Vosges et le Rhin ; la vallée de la Moselle, entre les Vosges et l'épais massif des Ardennes ; l'Ardenne; enfin les deux vallées de la Meuse et de l'Escaut, qui ont chacune un caractère différent. Parcourons vite ces cinq régions qui, il y a cinquante ans, étaient encore la France, et où nos pères sont allés tant de fois.

Aucune de nos provinces n'est à la fois pittoresque et industrielle comme l'Alsace. Suivez-vous les bords du Rhin? C'est la chaîne des Vosges dont vous voyez se découper sur le ciel les ballons mollement arrondis, tous accessibles et à peu près partout couverts de terre végétale, de sorte que si l'on n'y trouve pas les belles horreurs des grandes montagnes, on n'y rencontre pas non plus leur nudité et leur misère. Au sommet, les pâturages, quelquefois même, à mille mètres de hauteur, des moissons; sur les pentes élevées, d'épaisses forêts de hêtres et de sapins coupées de riches vallons où des cascades se précipitent, comme celle du Nidock qui tombe de cent pieds de haut; au-dessous, la zone des châtaigniers; plus bas les vignes, enfin la plaine féconde. Ici, des lacs tranquilles, entourés de sombres bois de sapins; là, une forteresse féodale fièrement posée sur un rocher abrupte, et si vivante encore sous le lierre et les clématites qui montent à l'assaut des tours, qu'on s'attend volontiers à voir sortir du pont-levis la longue file des chevaliers, leur pompeux cortége et tout ce moyen

âge si beau à voir de loin, à travers les siècles[1].

Êtes-vous dans la montagne? le plus riche tapis de verdure se déroule à vos pieds, semé de nombreux villages qui, de là-haut, paraissent de blanches fleurs émaillant la prairie; plus loin, les eaux miroitantes du Rhin avec leurs îles innombrables, vertes émeraudes sur un ruban d'argent. Sur l'autre rive, les sombres teintes du Schwartzwald, la Forêt-Noire; plus haut encore, dans le sud-est, les géants des Alpes avec leurs neiges éternelles qu'à certains jours le soleil couchant dore de couleurs ardentes, comme s'il allumait un immense incendie sur leurs cimes.

L'industrie est venue ajouter ses richesses à celles du sol; et une population forte, patiente, laborieuse, cultive le blé, le tabac et la garance dans la plaine, tisse le coton à Mulhouse, forge le fer à Sainte-Marie-aux-Mines, exploite les laiteries des Vosges et donne de braves recrues à notre grosse cavalerie, mais délaisse trop lentement son mauvais jargon allemand

1. Avant la guerre de Trente-Ans, on comptait en Alsace 300 de ces châteaux, presque tous en granit.

et son intolérance religieuse. Strasbourg, sa grande cité, tient de ce côté et porte fièrement l'épée de la France.

L'Alsace ne devrait pas s'arrêter à la Lauter. Au delà de ce cours d'eau, on trouve même sol, même richesse. C'est un coin béni de l'Allemagne, le seul où jadis poussât la vigne et pour cette raison attribué, lors du partage de Verdun, à Louis le Germanique, afin que sa table royale ne manquât pas de la liqueur dorée qui semblait alors refusée à la Germanie. Là sont les crus fameux qui donnent les vins du Rhin.

En franchissant le Hunsdruck ou Dos de Chiens, on descend dans la vallée de la Moselle, qui, large au Sud, s'étrangle vers Thionville et court au Rhin, enserrée par les hauteurs décharnées de l'Eifel et de Hunsdruck. Les archevêques de Trèves et de Cologne tenaient la partie inférieure de ce bassin, et nous, par Metz et Thionville, la partie moyenne. De ces deux princes ecclésiastiques, la premier, placé à nos portes, fut souvent notre allié. Alors, par Trèves, Metz et Strasbourg, nous enveloppions le Palatinat, circonstance qui deux

fois fit venir à Louvois et à Louis XIV la pensée, très-bonne militairement, détestable au point de vue politique et moral, de brûler cette province pour empêcher l'ennemi d'y vivre, ce qui mettait toute cette frontière à l'abri.

Par le Palatinat, la langue allemande pénétra jusque sur la Sarre et aux environs de Thionville : l'idiome roman l'arrêta là et se maintint contre elle dans la partie supérieure du bassin de la Moselle, jusqu'au pied des Vosges. Il resta maître aussi de tout le bassin de la Meuse jusque par delà Liége. On parle français à Verviers, mais l'allemand règne en souverain à Aix-la-Chapelle.

La Lorraine, qui touche, par l'est et le nord, à des pays allemands, est restée française ; ce ne fut pas sans avoir hésité longtemps entre la France et l'Allemagne. Ses ducs auraient voulu n'être ni pour le roi ni pour l'empereur, mais pour eux-mêmes. Au moyen âge, ils penchèrent de notre côté et versèrent leur sang pour nous sur tous les champs de bataille du quatorzième siècle : à Courtrai, à Cassel, à Crécy, à Poitiers, à Auray, à Rosebecque. Thibaut I[er] avait été blessé à Bouvines. Ces ten-

dances de la Lorraine vers la France expliquent la haine qu'on y portait aux Anglais. Charles VII dut sa couronne à Jeanne d'Arc[1]. Louis XI dut peut-être la sienne au duc René et à la courageuse résistance de Nancy contre les Bourguignons. Plus tard, la Lorraine devint indifférente, puis hostile, et il fallut la conquérir. Elle est aujourd'hui une des régions les plus françaises. Le cœur du pays y bat et tous les bras s'y arment quand il s'agit de le défendre.

La Lorraine n'est pas sans analogie avec une autre de nos provinces, l'Anjou, dont les princes ont régné sur elle. Toutefois, ses traits physiques, comme son histoire et le caractère qu'elle leur a dû, sont plus fortement accusés. L'Anjou, adossé à la Bretagne, ne touche de ce rude pays que la région la moins réfractaire et vient finir dans la molle et énervante Touraine. La Lorraine, d'un dessin plus sévère, est entourée de trois côtés par des montagnes,

1. Jeanne était née près de Vaucouleurs, dans le hameau de Domremy, village de Champagne, dépendant de la seigneurie de Neufchâteau, qui était tenue en fief par le duc de Lorraine.

coupée de grands fleuves et couverte de forêts. C'est une place forte dont les Vosges, l'Ardenne et l'Argonne forment la triple enceinte, la Moselle et la Meuse les fossés, Metz la citadelle; et elle est bien approvisionnée de courage, car le rôle de province-frontière a énergiquement trempé sa population. Si l'invasion du quinzième siècle fut arrêtée par la sainte héroïne de Vaucouleurs, il ne tint pas aux paysans lorrains, levés en masse en 1814, qu'ils n'arrêtassent celle du dix-neuvième. Il y a des cadavres prussiens dans tous les fourrés du pays.

Le bassin de la Moselle est séparé de celui de la Meuse par un terrain élevé, l'Ardenne, qui s'étale en plateaux arides, où la Meuse, la Semois, l'Ourthe, la Warge et la Roër ont creusé de profondes vallées, dont les escarpements ont parfois 200 mètres de hauteur verticale. Ces plateaux sont couverts de vastes marécages, nommés *fagnes* ou fanges, de maigres pâtures qu'il faut laisser reposer quinze ou vingt ans, et de landes immenses, où l'on ne voit que la sombre et triste verdure des bruyères, des fougères et des genêts. Là où la charrue peut ouvrir ce sol composé de débris

schisteux, il ne vient qu'un peu de seigle, d'avoine et de pommes de terre. C'est l'Ardenne qui par son autre bord vient mourir sur la Meuse.

Ces plateaux marécageux se continuent jusqu'au Rhin par le Hohe-Veen ou Hautes-Fanges et l'Eifel, région volcanique et tourmentée. La population ne pouvait être nombreuse sur cette zone aride; aussi, les villages y sont clair-semés. J'ai déjà montré qu'étant sans villes et sans routes, il ne s'ouvre point aux armées, qui ne sauraient s'y mouvoir ni y vivre, et que l'invasion est obligée de longer soit la basse Meuse et la Sambre, ce qui la mène contre nos places du Nord, soit la Moselle, ce qui la conduit au milieu de la Lorraine, où elle trouverait à qui parler.

Au delà de la Meuse, nous entrons dans les Pays-Bas. Là commence cette immense plaine qui est un des traits caractéristiques de la configuration générale de l'Europe. Dans les Pays-Bas, elle n'a que quelques lieues de largeur; au delà du Rhin, elle couvre la moitié de l'Allemagne; au delà de l'Oder, toute la

Russie, où l'on ne trouve pas, dans l'intérieur, de montagne qui dépasse 400 mètres. Cette plaine vient mourir sur l'océan Germanique, par des terrains que la mer et les fleuves inondent tour à tour. Chose singulière au premier abord, cette zone de terres à demi noyées qu'il faut défendre sans cesse contre les eaux, ces Pays-Bas ont aussi été des pays libres. Du Pas-de-Calais jusqu'à la côte danoise du Jutland, il y a toujours eu de l'indépendance ou des priviléges, beaucoup de libertés municipales et fort peu de féodalité. Pour ne pas sortir de la région française, de quel éclat brillèrent, au moyen âge, les grandes communes flamandes! Comme ils étaient rudes à leur comte, ces riches et fiers bourgeois, fût-il appuyé de son suzerain le roi de France et de toute la chevalerie du royaume! Pourquoi tant de richesses, de courage et de force? Regardez sur le sol, et vous y verrez écrite toute cette histoire. Un pays qu'il fallut couper de canaux pour le rendre habitable n'était pas favorable aux évolutions de la lourde cavalerie des seigneurs; les pesantes armures de fer, les grands chevaux de bataille enfonçaient dans ce sol

noyé, que les manants avaient conquis par leurs efforts, et qu'ils gardaient par leur courage. A une époque où le travail libre ne trouvait nulle part sécurité, il se réfugia dans cet asile et y prospéra; la Flandre fut le grand atelier du moyen âge, et l'Europe entière s'habillait du drap tissé dans ses villes. Depuis que l'industrie a pu se répandre partout, son ancien berceau est presque devenu pauvre et désert. Qu'est-ce aujourd'hui que Bruges et Ypres à côté de Rouen et de Manchester! La géographie et l'histoire expliquent ces vicissitudes.

Les Pays-Bas, pris dans leur ensemble, sont pourtant restés un des points les plus riches du monde. La houille a sauvé la Belgique, et la Hollande a, durant ses jours de lutte et de grandeur, amassé tant de bonnes qualités, qu'elle en garde assez pour faire un peuple heureux et libre, et amassé tant de capitaux, qu'Amsterdam est encore un des plus grands marchés de l'Europe pour les métaux précieux.

Je viens de parcourir à grands pas les principales régions naturelles et historiques de la

France, celles du moins qui ont un caractère déterminé. On pourrait multiplier à l'infini ces détails, en étudiant les contrées qui ont une constitution géologique et agricole spéciale, par suite des mœurs particulières. Ainsi, les pays à étangs et à marais, comme l'Ardenne, une partie de la Bresse et la Dombe, dont j'ai parlé; comme le Bugey, la Sologné, la Brenne et la plaine du Forez, dont le sol, peu perméable, retient les eaux à la surface; les pays à herbages, comme le Bray, la vallée d'Auge, le Bocage vendéen; les terres à blé de la Brie et de la Beauce, du pays de Caux, de la Limagne, de l'Agenais, du Graisivaudan; les vignobles des collines du Médoc et du Bordelais, de la Champagne, de la Bourgogne, du Dauphiné et du bas Languedoc; les friches, les bruyères et les ajoncs de la Champagne pouilleuse, de la Bretagne intérieure et des Landes; les steppes de la Crau et de la Camargue, bien d'autres encore, qui tous ont chacun leur culture propre, et donnent à leurs habitants des usages et un caractère différents, même une constitution médicale particulière. Pourquoi le Landescot est-il petit, maigre et

sec comme ses sables? le Franc-Comtois ou l'Alsacien de taille élancée? Pourquoi, dans la Sologne, est-on vieillard à quarante ans, décrépit à cinquante [1]? Par des causes analogues à celles qui ont produit le canut de Lyon et empêchent parfois des villes de manufactures de fournir toutes les recrues que la répartition du contingent leur impose. L'homme, par son corps, est une plante, et il est soumis comme elle à toutes les influences extérieures. Changez le milieu où il vit, et vous changerez, au bout de quelques générations, sa constitution physique, ses mœurs, avec bon nombre de ses idées.

On en trouvera la preuve dans ce qu'on peut appeler la géographie morale de la France. Il y a des points qui ont été presque toujours lumineux, d'autres qui sont restés obstinément obscurs.

Ainsi, les vigoureuses populations des montagnes qui bordent notre frontière n'ont guère

1. La durée de la vie moyenne dans les cantons de la Ferté et de Sully est de vingt-trois ans (Rapport de M. l'ingénieur en chef Machard au préfet du Loiret). La Sologne, entre la Loire et le Cher, couvre 450 000 hectares; la Brenne, entre l'Indre et la Creuse, 80 000.

donné que des soldats[1] et nos côtes des marins[2]. Ceci est naturel, mais pour les artistes il se présente une particularité singulière qui, pourtant, elle aussi, s'explique. Nos provinces de l'ouest, qui penchent vers l'Atlantique et ses brumes, sont encore plus pauvres d'ar-

1. Henri IV, Gassion, Bernadotte, Lannes, Lamarque et Harispe, au pied des Pyrénées; Masséna, Bayard, Lesdiguières et Championnet, au pied des Alpes; Joubert, Pichegru, Moncey, dans le Jura; Rapp, Kellermann et Kléber, au pied des Vosges. L'Alsace est de toutes nos provinces celle qui fournit le plus de remplaçants. Là où notre frontière sans défense naturelle s'ouvre à l'invasion, il semble aussi que des soldats sortent de terre tout armés, comme au temps de l'antique Cadmus. Fabert, Lasalle, Custine, Richepanse, Grenier, Molitor, Leclerc, sont nés dans la patriotique et vaillante, mais trop lacédémonienne cité de Metz (*Noverca artium*). Ney est de Sarrelouis, où un soldat prussien monte la garde à la porte de sa maison. Oudinot, Exelmans, Lobau et Gérard, de la Meuse; Drouot, de Nancy; d'Erlon, de Reims; Turenne, de Sédan, Dumouriez, de Cambrai; Serrurier, Dupont, Foy, Friant de la Picardie.

2. Jean-Bart naquit à Dunkerque; Duquesne, à Dieppe; Tourville, près de Cherbourg; Jacques Cartier, qui donna le Canada à la France, Duguay-Trouin, Surcouf et Mahé de la Bourdonnais, à Saint-Malo; de Kersaint, à Brest; Cassard, à Nantes; Duperré, à la Rochelle; la Galissonnière, à Rochefort; Bergeret, à Bayonne, d'où Bruix était originaire. L'amiral Paul, Forbin, Brueys, Missiessy, Truguet, appartiennent au littoral de la Provence. De Guichen est de Fougères, sur le Couesnon; de Grasse, de Valette, en Provence; Lamotte-Piquet, de Rennes.

tistes que l'Angleterre. Il semble, au contraire, qu'un reflet de la Grèce et de l'Italie s'étende, par la vallée du Rhône, jusqu'aux bords de la Seine et de l'Escaut, où il se concentre et brille en deux foyers ardents, Paris et la Flandre [1]. Les étapes de l'art français ont été

1. A Paris, nous trouvons : Vouet, Lesueur, Lebrun, Lemoine, Lafosse, David, Gros, Guérin, Boucher, Pigalle, Delaroche et Charlet, Jean Goujon et son ami Pierre Lescot, le restaurateur de l'architecture française; le Nôtre, les deux Perrault, les deux Mansard, Combert, le créateur de l'opéra en France; Berton, Hérold, même Lully, né à Florence, mais amené dès l'âge de treize ans à Paris, où toute sa vie se passa.

Poussin, poëte et philosophe autant que peintre, et la plus grande gloire de notre école, est des Andelys; Jouvenet et Géricault sont de Rouen; Boïeldieu, de Rouen; Girodet, de Montargis; Girardon et les Mignard, de Troyes; Nanteuil, de Reims; Bouchardon, de Chaumont; Watteau et les Vanloo sont Flamands; mais, dès l'âge de dix-huit ans, le premier travaillait à Paris; les autres se partagent entre Paris, Aix et Toulon. Jean Cousin, Rameau, Greuze, Prudhon et Soufflot, l'architecte du Panthéon, sont de la Bourgogne; Philibert Delorme, le constructeur des Tuileries et du délicieux château d'Anet; Coustou, Coysevox, Michallon, de Lyon. Les Vernet sont originaires d'Avignon; de Forbin et Granet sont d'Aix; Vien, le maître de David, est de Montpellier; Puget, le Michel-Ange français, de Marseille, d'où étaient partis, au commencement du seizième siècle, deux artistes à peu près inconnus aujourd'hui, Claude et Guillaume, qui firent connaître à l'Italie la peinture sur verre. Les Italiens disaient de leurs vitraux qu'ils étaient descendus du ciel. A l'ouest, je trouve seule-

Marseille, Aix, Avignon, Lyon, qui doit la supériorité de son industrie à ses écoles de dessin, et Dijon, où les États de la province avaient fondé un grand prix de Rome. L'inspiration venue d'Italie s'était propagée comme une onde lumineuse dans ces villes, où sont accumulés les chefs-d'œuvre qui éveillent le génie et où se rencontrent les encouragements qui le soutiennent. Le grand art du moyen âge, l'architecture ogivale, a suivi une marche contraire : il s'est propagé du nord au midi, mais c'est encore dans la Normandie et l'île de France, c'est à Amiens, à Beauvais, à Reims, à Chartres, à Rouen, à Paris, qu'il s'est montré dans sa majestueuse beauté, et le petit nombre d'architectes de ce temps qui nous sont connus appartiennent tous au nord. La renaissance du seizième siècle a eu son épanouissement dans cette même région de la France, aux bords de la Seine et de la Loire. Les savants ont besoin de méditations solitaires;

ment Germain Pilon, peintre-émailleur, près du Mans; David, à Angers; Léonard, à Limoges; Valenciennes, à Toulouse; et vers Agen, Bernard de Palissy, un de ces génies qui ne relèvent que d'eux-mêmes.

et le génie des sciences exactes est, bien plus que celui des arts, indépendant des circonstances extérieures. Aussi, les noms célèbres dans les sciences se retrouvent sur tous les points de la France[1].

Les érudits sont aussi de tous les lieux, principalement de ceux où sont placées les riches bibliothèques et où étaient les abbayes célèbres[2]. Ici encore, le nord l'emporte. Tout le

1. Paris a Lavoisier, Fourcroy, la Condamine, Clairaut, d'Alembert; deux Piémontais, Berthollet et Lagrange, y ont gagné leur renommée. Mais Geoffroy Saint-Hilaire est d'Étampes; Haüy, de l'Oise; Laplace et Vauquelin, du Calvados; Papin, de Blois; Réaumur, de la Rochelle; Lalande et Bichat, de Bourg en Bresse; Monge, de Beaune; Gassendi, de Digne; Cassini, du comté de Nice; Fermat, de Toulouse; Cuvier, de Montbéliard; Pascal, de Clermont-Ferrand; Descartes, de Rennes, car s'il naquit à Tours, c'est que, pour obéir à la loi qui voulait que la moitié des conseillers au parlement de Rennes fussent étrangers à la Bretagne, sa mère était venue faire ses couches en Touraine.

2. Vincent de Beauvais, le grand encyclopédiste du treizième siècle, Mabillon, Du Cange, dom Bouquet, Legrand d'Aussy, Ramus, Daunou, appartiennent à la Picardie; Bréquigny, à Granville; Labbe est du Berri; dom Martène, de Saint-Jean-de-Losne; Fontette, de Brosses, de Dijon; près de Limoges, l'helléniste Muret, un des maîtres de Montaigne; à Tulle, Baluze; dans le Languedoc, Montfaucon; près d'Alby, dom Vaissette; Bayle, dans le comté de Foix. D'Ausone à Montesquieu; la ville de Bordeaux

sud-ouest, si riche au moyen âge en troubadours, et aujourd'hui en vainqueurs des jeux floraux, n'a pas plus de savants qu'il n'a d'artistes et d'industriels.

Les rédacteurs de nos coutumes viennent du nord[1]. Cujas, l'interprète du droit romain, est tout naturellement du midi. Mais c'est au centre, au point de contact des pays de droit écrit et de droit coutumier, que se trouvent nos grands jurisconsultes, comme afin d'unir dans l'égalité des droits ces deux moitiés de la France. Quelques-uns des plus illustres, Dumoulin, Godefroy, sont à Paris, où se fit le grand travail de la fusion des coutumes et de

n'a, en quatorze siècles, d'autre nom à citer que celui du vieil historien Du Haillan.

1. Pierre Desfontaines, qui écrivit les *Coutumes de France et de Vermandois*, le plus ancien traité de pratique que nous ayons; Philippe de Beaumanoir, l'auteur des *Coutumes de Beauvoisis*, le chef-d'œuvre du droit français au moyen âge; Raoul de Presles, les auteurs des *Établissements de Saint-Louis*, et Loysel, Loyseau, etc. Gui Coquille est né à Decize en Nivernais; d'Aguesseau, à Limoges; Domat, à Clermont; Michel de l'Hôpital, à Aigueperse; Pothier, à Orléans. Le président Jeannin, le bon homme, comme l'appelait Henri IV, était d'Autun; Duprat et Barillon, d'Issoire; Anne Dubourg, de Riom; le président Lizet et les du Vair, d'Aurillac.

la législation romaine et où s'établirent de bonne heure tant d'illustres familles de robe[1].

Je parlais tout à l'heure de points restés toujours obscurs. L'Anjou et la Lorraine, deux pays d'action par leur voisinage de deux frontières, ont plus agi qu'ils n'ont pensé[2]. Nos montagnards aussi n'ont pas le temps d'écrire; la lutte contre une nature rebelle use leurs forces, tout en leur donnant de brillantes qualités militaires et un grand sens pratique. Chose étrange! la vue des montagnes, qui ébranle si fortement l'imagination de l'homme des plaines, laisse l'esprit de leurs habitants prosaïque et froid. Là où la vie est difficile, tout le travail de la tête et des bras se borne à satisfaire aux nécessités impérieuses de l'existence. Nos départements granitiques, qui sont les plus pauvres, sont aussi les moins éclairés et les plus stériles en hommes célèbres[3].

1. Les Lamoignon, originaires du Nivernais; les Séguier, du Languedoc; les Nicolaï, du Vivarais; les de Thou, de l'Orléanais; les Molé, de Troyes; les Harlay, les Bignon, etc.

2. L'une n'a que Joachim du Bellay, Volnay, Germain Pilon et David d'Angers; l'autre n'a que Palissot et Gilbert, mais deux grands artistes : Callot et Claude Gelée, dit le Lorrain.

3. Les Ardennes n'ont que l'astronome Lacaille; les

Les points lumineux, au contraire, sont dans la direction du nord au sud-est, sur la route par où la civilisation ancienne est entrée chez nous : l'Ile-de-France, le centre politique du pays, la Bourgogne, le grand passage entre les bassins de la Seine et du Rhône, et la Provence qui baigne ses pieds dans les tièdes eaux des mers d'Italie.

A Paris même se trouvent Villon, enfant perdu de la poésie, Molière, Regnard, notre second poëte comique, Boileau, Voltaire, Beaumarchais qui fut la menue monnaie de Voltaire, Turgot, un sage, Béranger et Paul-Louis Courier; c'est-à-dire la netteté limpide et précise de la forme, la vivacité de l'intelligence et le bon sens élevé parfois jusqu'au génie : mais aussi le sarcasme et le rire, l'esprit parisien par excellence, pour lequel il fallut créer deux mots : Sous la monarchie absolue, les frondeurs; sous le régime représen-

Vosges, Gilbert; la Creuse, Quinault; la Lozère, Chaptal; la Loire, Gall; la Haute-Loire, l'Indre, les Landes et la Vendée, personne. Le Morbihan, sans le Sage, qui n'est certainement pas d'origine bretonne, et le Lot, sans Clément Marot, que le hasard fit naître à Cahors d'un père normand, n'auraient aussi aucun nom à citer.

tatif, l'opposition. Mais la critique du faux, l'opposition au mal, ou seulement à l'immobilité, peuvent être aussi le goût du beau et du vrai, le désir du bien et du progrès; et, suivant les temps, la Renaissance ou la Révolution[1]!

Autour de Paris et dans sa sphère d'attraction, naissent Corneille, à Rouen; la Fontaine, à Château-Thierry; Racine, à la Ferté-Millon; Amyot, à Melun; la Bruyère, à Dourdan; Malherbe, le législateur de l'ancien Parnasse, à Caen; Régnier, le satirique, à Chartres; Ronsard, près de Vendôme; Augustin Thierry, à Blois, et tous vivent à Paris.

Après la grande capitale, Dijon avec ses alentours est la ville de France qui compte le plus d'hommes célèbres. Aux grands noms de Bossuet, de Buffon, de saint Bernard et de Mme de Sévigné, la Bourgogne joint ceux de Vauban et de Carnot, de Jean Cousin, artiste éminent, et de Saumaise, le prince des érudits français. Lamartine est de Mâcon. Au moyen âge, la Bourgogne renfermait les plus grands

1. De Paris, sont encore J.-B. Rousseau, Laharpe, Marivaux, Delille, Étienne Pasquier, Malebranche, Pingré, Rollin, Sacy, Scribe. Quelques-uns y font naître Richelieu

monastères de France : Cluny, de qui relevaient en Europe plus de 2000 maisons religieuses ; Cîteaux, d'où sortirent quatre papes, un grand nombre de cardinaux, et qui fonda Clairvaux et Morimond, l'un chef d'ordre de 3252 monastères, l'autre qui posséda 700 bénéfices et eut sous sa dépendance les ordres militaires de l'Espagne et du Portugal[1].

Dans le bassin du Rhône, trois points brillent : Lyon, Grenoble et Aix; le reste est obscur.

A Lyon et aux environs se trouvent Ballanche, qui montre le côté mystique de la grande cité, un des premiers et encore aujourd'hui un des plus ardents foyers du catholicisme en deçà des Alpes; de Jussieu, Ampère, Jacquart, qui en sont l'expression scientifique et industrielle; J.-B. Say, en est l'économiste. Lemontey, le juge sévère de Louis XIV, reproduit l'esprit critique de cette classe bourgeoise et marchande qui ne se laisse pas éblouir par le coûteux éclat de la gloire. Les artistes

1. Ajoutez Théodore de Bèze, Monge, Fourier, Crébillon, Piron, Rameau, dom Martène, de Brosses, Fontète, Larcher.

ne pouvaient manquer dans cette seconde et riche capitale de la France. Je les ai déjà cités.

Grenoble, où la révolution de 1789 était faite d'avance, fournit surtout des philosophes et des politiques : les deux frères Condillac et Mably, Mounier, Barnave, Réal, Casimir Perier. Condorcet était d'une famille dauphinoise.

A Aix et dans la Provence, des naturalistes et des voyageurs : Adanson, Tournefort et d'Entrecasteaux; un moraliste, Vauvenargues; un prédicateur plus hardi que Bossuet dans la chaire, Mascaron; son heureux rival, l'harmonieux Fléchier; un historien, Barthélemy; Raynouard, érudit et poëte; Portalis, un des rédacteurs du code civil; enfin, pour réunir tous les contrastes, à Hyères, Massillon, le prédicateur des âmes douces et tendres; vers la Durance, l'impétueux Mirabeau; dans la ville solitaire de Fréjus, le froid et imperturbable Sieyès; et plus haut, à Draguignan, Isnard, génie violent et orageux; à Marseille même, Barbaroux, le plus intrépide des girondins.

Ainsi, trois de nos cinq orateurs de la chaire, le grand tribun des temps modernes, et quel-

ques-uns des conventionnels les plus illustres sont sortis de ce coin de la France. Ici donc la grande éloquence domine ; celle des journaux, des petits vers et des discussions parlementaires, l'esprit, en un mot, et ajoutons aussi le savoir-faire, l'habileté à se pousser, semblent appartenir surtout aux hommes de l'autre grande région du midi, la vallée de la Garonne. L'étendue et la profondeur manquent à ces esprits brillants et légers comme le sable de leurs dunes, comme le vin de leurs coteaux, même au milieu d'occupations graves et de hautes pensées.

Leur grand politique, qui cache si mal le bel esprit sous la robe de président à mortier, publie les *Lettres persanes* avant d'écrire l'*Esprit des lois*, colossal monument bâti de petites pièces. Leur grand philosophe promène capricieusement à travers tous les systèmes son prudent égoïsme et sa causerie *ondoyante et diverse ;* plaçant la vertu « en une plaine fertile, où qui en sait l'adresse peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux fleurantes, » tandis qu'il relègue au loin la chimérique austérité des philosophes « sur un

rocher, à l'écart, parmi des ronces, fantôme à effrayer les gens. » Et cette brillante députation de la Gironde, que lui manqua-t-il pour nous sauver de la Terreur? non de savoir parler, assurément, mais de savoir agir.

Cependant, dans ses passions religieuses ou politiques, comme dans ses grands hommes, Toulouse a quelque chose de plus dur et tout à la fois de plus profond. Capitale des pays de droit écrit, elle donna à la France le premier de ses jurisconsultes, Cujas, qu'on a appelé le Bossuet de la jurisprudence, et son parlement, célèbre pour sa science, pour son zèle catholique et la sévérité de ses arrêts, fut le plus terrible instrument de la royauté et de l'Église contre les tentatives insurrectionnelles ou hérétiques du midi. Un des membres de ce corps, Fermat, fut l'ami de Pascal et de Huyghens, le rival de Descartes, le précurseur de Leibnitz et de Newton.

A ces grands noms, ajoutez encore l'indomptable Bernard de Palissy, Bayle le sceptique, qui n'osa y vivre et fit bien ; La Boétie, Fénelon, après lequel je ne puis nommer Brantôme, bien qu'ils fussent du même pays,

et vous ne trouverez plus dans ce magnifique bassin de la Garonne que des esprits plus diserts que profonds, plus passionnés qu'énergiques. Depuis les troubadours, Montaigne, Montesquieu et Fénelon font seuls toute sa gloire littéraire. Encore, Fénelon n'y vécut-il pas.

Aujourd'hui, Bordeaux croit avoir assez fait en nous donnant Montesquieu ; Nantes aussi ne songe qu'au commerce, et tout le pays compris entre ces deux villes fait comme elles. Il brillait autrefois; cette vieille réputation lui suffit. Mais au point de contact des deux races bretonne et normande, l'activité s'est éveillée. De Saint-Malo à Rennes, nous trouvons Descartes, Chateaubriand et Lamennais, Maupertuis, que Voltaire a trop maltraité, Lanjuinais, un noble caractère, Duclos, Broussais, La Chalotais, esprits inflexibles. Abailard était né plus bas, à quelques lieues de Nantes, mais n'était, sans doute, pas plus breton que Lesage.

Caen, *la ville de sapience*, et ses alentours sont un des points les plus féconds de la Normandie. Elle était assez près de la mer pour s'enrichir, mais son port ne fut jamais assez

actif pour que sa vie entière fût, comme au Havre, comme à Rouen, à Nantes, à Bordeaux, à Marseille, absorbée dans les spéculations du commerce. Le père de Clément Marot, qui fut poëte lui-même, Mézerai, notre premier historien, Malherbe, Segrais et Malfilâtre, le savant Huet, évêque d'Avranches; le chimiste Vauquelin, l'auteur de la *Mécanique céleste*, Laplace, les officiers généraux de terre et de mer, Decaen et Dumont-d'Urville étaient de Caen ou du Calvados.

Chartres fut un autre centre: Rotrou, Régnier; l'historien de Paris, Dom Félibien, Nicole, un des solitaires de Port-Royal, les poëtes Belleau, Desportes, Godeau, Panard, Colin d'Harleville, les conventionnels Pétion et Brissot, le général Marceau, naquirent à Chartres ou dans ses environs.

Rouen n'a pas fourni un contingent en rapport avec sa population et son importance. Il n'a qu'un grand nom, celui de Corneille, génie à part, qui eût été lui-même partout où il fût né. Son neveu Fontenelle mérite une mention rapide. Mais faut-il citer Benserade, le faiseur de rondeaux, et ce Pradon si malmené par Boileau?

Nos grands chroniqueurs du moyen âge, Villehardouin et Joinville, et nos meilleurs trouvères, Chrestien de Troyes, le comte Thibaut, sont de la Champagne, où nous trouvons aussi les deux extrêmes de l'amour divin et du matérialisme : J. Gerson, le *docteur évangélique*, comme le moyen âge l'appela, Diderot, le champion de l'athéisme. Le Mirabeau de la populace, Danton, était d'Arcis-sur-Aube.

Troyes a donné les frères Pithou, savants jurisconsultes, et deux artistes de talent, Girardon et Mignard; Reims l'industrieuse, le graveur Nanteuil et Colbert. Près de Vitry est né Royer Collard.

Amiens, en Picardie, a eu de spirituels écrivains, Gresset et Voiture; des savants, Dom Bouquet, le patient éditeur de nos chroniques nationales, Legrand d'Aussy, surtout Ducange, l'honneur de l'érudition française, et l'ingénieur Gribeauval, un des créateurs de notre génie militaire. Mais gens d'esprit léger ou de science profonde, ils semblent un peu dépaysés au milieu de la foule des hommes d'action de la Picardie, qui a surtout des généraux, Foy, Dupont, Serrurier, Friant; des jurisconsultes

praticiens, Philippe de Beaumanoir, Pierre des Fontaines et Boutillier; enfin trois révolutionnaires, Calvin, Ramus et Condorcet; je serais tenté de dire quatre, les deux Saint-Simon, le duc et le réformateur, en valant bien un à eux deux. Saint Just est de Noyon. L'Artois a deux hommes de gouvernement et de dictature, mais l'un honoré, l'autre maudit, Suger et Robespierre.

Plus au nord, la Flandre, avec ses nombreuses cités dont j'ai montré l'origine, avec son régime municipal, ses instincts démocratiques, son catholicisme ardent et son amour des fêtes et des arts, semble tenir quelque chose de l'Italie, dont elle fut au moyen âge la rivale pour l'industrie, le commerce et la richesse. Mais c'est une Italie du nord, voilée d'éternels brouillards, que pourtant le soleil déchire parfois de ses rayons étincelants, ce qui donne ces jeux de lumière et d'ombre qu'affectionnent certains peintres de l'école flamande. Sous un ciel habituellement gris et lourd, l'imagination, arrêtée dans ses élans vers l'idéal, rampe sur la terre. Peu de poésie dans les arts ou les lettres, car la folle du logis ici calcule et raisonne. Les poëtes, d'ailleurs,

ne naissent que par exception sur la limite des deux langues, et l'industrie étouffe, sous le bruit de ses lourds marteaux, les chants du poëte, comme elle alourdit ou enchaîne la main de l'artiste. Le genre littéraire qui domine ce sont les légendes, dont les Bollandistes d'Anvers ont fait l'immense recueil, et les récits historiques qui nous montrent l'orageuse vie de ces cités turbulentes. Comines, Froissard et ses continuateurs, Monstrelet, Jacques du Clerq, Molinet, Mathieu de Coucy sont Flamands. Leurs artistes aiment la nature forte, mais prosaïque, parfois triviale, avant tout la reproduction du réel, même avec l'exagération du terrible et du laid. Point de sculpteurs, si ce n'est pour les ornements et les figurines en bois dans les églises, car la statuaire est fille des pays du soleil. Des statues de marbre feraient froid en cet humide climat. Mais des architectes, parce que sur ce terrain mouvant, bien bâtir est une condition de vie ou de mort, des ingénieurs pour les canaux et les digues, pour les remparts et le beffroi, pour l'hôtel de ville et l'église. Chaque cité a parmi ses officiers municipaux, le maître des ouvrages et au-dessous de lui le maître char-

pentier. Puis, pour égayer cette existence passée au coin du feu et près du métier, de doux chants, de longs récits, pieux ou terribles, et des peintres qui fixent sur la toile les scènes bouffonnes ou paisibles de cette vie d'intérieur et les joyeuses Kermesses des grands jours de gala. Mettons à part l'impétueux et éclatant Rubens, à qui l'Italie et l'Espagne, où il a tant vécu, n'ont pu cependant ôter son type flamand, son dessin large et sensuel.

Les peintres des Pays-Bas, qu'on a appelés les Italiens de l'Allemagne, ont formé une grande école qui occupe une digne place dans l'étude de l'art, et les musiciens appelés par Charlemagne d'Italie à Aix-la-Chapelle ont eu une longue suite d'héritiers. C'est du côté des Pays-Bas que sont nés le plus grand nombre de nos compositeurs : Grétry et Méhul, des bords de la Meuse, l'un à Liége, l'autre à Givet; Gossec du Hainaut, Monsigny du Pas-de-Calais, Lesueur d'Abbeville, Philippe de Champagne et Van der Meulen, deux des peintres de Louis XIV, les Vanloo, Watteau, appartiennent à cette région.

Il ne faudrait pourtant pas pousser trop loin

cette recherche du lieu d'origine des grands hommes; ce serait matérialiser le génie que de le rendre toujours dépendant des lieux. Nous croyons que les mœurs, par conséquent la tournure d'esprit et l'aptitude générale d'une population, dépendent, pour le commun des hommes, des circonstances physiques et morales au milieu desquelles ils naissent et vivent. Mais si la foule se laisse docilement marquer d'une même empreinte, les hommes supérieurs résistent. En face des canons prussiens, la Lorraine n'est qu'un soldat; en face de la mer se couvrant de navires ennemis, nos pêcheurs deviennent d'intrépides marins. Mais il est né des marins bien au delà du point où le *flot de mars*[1] se fait sentir, et nos provinces intérieures ont aussi donné de glorieux chefs d'escadres; nos généraux, peut-être les plus habiles, en sont sortis[2].

1. L'inscription maritime s'étendait autrefois jusqu'aux points où les marées d'équinoxe élevaient le niveau des fleuves.

2. Les amiraux Roussin, de Dijon; Decrès, de Chaumont; Rigny, de Toul; d'Orvilliers, de Moulins; — les généraux Hoche, de Versailles; Marceau, de Chartres; Davoust, dans l'Yonne; Jourdan, de Limoges; Brune, de Brives-la-Gaillarde; Bessières et Murat, du Lot; Desaix, du Puy-de-

Dans la forêt où une essence domine, celle-ci chasse peu à peu toutes les autres; quelques arbres vigoureux résistent seuls, percent la voûte ombreuse qui les étouffe, et planent fièrement au-dessus d'un océan de verdure uniforme. Ainsi en arrive-t-il pour ces accidents du génie qui se soustrait aux influences ambiantes, perce et grandit en quelque endroit que le grain de sénevé soit tombé. Rousseau, citoyen de la froide et sévère Genève, n'est-ce pas cela aussi un paradoxe? A moins qu'en y trouvant encore Mme de Staël, nous ne pensions que cette glace extérieure cache un ardent foyer. Pourquoi Cuvier naît-il à Montbéliard? Je sais bien que je retrouverai en lui quelques traces de l'influence allemande et calviniste, comme il y a dans Montesquieu du bel esprit gascon, mais c'est l'alliage mêlé à l'or pur. Chateaubriand est-il Breton? Oui, par le fond du caractère; assurément non par les

Dôme; Soult, du Tarn; Suchet, de Lyon; Duguesclin, de Dinan; Moreau est même du Finistère; Catinat, de Paris; Villars, de Moulins; Crillon, d'Avignon; Condé, Turenne, Vendôme, Luxembourg, appartiennent à la France entière. Et Napoléon est né dans une île.

vives couleurs de sa riche imagination qu'un soleil du midi a dorée. Et la vaste intelligence de Napoléon, pourquoi est-elle éclose en Corse, dans ce coin retiré du monde? Les grands hommes ne tiennent à la terre natale que comme le grand chêne, par les racines; ou mieux encore, ils sont comme ces fleuves descendus des montagnes, dont l'origine n'est révélée que par les débris qu'ils roulent dans leurs flots, pierres précieuses ou sables impurs. Pour quelques-uns même, rien ne peut indiquer la source. Comment voir dans l'auteur de *Gil Blas* un homme du Morbihan? N'oublions donc pas que nous touchons ici à ce qu'il y a de plus libre au monde, de plus indépendant de toutes les servitudes qui enchaînent le vulgaire, la force de l'esprit.

Voilà un bien long voyage à travers notre France. Je désirerais cependant qu'on voulût bien me suivre un moment encore pour marquer deux dernières choses : d'abord la mutuelle et inévitable dépendance de toutes nos provinces les unes à l'égard des autres, ce qui les obligea à mettre leur vie en commun, par conséquent l'unité réelle du sol français; en-

suite la place que la France occupe géographiquement en Europe, et d'où lui est en grande partie venu son rôle européen.

Malgré l'apparent désordre de la surface de la France, il n'y a pas de pays au monde qui ait une plus réelle unité physique. Ce n'est pas l'uniformité de la Russie, où d'Arkangel à Astrakan s'étend le même sol, comme une même volonté y domine. Ce n'est pas davantage le chaos de montagnes de la Grèce, de l'Italie et de l'Espagne, où chaque vallée fut si longtemps un empire, chaque ville un État. Elle n'a pas, ainsi que l'Angleterre, ses montagnes au nord ni une grande île ennemie attachée à ses flancs, comme le brûlot aux flancs du navire qu'il menace de faire sauter, deux circonstances physiques qui, pendant dix siècles, ont arrêté l'essor de la puissance anglaise. La Suède est coupée en deux par les Alpes scandinaves bien autrement que la France ne l'est par les Cévennes et les Vosges. L'Allemagne est sans frontières et tirée en deux sens contraires : le Danube la porterait à l'est, où l'Autriche devient slave ; l'Elbe, le Weser et l'Oder l'entraînent au nord, vers une côte sans ports ; et, au cen-

tre, s'élève le losange des montagnes de Bohême, forteresse naturelle, trop vaste et trop bien fermée pour n'avoir pas abrité une nation à part.

La France réunit tous les caractères physiques de l'Europe. Elle en a tous les terrains géologiques, tous les végétaux, c'est-à-dire 3660 espèces, ou 1380 de plus que l'Allemagne et 2290 de plus que l'Angleterre, ce qui la fait très-légitimement appeler le *jardin de l'Europe*. Elle en a aussi tous les climats. Tandis que le paysan du Roussillon et de la Provence lutte contre une sécheresse africaine, celui de la Bretagne vit dans l'air humide qui baigne l'Angleterre et y conforme ses cultures et ses goûts. « S'il pleut chaque jour, dit-il, c'est trop; s'il ne pleut que tous les deux jours, ce n'est pas assez. » Et comme l'Anglais, il souffre quand s'établissent les vents secs de l'est[1]. Mais dans l'intérieur, le climat de nos plaines peut être regardé comme le climat moyen de

1. Les catastrophes causées par le spleen ont habituellement lieu en Angleterre sous l'influence des vents d'est, qui doivent en effet être contraires à des constitutions qui se sont développées au milieu d'un air humide.

l'Europe[1]. A Paris même, la quantité d'eau que l'air contient est juste la moyenne entre la sécheresse extrême et l'extrême humidité; on en a conclu que la douceur et l'égalité de notre climat produisent un bien-être physique qui doit être pour quelque chose dans la sociabilité et la gaieté françaises. Si la France est ainsi, ce n'est point qu'elle ait été douée par quelque fée bienfaisante d'avantages particuliers; c'est que les révolutions géologiques qui ont remanié tant de fois sa surface ont eu pour résultat dernier de soumettre sur son territoire les traits divers du sol européen à un dessin si correct et si harmonieux, qu'un des esprits les plus froids, mais aussi les plus sagaces

1. La plus haute température observée a été de + 40°,2 à Orange, en juillet 1830; la plus basse, en plaine, a été de —28°,1 à Mulhouse, le 3 février de la même année. La température moyenne des villes de France est de +12°. Le climat est plus doux sur les côtes de l'Océan que dans nos provinces orientales; il y est moins chaud l'été et moins froid l'hiver. A Brest, la différence moyenne entre l'hiver et l'été n'est que de 10°,4; elle est de 17°,7 à Strasbourg. Les plus cruels hivers dont on a mesuré la température sont ceux de 1709 (— 23° à Paris), de 1789 (— 22° à Paris), de 1820 (— 17° à Strasbourg), de 1830 (— 28° à Mulhouse). En 1793, le 8 juillet, le thermomètre monta, à Paris, à + 38°,4, et, en 1842, le 18 août, à + 37°,2.

de l'antiquité, le géographe Strabon, y trouvait la preuve évidente d'un Dieu intelligent et bon.

Elle n'est, en effet, ni toute en plaines comme l'Europe du Nord, ni toute en montagnes comme celle du sud. Ces systèmes géologiques de notre continent s'y rencontrent, et donnent à sa population toutes les cultures et tous les genres de vie. Elle a le soleil de l'Espagne qui mûrit l'olive de la Provence avec le raisin du Languedoc, et les brumes humides de l'Angleterre qui nourrissent les verts pâturages de la Bretagne, de la Normandie et de la Flandre; surtout elle touche aux deux mers, la Méditerranée et l'Océan, qui ont entre elles, par ses fleuves, les plus faciles communications. Elle a assez de larges et fertiles vallées pour compter de nombreuses villes où la civilisation s'élabore; et elle est assez vaste pour retenir plus des deux tiers de ses habitants dans les campagnes, d'où part un perpétuel courant d'hommes robustes et sains qui viennent renouveler le sang appauvri des populations urbaines. Sa richesse en métaux lui assigne le second rang dans la production

métallurgique de l'Europe, comme l'étendue de ses côtes lui donne le premier, après l'Angleterre, pour la marine militaire et marchande.

Il y a unité, parce que aucun des traits du sol n'est assez fortement accusé, ni dans d'assez grandes proportions pour avoir déterminé des divisions politiques immuables. Le terrain granitique, par exemple, au lieu de se trouver accumulé sur un seul point en une masse impénétrable, y est divisé en cinq groupes assez considérables chacun, pour donner un caractère à part à leurs habitants, pas assez pour être toujours inaccessibles aux idées et à l'influence des contrées voisines.

Il y a unité, parce qu'il y a équilibre entre les trois grands centres d'activité de la France : les bassins de la Seine, de la Garonne et du Rhône. Avec un seul, c'eût été l'uniformité, le repos et la langueur; avec deux, la guerre; avec trois, c'est la vie complète, la concurrence au sein de l'union imposée par le plus fort.

Il y a unité encore, parce que le centre géographique se trouve assez rapproché des lieux

où les circonstances historiques ont fait placer le centre politique pour que la géographie ait pu sans inconvénient céder sa place à l'histoire.

Il y a unité enfin, parce qu'une étroite solidarité s'est établie entre les provinces. Comme les terrains les plus divers s'y rencontrent, les cultures les plus variées s'y produisent. La vigne, rare ou inconnue au centre et à l'ouest, abonde dans les régions du sud et de l'est, qui approvisionnent de vins la Normandie, la Flandre et la zone des terrains primitifs[1].

L'Auvergne et la Bretagne n'ont guère que du seigle et du sarrasin. Mais les deux bassins qui bordent leur sol granitique et pauvre sont riches en blé. Les moissons du Gers valent en qualité celles de la Beauce et de la Brie. Comme denrées d'échanges, le centre et l'ouest offrent

1. « C'est entre le 35e et le 50e degré de latitude que la culture de la vigne présente le plus d'avantages. Les grands vignobles ne dépassent pas ces bornes climatériques. La Providence, en plaçant la France entre les deux limites extrêmes, en a fait une terre toute spéciale pour la vigne; elle a mis entre ses mains le sceptre des grands vins. » (V. Rendu, *Ampélographie française*.)

les chevaux et les bœufs élevés dans les fraîches prairies de l'Auvergne, du Limousin et de la Vendée, ou dans les herbages de la Bretagne, du Cotentin et de la Basse-Normandie. Le sud-ouest a le maïs, le centre un produit à part, le châtaignier, l'arbre à pain de cette région ; le seul département de la Haute-Vienne récolte chaque année plus de 500 000 quintaux métriques de châtaignes, nourriture pesante à laquelle le paysan ne mêle ni vin ni viande, et qui alourdit cette population honnête, mais lente d'esprit et de corps. La vallée du Rhône a l'olivier et le mûrier, c'est-à-dire l'huile que le centre et le nord lui achètent, la soie que Lyon fabrique, la garance qu'Avignon récolte ; la Flandre a le colza et le lin. Au midi, les plus riches cultures arbustives ; au nord, la betterave, le houblon et le pommier ; partout la pomme de terre.

Quant aux richesses minérales, elles se trouvent précisément déposées sur la ligne de séparation du calcaire jurassique et du sol granitique, c'est-à-dire au point de contact des pays à blé et des régions stériles, comme pour servir à celles-ci de dédommagement. Nous

n'avons, à vrai dire, ni or, ni argent, ni mercure, ni pierres précieuses, quoiqu'on en trouve parfois sur certains points; mais les Pyrénées donnent du fer, du cuivre; la Bretagne, du plomb; le massif central un peu de plomb, d'étain, du cuivre et du manganèse, de l'antimoine, de l'alun et du fer oxydulé, même quelques rubis qu'on ramasse dans le Velay. Sur le littoral de l'ouest et du sud sont des marais salants; dans la Lorraine et les Basses-Pyrénées, d'immenses mines de sel gemme, les premières formant des bancs de plus de trente lieues carrées de surface; dans le Jura, des sources salifères; dans les pays volcaniques, du bitume; dans les terrains schisteux de l'Ardenne et de l'Anjou, des ardoises; près de Limoges, du kaolin, qui fournit la pâte des porcelaines précieuses; autour des volcans éteints de l'Auvergne, des laves, des porphyres; dans les Pyrénées, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Bourgogne, même en Bretagne, des marbres utiles ou précieux; dans la vallée d'Aspe aux Pyrénées, de l'albâtre, etc.

Le fer est répandu en abondance. Nous

avons plus de 150 mines exploitées, 1850 minières ou carrières à ciel ouvert, et près d'un millier de fonderies et forges. Malheureusement, le minerai n'est pas toujours à portée du combustible, surtout depuis que nos belles forêts druidiques sont tombées sous la hache des défricheurs. La houille peut remplacer le bois, et si la France avait toute l'étendue de l'ancienne Gaule, elle serait richement dotée de ce minéral; mais deux des plus belles formations houillères sont aujourd'hui ou en dehors de nos limites, comme celle de la Sarre, au pied de Hundsruck, ou à notre extrême rontière, comme celle de la Belgique, au pied de l'Ardenne. Ce dernier bassin, le plus riche que l'on connaisse après celui du pays de Galles, et qui s'étend le long de l'Escaut, de la Sambre et de la Meuse, jusqu'à Aix-la-Chapelle, se présente sur notre territoire dans des conditions désavantageuses. Depuis Eschweiler jusqu'à Mons, la houille affleure presque la surface ; mais en avançant vers l'ouest, cette formation s'abaisse et passe sous des morts-terrains dont l'épaisseur va en augmentant. A notre frontière, près de Condé, cette épais-

seur n'est encore que de 30 à 40 mètres; à Valenciennes, elle est déjà de 70 à 80; à Aniche, de 120 et davantage[1]. Au delà, on ne trouvait plus, il y a quelques années, le précieux gisement, bien que l'on conjecturât qu'il se continuait vers l'Angleterre en passant sous le bassin parisien, mais à des profondeurs où l'on n'osait l'aller chercher. D'heureux sondages ont récemment fait trouver des relèvements de la couche dans le Pas-de-Calais, et nos départements du Nord, réduits jusqu'à présent aux exploitations de Valenciennes et de ses environs, n'auront peut-être bientôt plus rien à envier à l'Angleterre.

Si nous pouvions percer par la vue les couches qui recouvrent les flancs et le pied du massif central, nous le verrions entouré comme d'une ceinture souterraine de gîtes houillers. A l'est, nous reconnaîtrions les riches bassins d'Autun, du Creuzot, de Saint-Étienne et d'Alais, tous à portée de la Saône et du Rhône, ou le long des canaux du Centre et du Niver-

1. Aussi Anzin n'a-t-il été découvert qu'en 1716, et exploité qu'en 1734, tandis que la houille de Mons et de Liége était exploitée il y a huit siècles.

nais. A l'ouest, outre quelques gîtes épars sur les bords de l'Allier et du Cher, nous en trouverions un grand nombre, mais pauvres et à peine exploitables à cause de la difficulté des communications, sur une ligne longue de soixante lieues, qui s'étend de Decize à Mauriac. Les bassins de Brives-la-Gaillarde, de Decazeville et du Vigan fermeraient par le sud ce triangle de houille qui enveloppe le dôme granitique de la France centrale. Sa base fait face à la Saône et au Rhône, depuis Autun jusqu'à Alais; son sommet serait situé au point de jonction des départements du Lot, du Cantal et de la Corrèze. Dans l'Aveyron, nombre de montagnes brûlent depuis des siècles; ce sont des houillères enflammées.

Le précieux combustible se montre encore près de toutes les grandes formations granitiques du reste de la France; dans les Vosges, en Provence, où les montagnes des Maures et de l'Esterel sont de même origine, dans la Vendée, au pied du plateau de Gatine, dans la Bretagne et l'Anjou, où se rencontre aussi beaucoup d'anthracite.

Les terrains de sédiment n'ont eu combus-

tible que du lignite et de la tourbe, mais parfois en telle quantité, que si l'on parvenait à condenser celle que peuvent donner les immenses tourbières de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord, nous n'aurions plus rien à envier aux houillères de Belgique et d'Angleterre.

Ainsi, c'est dans les terrains granitiques ou sur leur bord que se trouvent les dépôts métallifères et le plus grand nombre des gîtes houillers; ils ont souvent une autre richesse, les eaux thermales. Les produits du sol intérieur sont donc pour ces provinces une compensation à la pauvreté de la surface extérieure. Ils alimentent des industries dont quelques-unes furent, dès les temps les plus anciens, établies dans ces régions. Le règne de la houille est récent; mais les Gaulois exploiaient déjà nos mines. Aujourd'hui, une grande partie de la France est tributaire des provinces centrales pour la houille, les aciers et les fers, car les provinces à terrain de sédiment n'ont à tirer de leur sous-sol que des marbres, du gypse, dont le meilleur se trouve près de Paris, de Tarascon et d'Aix, de l'argile

plastique qui nulle part ne vaut le kaolin du Limousin; et si elles ont du fer, elles manquent de combustible pour le mettre en œuvre à bas prix.

Ainsi nos provinces, par la variété de leurs produits, sont solidaires les unes des autres. C'est le meilleur gage de leur union. Ajoutons que, pour ses approvisionnements en denrées étrangères et en poisson, la zone intérieure dépend de la zone maritime; et celle-ci, à son tour, a besoin que l'industrie intérieure alimente son commerce. Nos fleuves descendent à quatre mers : l'intérêt maritime se combine donc partout avec l'intérêt industriel et agricole, le premier représenté par 172 000 marins inscrits, pépinière d'une belle armée navale, le second par 1 500 000 ou 1 800 000 ouvriers de fabrique[1], grande force productive; le troisième par 8 000 000 de paysans[2],

1. L'inscription maritime donnait, en 1825, 94 611; en 1830, 96 245; en 1835, 99 580; en 1840, 110 458; en 1850, 122 025; en 1854, 160 014.

2. Les agronomes et les statisticiens s'accordent à compter 24 millions de personnes intéressées en France à la propriété rurale. (Cf. Lullin de Châteauvieux, *Voyages économiques en France*, 1843.)

base solide de notre agriculture et de notre puissance militaire.

Jusqu'à présent, nous ne sommes point sortis de la France ou du moins de la région française, et nous n'avons regardé que la carte de notre pays. Nous l'avons trouvé harmonieusement dessiné, ce qui est déjà une grande force; regardons la carte générale de notre continent, et nous lui en trouverons une autre, qui lui vient de sa position à l'égard des États européens.

La civilisation européenne a deux âges, comme elle a eu deux foyers : l'un, dans l'antiquité, au sud; l'autre, dans les temps modernes, au nord. Il n'est pas étonnant qu'il en ait été ainsi, puisque le système géographique de l'Europe est double. Une chaîne de montagnes longue de 700 lieues, les Pyrénées, les Alpes et les Balkans, coupe ce continent en deux. Au sud, des presqu'îles, des montagnes et des torrents qui arrêtent les communications intérieures; au nord, une plaine immense, où les cours d'eau errent paresseusement comme ont erré longtemps les hommes qui habitaient leurs bords. D'un côté, les po-

pulations gréco-latines, le régime municipal, la vie sédentaire et une civilisation brillante, où l'art, contenu par le goût, occupe la première place; de l'autre, les tribus germaniques et slaves, le despotisme monarchique ou le gouvernement féodal, et une société sérieuse et triste, avec des mœurs volontiers nomades et une imagination vagabonde. Ici, sous le soleil, la vie toute au dehors, sobre, mais bruyante et rieuse, souvent féroce; là, cachée au foyer domestique pensive et pourtant sensuelle. A Rome, Léon X et Raphaël; à Wittemberg, Luther et les colères iconoclastes de la Réforme. En un mot, une différence de constitution physique d'où est sortie une opposition morale et politique qui n'a jamais permis à ces deux moitiés du monde européen de vivre des mêmes idées et de s'entendre.

Or, cette ligne de montagnes qui sépare deux mondes et deux sociétés n'est coupée qu'en un seul point, et ce point se trouve en France. Entre les Alpes et les Pyrénées, il y a solution de continuité : par la vallée du Rhône, la France s'ouvre sur l'Italie, comme par celles de la Moselle et du Rhin elle s'ouvre sur l'Al-

lemagne, ce qui a permis à ces deux moitiés de l'Europe de se rencontrer chez nous. Au lieu de s'y combattre éternellement et de faire le vide entre elles, les deux civilisations du nord et du midi, féodalité et régime municipal, droit coutumier et droit romain, langue d'oïl et langue d'oc, se sont modifiées aux bords de la Seine et de la Loire, l'une par l'autre, si bien que du mélange est sortie une civilisation nouvelle, à la tête de laquelle la France est restée.

Touchant à tout et à tous, la France n'a pu être exclusive; de là son caractère sympathique. Elle ne peut avoir une existence solitaire, donc, sa pensée sera générale, sa vie expansive, et mille fois elle sortira par les mille routes qui s'étendent devant elle aux quatre coins de l'horizon. Par là aussi, elle subira, plus qu'une autre, les influences étrangères; ce qui la forcera de se replier sur elle-même pour se concentrer. Mais ce flux et ce reflux incessant de guerres et d'idées ont fait de la France le centre politique et moral de l'Europe, le pays chargé de traduire à tous les idées de chacun.

M. Guizot, qu'on n'accusera pas de flatter

hors de propos son pays, le dit lui-même : « Les idées, les institutions civilisantes, si je puis ainsi parler, qui ont pris naissance dans d'autres territoires, quand elles ont voulu se transplanter, devenir fécondes et générales, agir au profit commun de la civilisation européenne, on les a vues en quelque sorte obligées de subir, en France, une nouvelle préparation; et c'est de la France, comme d'une seconde patrie, plus féconde, plus riche, qu'elles se sont élancées à la conquête de l'Europe. Il n'est presque aucune grande idée, aucun grand principe de civilisation qui, pour se répandre partout, n'ait passé d'abord par la France. »

Je veux finir par le témoignage d'étrangers, d'ennemis. Le chevalier Temple écrivait : « La France, noble et fertile État, le plus favorisé par la nature de tous ceux qui sont au monde. » Et de Maistre, reprenant à son compte les paroles de Grotius, l'appelait « le plus beau royaume après celui des cieux. » Qui nous reprochera un peu de fierté quand on entend ce grand adversaire de la Révolution, ce défenseur de la royauté et du pontificat

s'écrier : « Vive la France, même républicaine [1] ! »

Les Grecs croyaient que la beauté physique est le signe et comme le reflet de la beauté morale. Notre pays est le mieux fait de l'Europe, je crois l'avoir montré; notre histoire sera la plus grande des histoires européennes; on le verra même à travers la faiblesse de mes récits.

1. Lettre au baron Vigné, dans la *Correspondance de J. de Maistre*, publiée par M. Alb. Blanc.

FIN.



Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

